

LE

FLAMBEAU

REVUE BELGE
DES QUESTIONS
POLITIQUES ET
LITTÉRAIRES



Directeurs : Henri GRÉGOIRE et Oscar GROJEAN

SOMMAIRE

LE BANQUET BIDEZ

Texte des discours prononcés le 24 Janvier.

- TAEDA *La Manifestation Bidez.*
- Henri GREGOIRE . . . *Les Mélanges Bidez.*
- Gaëtan DUWEZ . . . *L'Armée russe et la Révolution.*
- Marie-Anne COCHET . . *La Jeunesse de la Science grecque.*
- Gustave VANZYPE . . . *Félicien Rops.*
- Raymond WARNIER . . *Dinko Chimounkovitch.*
- François-L. GANSHOF . *L'Occupation française, 1792-1793.*

Un portrait hors texte de M. Joseph Bidez.

Le numéro : 6 francs belges; Etranger : 6 francs français

BRUXELLES

67, Rue du Lombard, 67

Téléphone 12.16.76

Bibliothèque Maison de l'Orient



141042

FLAMBEAU

REVUE BELGE DES QUESTIONS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnez-vous au FLAMBEAU

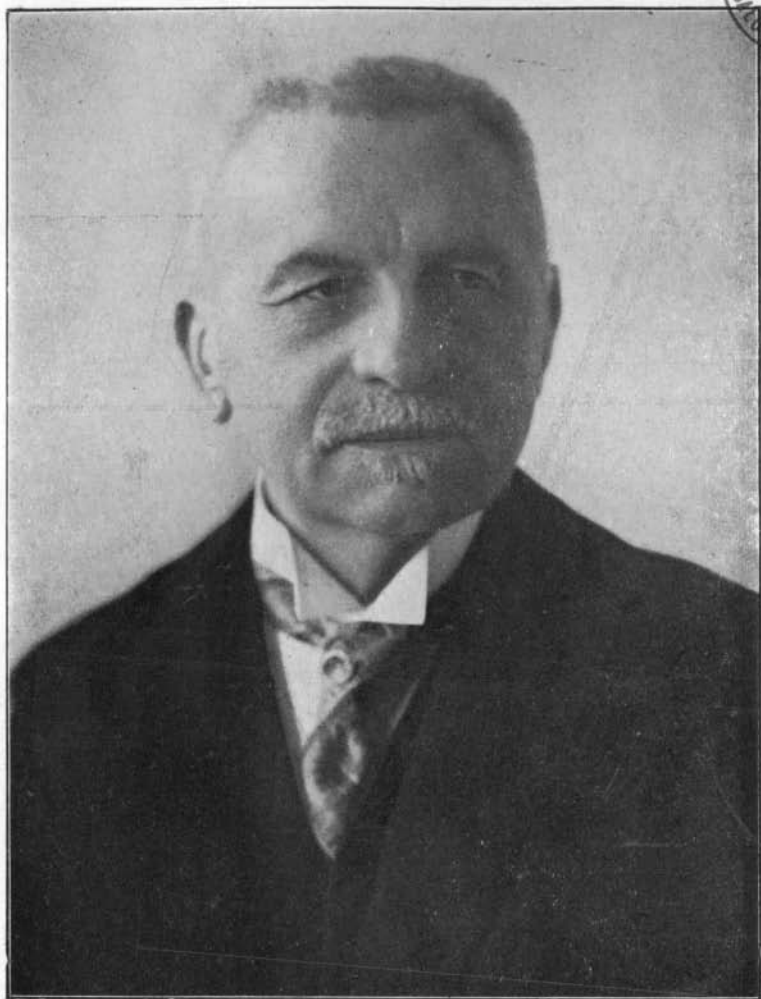
la seule revue belge animée d'un esprit vraiment
libéral et qui s'est consacrée à la défense de la
liberté linguistique et de l'unité nationale.

Fondateurs : Henri GREGOIRE, Oscar GROJEAN,
Anatole MUHLSTEIN.

Comité de rédaction : Alfred ERRERA, Henri
GREGOIRE, Oscar GROJEAN, Jacques PIREN-
NE, Georges VRANCKEN, Robert WERNER.

Comité de patronage : Lucien BEAUDUIN, Joseph
BIDEZ, Jules BORDET, Gustave CHARLIER,
Paul DECOSTER, Léon DENS, Maurice de
SMET de NAEYER, Albert DEVEZE, Emile
DIGNEFFE, Emile FRANQUI, Max-Léo GE-
RARD, Valère GILLE, Charles GREGOIRE,
Léon GUINOTTE, Paul HYMANS, Henri LE
BŒUF, Léon LECLERE, Albert LE JEUNE,
Ernest MAHAIM, Adolphe MAX, Pierre NOLF,
Henri PIRENNE, Georges RENCY, Christian
SCHEID, Georges SMETS, Herbert SPEYER.
Adolphe STOCLET, Gustave VANZYPE.

R.P. 26



Monsieur Joseph BIDEZ

Supplément au *Flambeau* de février 1934

La Manifestation Bidez

M. Joseph Bidez ayant fait à l'Université de Gand ses dernières leçons, le « Flambeau » et l' « Institut de philologie et d'histoire orientales » ont convié les admirateurs et les amis du maître à le fêter dans une manifestation qui a eu lieu, à Bruxelles, le mercredi 24 janvier.

Devant le micro

Pourquoi une manifestation Bidez ? C'est la question que l'Institut de Radiodiffusion a posée à M. Oscar Grojean. Et voici l'interview qui lui fut prise devant le micro, le lundi 22 janvier, par M. Paul Lévy.

— Pourriez-vous nous dire brièvement à quelle occasion et par qui cette manifestation internationale a été organisée ?

— La manifestation Bidez aura lieu mercredi soir, à Bruxelles. Elle a été organisée, de concert, par la revue « Le Flambeau », dont je suis un des directeurs, et par l' « Institut de philologie et d'histoire orientales » de l'Université de Bruxelles, dont M. Henri Grégoire est le vice-président et l'animateur.

— Et pourrai-je vous demander, M. Grojean, la raison pour laquelle « Le Flambeau » a organisé cette importante fête scientifique ?

— Parce que « Le Flambeau » tint à honneur, naguère, de fêter — vous vous en souvenez certainement — M. Jules Bordet, prix Nobel, et M. Henri Pirenne, prix Francqui (1). Il a cru qu'il se devait de célébrer également un homme qui, dans le domaine de la philologie et de l'histoire, est une des illustrations de notre pays.

— Voilà pour « Le Flambeau »... Et l' « Institut Oriental » ?

— L' « Institut Oriental » a été fondé, il y a quelques années, pour étudier précisément les littératures et l'histoire de la Grèce et du Proche-Orient, auxquelles M. Bidez a voué ses recherches. Or, les philologues et les spécialistes qui appartiennent à cet Institut se sont trouvés d'accord avec les hommes de culture générale, soucieux des gloires de leur pays, les rédacteurs du « Flambeau », pour estimer qu'il convenait de rendre un hommage solennel et public à M. Bidez, au moment où ce savant éminent était à la veille d'être promu à l'éméritat.

— Pourriez-vous caractériser succinctement l'œuvre de M. Bidez, et nous donner quelques détails sur sa biographie ?

— Je puis, sinon y réussir, du moins le tenter, car vous comprendrez qu'il est malaisé de résumer en quelques mots l'œuvre de toute une vie de labeur et de science... M. Bidez est Borain d'origine : il est né à Frameries en 1867. Il étudia à Liège d'abord, sous la direction du célèbre philosophe Joseph Delbœuf, puis à Berlin. En 1894, une thèse sur la « Biographie d'Empédocle », lui valut le titre de docteur spécial de l'Université de Gand. Attaché peu de temps après à cette Université, il ne l'a plus quittée depuis. Et l'on n'a pas oublié qu'après la déportation des professeurs Fredericq et Pirenne,

(1) Voyez le *Flambeau* du 25 décembre 1920 et d'avril 1932.

ce fut lui qui fut l'âme de la résistance à l'occupant... Pour le reste, l'histoire de sa vie est celle de ses œuvres. Il n'a rien, d'ailleurs d'un philologue au sens étroit du terme : l'histoire des sciences, l'histoire de la philosophie, celle des religions, l'attirent et le passionnent. Il leur a consacré d'importantes publications, fort estimées... A partir de février prochain, les Bruxellois auront la bonne fortune de l'entendre, il fera à l'Université de Bruxelles une série de conférences sur « l'Orient et la Pensée grecque »(1) C'est pour l'édition qu'il a publiée de Philostorge que lui fut décerné en 1920 le prix décennal de philologie. Mais son ouvrage le plus connu, c'est la magistrale « Vie de l'Empereur Julien », de Julien l'Aspostat, que l'on a qualifiée de livre « définitif ». L'érudition la plus exacte s'y allie à la forme la plus littéraire, car cet érudit est un maître-écrivain. Au jugement de l'un de ses pairs, c'est « l'un des meilleurs hellénistes vivants, et notre meilleur philologue ». C'est le chef admiré, aimé de l'Ecole belge de philologie, le guide le plus sûr du nouvel Humanisme.

— Puis-je vous demander enfin, en quoi consistera la manifestation de mercredi ?

— On remettra au jubilaire deux volumes de « Mélanges », auxquels ont collaboré 70 savants, pour la plupart étrangers...

— Et sans doute, selon la coutume, y aura-t-il un banquet ?

— Un banquet, en effet, à la Taverne Royale... Et le Gouvernement belge y sera représenté par M. Pierre Forthomme, ministre des Transports; la France, par son ambassadeur; l'Egypte, la Grèce, la Pologne, la Suisse, la Tchécoslovaquie par leurs ministres plénipotentiaires à Bruxelles. Les institutions scientifiques étrangères et belges ne seront

(1) Ces conférences auront lieu, à l' « Institut Oriental », les 21 et 28 février, 7 et 14 mars.

pas absentes : M. Paul Mazon, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. M. l'abbé Diès, délégué de la Faculté catholique d'Angers, M. Michelangelo Guidi, délégué de l'Université de Rome; M. Willem Vollgraff, délégué de l'Université d'Utrecht, y assisteront notamment, et je pourrais allonger cette liste.

— Ces noms suffisent à montrer l'ampleur et l'importance de la manifestation que nous vous félicitons d'avoir organisée, avec le concours de tant de représentants de la science belge et étrangère.

Le Banquet

Le mercredi 24 janvier, à 8 heures du soir, environ cent cinquante personnes étaient réunies dans les salons de la Taverne Royale, à Bruxelles.

M. Oscar Grojean, directeur du *Flambeau*, présidait, ayant à ses côtés M. et Mme Joseph Bidez.

On notait la présence de :

M. Brugère, ministre plénipotentiaire de France, remplaçant M. l'ambassadeur Paul Claudel, empêché; M. Jackowski, ministre de Pologne; M. Barbey-Ador, ministre de Suisse; M. Slavik, ministre de Tchécoslovaquie; M. Simaika, secrétaire de la légation d'Égypte, remplaçant le ministre Mourad Sid Ahmed pacha, empêché; M. Saltafera, chargé d'affaires de Grèce, et M. Charles Grégoire, consul général de Grèce;

M. Paul Mazon, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; M. Michelangelo Guidi, délégué de l'Université de Rome; M. Martinot, délégué de l'Université de Lille; M. Willem Vollgraff, délégué de l'Université d'Utrecht; M. l'abbé Diès, délégué de la Faculté catholique d'Angers; M. Alexandre Eck, délégué des universitaires russes;

M. Pierre Forthomme, ministre des Transports, représentant le Gouvernement belge;

M. Emile Vandervelde, ministre d'Etat; M. Henri Rolin, sénateur; M. Louis Piérard, député;

M. Léon Leclère, ancien ministre des Sciences et des Arts;

M. Henri Pirenne, ancien recteur de l'Université de Gand, représentant l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts; M. Paul Pelseneer, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts; M. Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises;

M. Vanderstegen, bourgmestre de la ville de Gand;

M. Léon Bauwens, chef du cabinet du Ministre de l'Instruction publique;

M. F. Heger, administrateur de l'Université de Bruxelles; M. Alphonse Roersch, administrateur-inspecteur honoraire de l'Université de Gand;

M. A. Bessemans, recteur de l'Université de Gand; M. Edouard Bogaert, recteur de l'Université de Bruxelles; M. J. Hubaux, délégué de l'Université de Liège; M. G. Smets, pro-recteur de l'Université de Bruxelles; M. A. Vermeylen, pro-recteur de l'Université de Gand;

Baron Pierre Verhaegen, vice-président de l'Ecole des Hautes-Etudes de Gand; M. E. Jottrand, ancien directeur de l'Institut supérieur de commerce de Mons;

M. J. Willems, directeur de la Fondation Universitaire;

De l'Université de Gand : M. Colle, M. Charles De Visscher, M. Fernand De Visscher, M. Louis Frédéricq, M. Hulin de Loo, M. Georges Leboucq, M. F. Swarts;

De l'Université de Bruxelles : M. Adontz, M. de Reul, M. Dony, M. Alfred Errera, M. M. Hombert, M. M. Huisman, M. A. Lameere, M. Philippart, M. Speyer, M. E. Stein, M. F. Van Kalken ;

M. Jules Malye, délégué de l' « Association Guillaume Budé » ;

M. Larock, délégué de l'association *Humanisme* ;

M. Georges Rency, membre de l'Académie de langue et de littérature françaises, secrétaire général de l' « Association des écrivains belges » ;

M. J. Cuvelier, archiviste général du royaume ; M. V. Tourneur, conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique ;

Des Archives et Bibliothèques : M. Nowé, M. Sulzberger, M. Vannerus, M. A. Vincent ;

De l'Enseignement secondaire : M. P. Gilbert, M. A. Peeters, M. F. Peeters ;

Du Barreau : M. Charles Christophe (Bruxelles), M. Robert Leboucq (Gand) ; M. Losseau (Mons), M. Nève de Mévergnies (Gand), M. Emile Varlez (Gand) ;

M. A. Callier, M. Chalanton-Thomas, M. Paul Colin, M. A. De Keyzer, Dom Hilaire Duesberg, M. Alexis Dumont, M. Paul Gille, M. J. Lameere, M. H. Story, M. Vercauteren ;

M. G.-A. Detry, correspondant du *Temps*, M. Paul Henen, directeur de la *Flandre libérale*, M. Fernand Neuray, directeur de la *Nation belge*.

Du *Flambeau* : M. Max-Léo Gérard, M. Albert Le Jeune, M. Pierre Grojean, M. G. Vranken ;

Du Comité organisateur : M. Henri Grégoire et M. Jacques Pirenne, professeurs à l'Université de Bruxelles.

De nombreuses dames avaient bien voulu rehausser la fête de leur présence. Nous citerons notamment : Mesdames Chalanton-Thomas, Fernand De

Visscher, Fleury, L. Fredericq, Fredericq-Bidez, Charles Grégoire, Henri Grégoire, M. Guidi, F. Heger, J. Hubaux, J. Lameere, Georges Leboucq, Robert Leboucq, P. Mazon, P. Pelseneer, Henri Pirenne, Jacques Pirenne, Robert Pirenne, A. Ravnikar, H. Story, E. Varlez, A. Vincent, Mesdemoiselles François, Hendrickx, Level, S. Ravnikar, Slavik, Toef-
faert, Verhoogen.

Sans doute aurons-nous oublié plus d'un assistant; nous prions de nous excuser les personnes que nous aurions omises; mais nous croyons pouvoir répéter, après la presse quotidienne, que cette assemblée groupait une imposante élite et que cette soirée fut une brillante manifestation de l'intellectualité belge.

Adresses et télégrammes

A l'hommage des présents, il convient d'ajouter celui des absents, qui ont voulu s'associer de loin, mais « de cœur et de pensée », à la Manifestation Bidez. Et tout d'abord mentionnons les académies et sociétés savantes ainsi que leurs membres :

Institut de France, MM. René Cagnat, secrétaire perpétuel; Jacques Bardoux, Jérôme Carcopino, Edmond Pottier, Aimé Puech, Vendryes, membres; ainsi que M. Georges Goyau, de l'Académie Française;

Preussische Akademie der Wissenschaften (Berlin) : M. Lüders, secrétaire perpétuel; M. Hans Lietzmann, membre;

Institut français d'archéologie orientale (Le Caire), M. Pierre Jouguet, directeur;

Académie royale des sciences et des lettres de Danemark (Copenhague), M. A. B. Drachmann, président; M. Blinkenberg, membre;

Faculté des lettres de Paris (Sorbonne), M. Delacroix, doyen; M. Pierre de Labriolle, membre;

Faculté des lettres de Lille, M. René Hubert, doyen; M. Jasinski, membre;

Facultés catholiques de Lille, M. E. Lesné et abbé Fernand Boulanger;

American Council of Learned Societies (Washington), M. Waldo Leland, secrétaire;

R. Università di Roma, M. Niccolo Festa, M. Silvio Mercati;

Université d'Oxford, M. Dawkins;

Archæologisches und epigraphisches Seminar (Wien), M. Adolf Wilhelm;

R. Biblioteca Medicea Laurenziana (Firenze), M. L. Lodi, directeur;

Biblioteca Ambrosiana (Milano), Mgr. J. Galbiati, préfet;

Bibliotheca Apostolica Vaticana, Mgr Mercati, préfet;

Byzantinisches Zeitschrift, M. Dölger, directeur;

Encyclopédie Pauly Wissowa, M. Wilhelm Kroll, professeur à l'Université de Breslau, directeur;

Faculté des lettres de l'Université de Bruxelles, M. F. van Kalken, président; M. M. Hombert, secrétaire;

Ecole des Hautes-Etudes (Gand), M Maurice de Smet de Naeyer, président;

Comité belge d'histoire des sciences, M. Paul Vereecke et M. Jean Pelseneer, secrétaire;

Humanisme, M. Ernest Mahaim, ancien ministre du Travail, président; M. A. Delatte, professeur à l'Université de Liège;

Société d'études néo-grecques, M. Aloys Van de Vyvere, ministre d'Etat, président;

Cercles de philologie classique de l'Université de Bruxelles; de philologie classique de l'Université de Gand; de philosophie et lettres de l'Université de Liège;

Amitiés Françaises, Gand, Comité des dames : Mme la douairière Léon Feyerick de Kerchove;

Athénée royal de Bruxelles : les professeurs de langues anciennes;

Collège épiscopal de Bonne-Espérance, M. le chanoine Delmotte, président;

Cercle artistique et littéraire de Gand, M. Joseph de Smet, président;

Parmi les télégrammes, mentionnons encore ceux de :

M. Politis, ministre de Grèce à Bruxelles; M. Alberto d'Oliveira, ministre de Portugal à Bruxelles; Comte André de Kerchove de Dentergem, ministre de Belgique à Berlin;

M. Joseph Dobiach, de l'Université de Prague; M. Otto Lagerkranz, de l'Université d'Uppsala; M. K. Svoboda, de l'Université de Brno;

M. Edmond von Lippmann, de Halle s. Saale;

M. P. Hymans, ministre des Affaires étrangères; M. Albert Devèze, ministre de la Défense nationale; M. Henri Jaspar, ministre des Finances; M. P. E. Janson, ministre de la Justice;

M. Em. Digneffe, président du Sénat;

MM. Em. Francqui, Ch. Magnette, Adolphe Max et A. Van de Vyvere, ministres d'Etat;

M. Henri Carton de Wiart, député, ancien Président du Conseil; M. Jules Destrée, ancien ministre des Sciences et des Arts; M. Ernest Mahaim, ancien ministre du Travail; M. Pierre Nolf, ancien ministre des Sciences et des Arts;

M. E. Wodon, secrétaire d'Etat, chef du Cabinet du Roi;

M. F. Amelot, député de Gand; M. Marcel-Henri Jaspar, député de Bruxelles; M. Lucien Beauduin, ancien sénateur (Tirlemont); Baron Casier et M. Marc Baertsoen, anciens sénateurs (Gand); M. R. de Saegher, ancien député (Gand); M. J. M. Remouchamps, ancien sénateur (Liège);

MM. Louis Dumont-Wilden et Albert Mockel, membres de l'Académie de langue et de littérature françaises;

De l'Université de Gand : M. Camille De Bruyne, administrateur-inspecteur honoraire; MM. A. Bley, Colard, Delacre, H. Leboucq, Paul Thomes, Baron Al. Rolin, F. Van Ortroij, et Van Biervliet, professeurs émérites; MM. De Backer, Dept, Dewaele, G. Eeckhout, P. Faider, Keelhoff, Leemans, L. Gesché, R. Guiette, J. Hombert, Merlin, Henri-Edouard Pirenne, Servais, Van de Weerd, Van de Woestijne, Van Houtte, Van Pottelbergh, professeurs;

De l'Université de Liège : M. Duesberg, recteur; MM. Baron Léon Fredericq et Maurice Wilmotte, professeurs émérites; M. Delatte, Mme Delcourt-Curvers, MM. G. Dossin, J. Mansion, A. Severyns et Vandewalle, professeurs; MM. Jossierand et Leroy, assistants;

De l'Université de Bruxelles : M. Marcq, président du Conseil d'administration et M. Tournay-Solvay, membre; MM. Jules Bordet, directeur de la Classe des sciences de l'Académie; Gustave Charlier, Georges Cornil, L. De Brouckère, A.-Ph. Dustin, J. Timmermans, professeurs;

De l'Université de Louvain : Mgr Ladeuze, recteur; MM. Dewulf, G. Doutrepoint, Mayence et Noël, professeurs;

M. Kraentzel, secrétaire du Conseil de perfectionnement de l'Enseignement supérieur; M. J. Hardy, préfet de l'athénée de Charleroi; M. Wullus-Rudiger, professeur à l'athénée de Bruxelles; M. Jean Babe, professeur de l'Enseignement secondaire, ancien président de la *Frérie wallonne* de l'Université de Gand;

M. Henri Le Bœuf, administrateur du Palais des Beaux-Arts; M. Frans Thys, président du *Cercle Gaulois*; Comte Adrien van der Burch, commissaire général de l'Exposition de Bruxelles 1935;

M. P. de Fourmestaux, consul de France à Gand;

M. L. Beaucarne, Bruxelles; M. et Mme Christian Eeman, Gand; M. et Mme André Boddaert, Gand; M. Fern. de Bucker, Bruxelles; M. de Hemptine de Kerchove, Gand; M. Paul Deneck, Bruxelles; Baronne de Podesta de Selys, Fouron St Martin; Mme Jean de Ridder, Pessac (Gironde); M. et Mme Pierre de Ridder, Pelleboucq (Gironde); Baron M. et Baronne de Sélys-Longchamps, Liège; M. et Mme De Vriendt, Gand; Mme De Weert-Cogen, Gand; Dr Simon Fredericq, Gand; Mme L. Ganshof van der Meersca, Brux.; M. Georges Grojean, Brux.; M. et Mme Jottrand-Rey, Bruxelles; M. et Mme Georges Lamarle, Bordeaux; M. et Mme Joseph Leys, Gand; M. et Mme Marcel Monnoyer, Bruxelles; M. Ivan Paul, Bruxelles; M. François Pévenasse, Bruxelles; M. et Mme Pierre, Gand; M. et Mme Schoentjes-Dauge, Gand; Mme Albert Vancauwenberghe, Bruxelles; Mme Vanderhaegen, Gand; Mme Th. van Hoorenbeke, Gand; M. M. van Nieuwenhuysse, Gand; M. et Mme Léon Winant, Mons; etc.

Le Menu

Voici le menu qui fut servi aux convives :

Huitres de Zélande
Cerons 1923
Crème d'Asperges
Château Beychevelle 1920
Homard Thermidor
Selle de Veau Marignan
Haricots verts à la Crème
Champignons au Velouté
Santenay 1919
Caneton Nantais Bigarrade
Foie gras « Feyel » de Strasbourg
Bombe « Flambeau »
Ch. Heidsieck sec
Moka

Messages

M. Oscar Grojean porte à la santé du Roi. Puis, il lit le télégramme suivant que Sa Majesté a bien voulu lui faire parvenir et qui est accueilli par des applaudissements prolongés :

« Je m'associe de tout cœur à l'hommage si mérité rendu aujourd'hui au plus brillant de nos humanistes, dont les travaux font le plus grand honneur à la science et aux lettres belges.

ALBERT ».

M. Grojean lit également les télégrammes de S. M. le Roi d'Égypte, « désireux de témoigner Sa profonde appréciation pour l'œuvre de l'éminent professeur Joseph Bidez »; de M. Maurice Lippens, ministre de l'Instruction publique, qui « empêché d'assister à la manifestation en l'honneur du professeur Bidez, s'y associe de grand cœur »; de M. Robert Werner, président de l'Institut Oriental, qui de Buenos-Aires envoie « au savant humaniste et au grand citoyen Joseph Bidez l'hommage de son admiration profonde, de sa très haute estime et de son dévouement respectueux ».

Ne pouvant donner lecture de tous les télégrammes reçus et dont la liste sera publiée dans le numéro de février du *Flambeau*, M. Grojean fait une exception pour deux d'entre eux qui, « rédigés dans un latin lapidaire, trouvent naturellement leur place dans cette fête de l'humanisme ». Nous les reproduisons ci-après :

« Musarum cultori ornatissimo deorum barbarorum mystes romanus toto corde gratulatur, multos annos auguratur.

Franz CUMONT ».

« *Doctissimo viro Joseph Bidez qui res antiquae laudis et artis feliciter ingressus sanctos novit recludere fontes, ex animo gratulantur*

Socii BOLLANDIANI ».

Après la lecture de ces messages qui sont salués de vifs applaudissements, la parole est donnée à M. Henri Grégoire, directeur du « Flambeau » et vice-président de l' « Institut de philologie et d'histoire orientales » de l'Université de Bruxelles.

Discours de M. Henri Grégoire

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Et non pas encore, *cher Maître*, car je dois dire des choses d'abord, qu'il vous serait pénible d'entendre : n'écoutez pas. Excellences, Mesdames et Messieurs, la manifestation Bidez est un grand événement, non seulement scientifique mais national; non pas seulement national mais international. Elle est une et multiple, ce qui excuse l'un des membres du Comité organisateur d'essayer d'en dégager, comme on dit, au choc du premier toast, la signification éclatante et complexe. Voici. Nous célébrons Bidez, je l'avoue, avec une certaine pompe, au risque de froisser la modestie proverbiale du jubilaire. Je ne lui donnerai pas ce soir son titre, bien que *Princeps philologorum* soit une expression juste, correcte et familière à la langue des humanistes; mais qu'il la veuille ou non, il représente à nos yeux, comme aux yeux de l'étranger, une sorte d'industrie nationale qui importe autant et plus qu'une autre à

l'unité comme à la gloire de notre pays : « chef incontesté des philologues belges », lit-on dans un télégramme rédigé en français, que vient de nous adresser M. le Sénateur Van de Weerde, professeur à l'Université flamande de Gand. Je suis assez vieux pour avoir connu le temps où l'École philologique belge, renouant la chaîne de nos plus nobles traditions, renaissait à l'ombre du Perron Liégeois. Léon Parmentier et Charles Michel, les deux maîtres si différents par le tempérament et par le caractère, si complémentaires à tant d'égards, brûlaient d'une ardeur apostolique et nous annonçaient des temps nouveaux ; les découvertes crétoises, les révélations des papyrus étaient signalées au fur et à mesure et introduites toutes fraîches dans l'enseignement, sinon dans les programmes. Nos maîtres, et avec eux Waltzing comme eux toujours aux écoutes, nous invitaient à quitter les allées trop bien râtissées, les parterres trop bien jardinés, du parc classique pour explorer les terres nouvelles, les siècles hellénistiques et byzantins que venait de s'annexer un humanisme immensément élargi. Et toujours et déjà, avec Franz Cumont, c'était Joseph Bidez qu'on nous citait en exemple.

A vrai dire, quoique l'étudiant belge fût alors comme aujourd'hui un animal sédentaire, lorsqu'on était un disciple de Parmentier, on était du même coup, même sans avoir jamais vu le héros de la fête de ce soir, le disciple et l'admirateur de Joseph Bidez. Alors Gand et Liège faisaient bloc : ces temps reviendront ! P. Thomas dirigeait avec Ch. Michel la *Revue de l'Instruction publique*, la « Jeune Belgique » de cette tumultueuse et savante renaissance. Parmentier comme Michel passait de Gand à Liège et en quittant Gand, il y laissait Bidez, la meilleure

moitié de son âme, nous disait-il. Dès lors, nous savions qui vous étiez, nous nous sentions vos fils spirituels ou, si vous préférez, vos neveux; et puisque nous avons colonisé Bruxelles, on peut dire que les trois quarts des universitaires belges sont de votre lignée. Voilà vos titres de chef d'école, d'*oikouménikos didaskalos*, établis, je suppose, à suffisance de preuve. Et c'est vous qui, vers 1900, par vos articles de la *Revue de l'Instruction publique*, serviez de texte aux exhortations de Michel et de Parmentier. Vous saluiez le manifeste néohumaniste de Wilamowitz. Wilamowitz vous écrivait sa lettre fameuse, que nous savions par cœur; nous répétions après vous que l'Antiquité ne tient pas tout entière dans un siècle génial, celui du prétendu miracle; nous comprenions que le grec n'était plus seulement nécessaire, comme jadis, pour lire Sophocle, Platon, Euripide, mais qu'il était indispensable pour étudier l'histoire de la philosophie ancienne à l'époque créatrice, pour lire les fragments des présocratiques, dont chacun vaut son pesant d'or, comme pour étudier dans les papyrus les sources du droit dit romain. La science, d'isiez-vous avec Wilamowitz, « en détruisant ocmme unité et comme idéal *Die Antike*, a fait reparaître au milieu de l'histoire une nouvelle unité, une période longue d'un millénaire et demi, allant de la guerre de Troie jusqu'à Justinien (nous avons ajouté neuf siècles, ceux de Krumbacher, aux siècles de Wilamowitz !) et comprenant toutes les créations dont est fait le monde de nos traditions, de nos idées et de nos sentiments; et cette période est grecque d'un bout à l'autre ».

Vous ne vous contentiez pas de nous tracer un immense programme, de nous inculquer une foi nouvelle dans un hellénisme élargi; vous prêchiez

d'exemple, et vous étudiez la pensée grecque aux origines comme au terme de son évolution; vous passiez d'Empédocle à Julien, vous ne dédaigniez pas de descendre jusqu'aux siècles et jusqu'aux auteurs chrétiens; nous savions par Parmentier comment vous aviez « collationné » ensemble dans l'île apocalyptique de Patmos un historien de l'Eglise. et nous savions aussi que vous appliquiez à ces tâches nouvelles, et jadis dédaignées des philologues de la stricte observance, une méthode que vous avez été sans cesse perfectionnant et dont vous êtes le maître prestigieux. Car vous êtes par la technique le philologue par excellence si vous êtes par tant de côtés et, comme disait encore Parmentier, plus et mieux qu'un philologue.

Feraï-je l'éloge de cette sévère discipline, rebu-tante pour beaucoup, mais qui donne à l'esprit une trempe admirable d'exactitude? C'est une sorte d'ascèse, il est vrai, qui fortifie l'âme contre les tentations de la négligence, de la facilité, de l'imprécision, de la rêverie stérile et de l'imagination non dirigée. Comme tous les toniques, elle rajeunit le cœur; j'ai été frappé, il y a bien des années déjà, d'entendre votre aîné Maurice Wilmotte parler, dans un banquet jubilaire comme celui-ci, de la « fontaine de jouvence » de la philologie exacte.

Tout ce que vous avez donné à cette philologie-là, je ne puis le dire aujourd'hui. Il faut qu'on sache pourtant que votre chef-d'œuvre dans ce genre difficile et passionnant (quand c'est vous qui le pratiquez), c'est Philostorge. Qui est Philostorge? Les honnêtes gens et parmi les honnêtes gens, en Belgique du moins, il n'est pas impertinent de comprendre les ministres, ne sont pas obligés de connaître cet historien hérétique, ce semi-arien, dont

le nom et l'œuvre furent maudits et proscrits par des générations d'orthodoxes. Son œuvre condamnée a péri, sauf des fragments épars, des *membra disjecta* que vous avez rassemblés avec une conscience et avec une patience inouïes. Quelqu'un qui a suivi votre travail vous a comparé aux chercheurs de radium qui pour obtenir quelques milligrammes du précieux métal, s'attaquent à grands frais en divers lieux aux roches qui le renferment. Les années se passent en travaux préalables. Parfois, le but paraît oublié, mais le tenace chercheur finit par être récompensé, et le lecteur aussi qui le suit à la piste, car les pistes de Bidez sont toujours bonnes. Et l'on a grand profit à l'accompagner dans ses excursions philologiques, que nous appelons des *excursus*.

Mais laissons Philostorge, Evagrius, et Socrate et Sozomène que vous nous donnerez quelque jour. Revenons, comme vous êtes revenu vous-même, sans cesse, à l'objet de prédilection de vos études, à l'histoire de la pensée. Les néoplatoniciens vous ont passionné. L'un de vos héros est Porphyre. Or, à vos héros, vous vous livrez tout entier, vous leur prodiguez tous vos dons, vous les peignez avec amour et avec enthousiasme, mais avant de vous risquer à dessiner leurs portraits, vous les scrutez minutieusement et patiemment, au besoin, vous retrouvez et vous reconstituez leurs œuvres. Vous avez ressuscité Porphyre, vous avez expliqué les contrastes extraordinaires qui sont le secret de ce grand Syrien : « esprit critique et naïveté, enthousiasme sincère et habile opportunisme, science solide et érudition puérile, curiosité d'un Hellène avide de savoir et de comprendre, aberrations d'un occultiste, libre allure d'une pensée qui discute et raisonne,

docilité d'un croyant prêt à accepter toutes les révélations ». C'est ainsi que vous l'avez vu et c'est ainsi qu'on le voit maintenant après vous et d'après vous. Et dans une conclusion qui est une de vos plus belles pages (vous voyez que je vous applique la méthode que vous avez appliquée à Julien, votre autre héros; vous lui avez laissé la parole, c'est le meilleur moyen d'échapper à la formule fatiguée de la vie romancée), vous dites à propos de l'étrange destinée de l'œuvre du disciple et collaborateur de Plotin : « Si Porphyre pouvait revenir parmi les vivants, il ne serait pas peu surpris sans doute, du sort que le temps a fait à son œuvre. Certes, l'idée de la prééminence de la vie spirituelle et la recherche du salut individuel à laquelle il voua une grande partie de son labeur ont opéré des merveilles ici-bas. Pendant de longs siècles, une nombreuse élite de l'humanité s'est détachée du monde et a demandé au silence du cloître l'oubli de ce qui tient à la chair, mais tout ce triomphe du spiritualisme et du mysticisme n'est pas allé au drapeau et au chef sous lesquels l'éditeur des *Ennéades* s'était rangé. C'est au nom du Christ que les doctrines des néoplatoniciens ont régné sur les esprits. »

Ce n'est pas seulement pour le plaisir de faire sonner votre belle langue que j'ai choisi dans votre *Vie de Porphyre* ce passage; j'ai voulu montrer combien vous avez raison, combien votre école a raison de ne point vouloir de barrière entre l'antiquité païenne et le moyen âge byzantin. Vous vous êtes avancé hardiment, ces années dernières, jusqu'en plein XI^e siècle, pour retrouver dans la démonologie à peu près orthodoxe de l'archibyzzantin Psellos, consul des philosophes (personnage d'ailleurs détestable, et pacifiste de l'espèce la plus dangereuse), la trace

du dernier néoplatonicien, de Proclus qui est lui-même l'écho de Porphyre. Ce livre sur la Chrysopée de Psellos, c'est un volume d'une savante collection dont vous êtes l'un des promoteurs avec mon savant collègue de Liège, M. Delatte et qui paraît sous le patronage de l'Union académique internationale dont vous étiez jusqu'à cette année le président. Œuvre formidable, parallèle à la vaste enquête entreprise par Franz Cumont et ses amis sur la littérature astrologique : fatras fécond, si j'ose dire, bien qu'il soit l'encombrant résidu d'une longue erreur de l'esprit humain. Mais au néohumanisme, rien d'humain n'est étranger, même les erreurs; vous vous êtes tourné vers l'alchimie comme vers l'astrologie, et vous y avez découvert, vos collaborateurs y ont découvert, bien des matériaux précieux pour l'histoire des idées et pour l'histoire des sciences.

Mais je reprends une fois encore cette « Chrysopée de Psellos » qui m'est chère et non pas seulement parce qu'elle est byzantine. Vous vous y montrez comme partout un parfait sourcier, encore que vous ne maniez point la baguette magique ou le pendule de votre confrère Silvio Mercati. J'y lis des phrases comme celles-ci, au milieu d'une austère discussion philologique : « A cet égard, l'extrait que nous publions surprendra peut-être. Nulle part ailleurs, le dernier des platoniciens antiques ne parle du retour de l'âme vers Dieu, des chaînes mystiques et de la théurgie en citant autant d'exemples empruntés à ce qui se voit dans la vie des bêtes, des plantes et des minéraux; il a là tout un symbolisme dont Louis Ménard, s'il l'avait connu, aurait pris plaisir sans doute à faire admirer la poésie et l'insaisissable attrait ». Louis Ménard, cher Maître, si vous ne

vous reteniez, vous le citeriez sans cesse tant ses beaux vers vous paraissent illustrer adéquatement les visions des néoplatoniciens :

*Dans l'éther lumineux et dans la nuit profonde,
Dans les antres sacrés, dans les champs, dans
les bois,*

*Les dieux sont l'harmonie et la beauté du monde,
Ses principes vivants, ses immuables lois.*

A ces citations, qui affleurent tout à coup au milieu des recherches philologiques de Bidez, tels ces vers qui jaillissent à la fin d'une tirade lyrique du *Phèdre*, on reconnaît l'enthousiasme intérieur qui a soutenu le travailleur pendant ses années de labeur. Il n'a cessé de marcher sans lassitude vers son but lumineux et la clarté vers laquelle il nous conduit est si vive qu'elle illumine jusqu'aux plus humbles de ses travaux; lui qui s'est tant occupé de mystères et d'initiation a la sérénité patiente du myste guidé par la foi vers les *horômena*.

Je vois que je n'aurai pas le temps de vous parler de Julien. Tout le monde a lu votre vie de l'Apostat. Préparée par d'immenses recherches sur les manuscrits de l'auteur antique et à tant d'égards si moderne, que nous connaissons le mieux après Cicéron. C'est un tableau de maître, peint tantôt avec une patience et avec une minutie prodigieuses, tantôt brossé plus largement. Il remplace tout une série de portraits dont plusieurs sont des caricatures; mais le *general reader* qui trouve avec raison le livre admirable, ne se doute guère de la masse de découvertes qu'il contient. Peu d'ouvrages étaient attendus avec autant d'impatience; il constituait ce

qu'on appelle une expérience décisive et l'honneur même de la philologie était en jeu. Si vous aviez échoué, cher Maître, comme on eût répété, dans le camp adverse, que la minutie érudite n'est qu'une entrave pour l'imagination créatrice et que la besogne, le métier, la technique de l'éditeur de textes sont incompatibles avec le grand art de l'historien. Mais vous avez réussi; de vos longues « collations », vous n'avez retenu, dans ces 400 pages rédigées d'inspiration, que les détails propres à éclairer quelques faces encore inconnues du caractère de votre héros. La philologie a triomphé, notamment en défendant les mœurs de Julien, auquel on attribuait sur la foi d'une lettre (qui n'était pas de lui mais d'un sophiste homonyme) des enfants naturels — quelle horreur! — et la chronologie établie rigoureusement par vous a permis de voir clair enfin dans l'œuvre religieuse du réformateur du paganisme. Mais je laisse Julien aux convives érudits qui, comme Mlle Slavik, l'aiment et le connaissent à présent aussi bien et mieux que moi. Et j'ai hâte d'entendre M. Paul Mazon, qui représente ici à un triple titre l'érudition française, puisqu'il est délégué par l'Association Guillaume Budé, par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et par la Sorbonne, vous parler de ce joyau de la collection des Universités de France qu'il a fondée et qu'il dirige avec tant d'autorité; ce joyau, il me permettra de le dire avant lui, c'est précisément l'édition des œuvres de l'Empereur, grâce à laquelle les lettrés peuvent désormais lire Julien dans le grec original restauré dans sa pureté primitive et dans une traduction française élégante et limpide.

Ainsi, historien et traducteur, votre vision de l'ensemble, du but, des idées générales n'a jamais

été obscurcie par les minuties de la *Kleinarbeit*. Quand vous l'avez voulu, vous vous êtes dégagé sans effort de votre appareil érudit; et pour le grand public, pour les lecteurs du *Flambeau*, — car notre revue est votre tribune de prédilection, — vous avez exposé avec une éloquente simplicité de grandes questions touchant à l'histoire des sciences comme les *Philosophes grecs techniciens et expérimentateurs*, *l'Alchimie et les alchimistes*, ou plus récemment c'est le dernier et le plus saisissant de vos mémoires, *La Cité du monde et la Cité du soleil chez les Stoïciens* : thèse nouvelle et brillante qui me semble avoir été acceptée d'emblée. Ce mémoire qui annonce toute une série d'études sur les rapports de la philosophie grecque et de l'Orient vous montre prêt à aborder la question passionnante entre toutes, celle de l'originalité des grands penseurs grecs et de la source mazdéenne ou égyptienne des idées orientales développées par Platon. S'il est une idée que les classicistes étroits eussent jadis repoussée avec indignation, c'est bien celle de ces influences barbares sur les Hellènes inventeurs et créateurs. Mais le néohumanisme a cessé de considérer, ainsi que le disait hier Michelangelo Guidi, les Orientaux et les Orientalistes comme des parents pauvres, et l'ultime synthèse qui couronnera son édifice, c'est précisément celle qui envisagera à toutes les époques les civilisations classiques et celles des empires orientaux comme les vases communicants qu'elles furent réellement, au siècle de Platon comme au siècle de Photius.

Je viens de citer Michelangelo Guidi, le fils du plus grand orientaliste italien, l'un des arabisants les plus complets de l'heure présente, élève de Festa et disciple de son père. Il est en

Italie le vivant symbole de ce que nous voulons faire dans notre Institut, qui groupe dans ses séminaires l'égyptologie, la byzantinologie, l'arménien et le syriaque. Que n'ai-je le bonheur d'expression de Guidi ! que ne puis-je répéter les paroles magistrales par lesquelles il nous a tracé notre programme ! On verrait, on sentirait pourquoi, dans un élan d'admiration et d'affectueuse sympathie, nous avons prié Joseph Bidez, au moment même où après tant d'analyses et d'expériences, et de trouvailles et d'éditions et de reconstructions, il en est aux grandes découvertes, au moment où il voit circuler les grands courants de pensée entre l'Orient et l'Occident; on comprendrait, dis-je, avec quelle joie nous lui avons demandé de venir à nous, d'être tout à fait des nôtres, de consacrer par sa présence, par sa permanence dans notre jeune Institut, nos espoirs, nos ambitions, de nous apporter l'autorité qui nous manque, de nous donner la force, par son exemple, de persévérer dans notre programme de recherches sérieuses, absolument désintéressées, de libre-examen vraiment libre; l'on comprendrait enfin avec quelle fierté et avec quelle gratitude nous avons reçu son acceptation. Notre reconnaissance est immense, la manifestation d'aujourd'hui, si éclatante qu'elle soit, n'en est qu'un bien faible témoignage.

Mais puisque notre cœur déborde de reconnaissance en cette heure qui — comme le télégraphe l'Université d'Oxford — est vraiment *a happy occasion* pour la science belge, qu'il me soit permis de dire combien nous apprécions la solidarité patriotique et scientifique qui s'est affirmée ce soir et

qui nous a mis en état de nous acquitter à peu près envers vous.

Merci au Gouvernement belge représenté par deux Ministres. Merci tout spécialement à M. Forthomme qui nous est cher comme Wallon et comme lettré et dont la présence ici nous est un gage qu'on ne touchera pas à l'édifice, élevé au prix de tant de laborieux efforts, de notre enseignement classique, reconnu, je l'espère, d'utilité nationale. Je ne puis énumérer sans risquer des omissions, tous nos amis. Mais on pense bien que je n'oublierai ni le grand poète qui symbolise ici le génie de la France; ni le diplomate athénien qui va vous apporter l'hommage de la Grèce éternelle; ni la Petite-Entente indivisible, nous le savons, et qui sous la forme spirituelle de M. Slavik, ministre de Tchécoslovaquie, est un des fermes soutiens de notre Institut; ni M. Jackowski, qui s'est rappelé les origines si polonaises du *Flambeau*; ni M. Barbey-Ador, représentant non seulement la Confédération helvétique mais la confrérie des historiens suisses; ni l'envoyé du Roi Fouad, l'auguste docteur *honoris causa* de l'Université de Bruxelles; ni M. P. Mazon, ambassadeur de l'érudition française, avec son chargé d'affaires, M. Jean Malye, de l'Association Guillaume Budé, déjà nommée, avec honneur et que je nomme une fois de plus avec une chaleureuse amitié; ni M. Willem Vollgraaf, le chef de la vieille école de philologues bataves, qu'il a magnifiquement rajeunie, et dont l'hommage nous

va au cœur; ni nos compatriotes, en tête les recteurs et anciens recteurs de nos universités : M. Bessemas, qui accorde déjà ses deux lyres pour vous chanter; M. Bogaert, qui va vous souhaiter la bienvenue; et le déléguée de M. Duesberg, lequel n'a pas voulu laisser vide la place de l' *Alma mater* de toute la philologie belge, *hès kaï génos esmen*.

Mais il faut finir. A Byzance, tout finissait par des acclamations. Souffrez que je vous en adresse une. Vous ne voulez pas, c'est entendu, du titre de *princeps philologorum*. Qu'à cela ne tienne ! Le protocole du Palais sacré est assez riche, et nous en connaissons toutes les ressources depuis que M. Ernest Stein est chez nous. Je vous propose « consul des philosophes et des philologues ». C'était à peu près celui du vieux Psellos que je déteste mais que vous aimez. Ainsi donc, longues années, très longues années, ô très éloquent, ô très lettré, ô très sage, ô très illustre Joseph Bidez, consul des philosophes et des philologues.

Joseph Bīleziou, tou ellogimotatou, iogiotatou, sophotatou kaï lamprotatou, hypatou tōn philosophōn kaï philologōn, polla ta eti ! (Applaudissements prolongés).

Après M. Henri Grégoire, prennent successivement la parole, d'abord au nom du Gouvernement hellénique M. Saltafera, puis au nom des délégations étrangères MM. Paul Mazon, Michelangelo Guidi, Willem Vollgraff, abbé Diès et Alexandre Eck.

Discours de M. Saltafera

Monsieur le Professeur,

En ma qualité de représentant personnel de Son Excellence Monsieur Politis, Ministre de Grèce en Belgique, je vous exprime son vif regret de n'avoir pu assister à la manifestation qui groupe autour de vous tous ceux qui s'inclinent devant la Royauté de l'esprit.

Au nom du Gouvernement Hellénique je vous prie d'agréer l'expression de sa gratitude pour avoir si brillamment servi la cause de la pensée et de la langue grecques.

D'autres revendiqueront l'honneur de célébrer aujourd'hui le grand patriote qui, à l'heure de l'action, ne montra pas le scepticisme détaché de ceux qui demeurent en marge du présent, mais joua, au contraire, son rôle national avec la même conscience qu'il avait apportée à ses recherches scientifiques. L'éminent professeur H. Grégoire a dit, et d'autres tiendront sans doute encore à dire, la place que vous occupez dans les glorieuses annales du professorat belge et quelle est l'amplitude de votre érudition. A moi appartient l'heureuse mission de m'adresser à celui qui découvrit ou vérifia certains aspects du passé grec, à celui qui à une époque tristement utilitaire sut défendre, dans l'enseignement, la cause des Humanités, cette cause pour laquelle, il y a plus d'un quart de siècle déjà, Anatole France s'inquiétait au nom de l'harmonie et de la sagesse humaine.

Je vous apporte, mon cher Professeur, l'hommage admiratif d'un pays qui se souvient d'avoir été aimé des Dieux.

Discours de M. Paul Mazon

Excellences, Mesdames, Messieurs,

J'apporte ici à Joseph Bidez, le triple hommage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, de l'Association Guillaume Budé. Mais ne craignez rien : je ne prononcerai pas trois discours. Si chacun des corps qui m'ont délégué ici a des motifs différents de gratitude envers M. Bidez, tous ont les mêmes motifs d'admiration, et quelques mots suffiront pour les dire — très brefs, très simples. La simplicité est une forme du respect, et il y a des œuvres qui imposent tellement le respect qu'on n'en saurait parler en termes empruntés.

Mon cher ami,

Je devine ce que cette cérémonie coûte à votre modestie. Je vous vois déjà repoussant les éloges et « invoquant Adrastée ». N'ayez pas peur, Adrastée ne jettera jamais un regard sur vous. Elle ne punit que les orgueilleux, et il n'y eut jamais d'homme plus humblement docile à la vérité que vous. Votre merveilleuse pénétration même n'est que la récompense accordée à cette attitude volontaire de votre esprit. Quand je cherche l'épithète qui caractériserait le mieux votre science, je m'aperçois que celle de « probe » est celle qui, du moins, rend le mieux l'impression que votre œuvre me laisse, et c'est bien la plus noble de toutes.

On n'est pas toujours juste pour les philologues. Il paraît que je les ai moi-même malmenés. J'ai lu tout récemment dans une Revue belge que j'avais un jour appelé l'érudition « une forme méconnue de la paresse ». Je ne désavouerai pas le propos. Quand la philologie n'a d'autre but qu'elle-même, elle m'ap-

paraît comme l'exercice le plus vain et le plus débilisant pour l'esprit qui puisse être. Pour le vrai philologue, la philologie est un moyen, non un but. Le but, c'est la vérité historique. Si l'on veut l'atteindre, il faut apprendre à user de tous les instruments que la tradition scientifique nous fournit; qui néglige un seul d'entre eux ne sera jamais un grand philologue. Mais qui les maniera tous le mieux du monde ne le sera pas davantage, si à toutes ces techniques, il ne joint pas le goût de la vérité et la foi dans la vérité. Or, il y a des érudits dont la science est impeccable, tant qu'elle reste attachée au détail et qu'elle applique des règles précises, mais qui, au moment de s'élever plus haut pour juger de l'ensemble, se croient soudain libérés du souci d'être vrais et se lancent dans des synthèses d'autant plus fantaisistes qu'ils ont plus scrupuleusement peiné dans l'analyse. On croirait qu'ils cherchent une revanche ! Ceux-là n'ont pas le goût de la vérité. Il en est d'autres qui ne croient pas qu'il y ait de vérité, même approximative. Pour eux, rien n'est définitivement acquis à la science : faire table rase de tout ce qui est généralement admis, ou, plutôt, prendre systématiquement le contrepied de ce qu'a dit la génération antérieure, voilà l'essentiel de la tâche du savant. Ceux-là n'ont pas foi en la vérité.

Vous n'êtes ni des uns ni des autres. Vous savez, vous, rester fidèle aux faits. Quand vous les dépassez, c'est en vous maintenant dans la ligne qu'ils indiquaient. Vous savez aussi, tout en éliminant ce qui est incertain et caduc dans les travaux de vos prédécesseurs, en conserver ce qui est solide et durable. Vous avez la passion de la vérité, une passion si profonde qu'elle en exclut toute autre en vous. Personne n'est plus étranger que vous au parti pris; personne n'a jamais eu un dessein plus ferme de

justice. Et je crois bien que c'est là ce qui vous a attiré vers ces âmes si complexes et si troubles du paganisme finissant, vers Porphyre, vers Julien — Julien surtout, exalté par les uns, décrié par les autres, qui vous a séduit par là-même, dont vous avez suivi la vie, analysé l'œuvre avec la plus clairvoyante et la plus humaine sympathie, et auquel vous aurez consacré une œuvre qui restera non seulement comme un monument de science, mais comme un modèle d'équité.

Je crois que vous m'en voudriez, si je n'associais pas à votre éloge le souvenir de vos amis. Nous célébrons ici la fête de la philologie classique en Belgique : comment omettre alors les noms de Léon Parmentier et de Franz Cumont ? La renommée de Franz Cumont est si bien établie dans le monde savant qu'il serait presque déplacé d'y insister. L'influence de Léon Parmentier a été moins étendue peut-être ; mais j'ai constaté souvent combien elle avait été profonde et combien cet esprit lucide et vigoureux avait éveillé de vocations scientifiques. Permettez-moi de joindre à ces noms celui du savant ardent et de l'homme de cœur que fut Charles Michel. Je ne parlerai pas des présents, pas même — oh ! que la prétériton est une figure de style commode et indiscreète ! — pas même de celui qui a organisé cette réunion, qui a su cultiver avec une égale maîtrise tous les domaines de l'hellénisme et dont je ne puis m'empêcher de louer ici — sans le nommer ! — la magnifique et généreuse activité.

Mon cher ami, l'Académie des Inscriptions vous remercie de vos communications si riches de faits et d'idées, si vivantes de forme, d'hier et de demain. Elle est heureuse d'honorer en vous, par la voix de son président, le président de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique, puisqu'un

sort heureux a réservé à notre amitié cette symbolique rencontre. La Faculté des Lettres de Paris vous remercie des belles leçons que vous avez faites à ses étudiants, il y a quelques années; je me rappelle encore l'enthousiasme que m'exprimait à la sortie de l'une d'elles un bon juge, le grand historien de la Gaule, Camille Jullian. — L'Association Guillaume Budé vous remercie de lui avoir confié cette édition de Julien — l'œuvre de votre vie — qui est le joyau de sa collection, la plus nouvelle, la plus complète, la plus inaccessible à la critique de toutes celles qu'elle a publiées. Elle vous remercie plus encore d'avoir ainsi montré à l'étranger que les Belges et les Français comprennent de la même manière le rôle et l'importance de l'humanisme et que la culture gréco-latine est un des liens les plus souples et les plus forts qui puissent attacher l'un à l'autre nos deux pays. C'est une joie pour moi que de saluer en vous, en présence des délégués de toutes les Universités de Belgique, le modèle d'une probité scientifique, où je me plais à retrouver une des multiples formes de la loyauté belge (*Longs applaudissements*).

Discours de M. Michelangelo Guidi

Je vous apporte, Monsieur Bidez, l'hommage d'admiration des savants italiens. On parlait de vous l'autre jour, à la Faculté de Rome; de vous, de vos ouvrages si importants pour l'histoire de la pensée grecque, et dans tous les domaines de la philologie. Le message qu'on m'a confié a été extrêmement chaleureux. Je ne suis pas l'ambassadeur idéal pour vous le transmettre, car je ne suis ni un philologue classique, ni, hélas, un orateur. Vous connaissez bien le fragment de Ménandre : *phteirousin ethe chresta*

omiliai kakai, « les mauvais discours gâtent les bonnes mœurs » ; on pourrait l'appliquer, avec un petit effort d'interprétation, à mon cas. En effet, mon *omilia kaka*, mon mauvais discours, peut gâter le bon message. Il est vrai qu'il ne manque pas ici le *generosum et lene*, on pourrait ajouter le *siccum, quod verba ministret* ; il est vrai que je garde pour la philologie classique la tendresse des premières amours qui ne se fane jamais ; mais il est vrai surtout que vous appartenez à cette classe privilégiée de savants dont l'action et l'influence vont au delà des limites de la spécialisation. Veuillez donc, illustre Maître, retrouver dans la sincérité avec laquelle je vous adresse ces quelques mots, toute la chaleur des sentiments qui ont dicté à mes collègues leur hommage (*Applaudissements*).

Discours de M. Willem Vollgraff

Cher et vénéré Maître,

C'est à un double titre que je me permets de vous apporter les hommages qui vous sont dus. Les philologues issus de l'Université de Bruxelles, auxquels j'ai l'honneur d'appartenir, saisissent l'occasion qui s'offre à eux pour vous assurer de leur profonde admiration et de leur respectueuse sympathie. Pendant une longue série d'années, vous nous avez donné l'exemple par vos travaux, qui appartiennent au monde entier, sans doute, mais dont la Belgique a le droit d'être la première à s'enorgueillir. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir sans cesse frayé des voies nouvelles et d'avoir contribué à nous arracher à une contemplation trop exclusive des œuvres des siècles classiques. Me

sera-t-il permis d'ajouter que nous avons tous subi le charme de votre personnalité, de votre parole mesurée et vibrante, de votre talent d'écrivain, de l'élégance de votre traduction des Lettres de Julien, pour citer un seul exemple. Vous ne le savez peut-être pas vous-même, mais je puis vous assurer — et il m'est infiniment précieux de pouvoir vous apporter ce témoignage dans un cercle d'amis, de collègues et d'admirateurs — que tout en professant à Gand vous étiez très écouté à Bruxelles; aussi, les anciens élèves de l'Université Libre se joignent-ils de tout cœur à ceux de l'Université de Gand pour vous exprimer toute leur gratitude, toute leur admiration.

Je suis chargé, en second lieu, de vous offrir les vœux des hellénistes des universités hollandaises. C'est pour moi une grande joie d'être désigné pour accomplir cette tâche. Je n'insisterai pas ici sur le fait que les chaires de grec des Universités de Leyde et d'Utrecht sont maintenant occupées par d'anciens étudiants de l'Université de Bruxelles. Ce n'est pas à cette circonstance fortuite que vous devez l'hommage qu'on m'a prié de vous transmettre. Personnellement, j'ai eu maintes fois le privilège de vous rencontrer et de vous voir de près, comme je vous vois ce soir; mais veuillez me permettre maintenant de vous dire à cœur ouvert, comment nous vous voyons à distance, du nord de la Moerdijk. Vous nous apparaissez comme un philologue qui unit à un vaste savoir un esprit juste et original d'une rare distinction. Nous voyons en vous à la fois un gardien des plus hautes traditions, et un pionnier, un initiateur. Vous continuez la tradition ininterrompue depuis le seizième siècle des savants de France et des Pays-Bas qui ont scruté la tradition des manuscrits des auteurs et nous ont donné des éditions scientifiques de leurs ouvrages. Vous avez fait pour cer-

tains auteurs du IV^e et du V^e siècle de notre ère, ce que personne de nous n'avait entrepris de faire pour eux. Vous possédez, à un degré éminent, la connaissance exacte et intime de la langue grecque que des recherches telles que les vôtres réclament. Mais là ne s'arrêtent pas vos brillantes facultés. Vous savez allier la synthèse à l'analyse. Vous êtes non seulement un travailleur érudit et sagace, un génie investigateur, mais un penseur, un esprit d'avant-garde, un chef d'école qui n'a cessé de grandir. Votre Vie de Julien en rend le plus éclatant témoignage, et non moins votre récent mémoire intitulé *La Cité du Monde et la Cité du Soleil chez les Stoïciens*, qui vous a valu tous nos suffrages et que nul n'admira plus que moi. C'est pourquoi nous vous prions de croire à la sincérité des vœux que vous offrent les collègues d'un pays voisin dont les universités sont liées à celles de Belgique par beaucoup de traditions et d'idées communes et par d'ineffaçables souvenirs historiques. Je n'ai qu'à rappeler que le Belge Juste Lipse fut le premier professeur de grec à Leyde, et qu'auparavant Erasme, quand il séjournait à Louvain, n'avait pas l'impression d'avoir franchi la frontière, d'avoir quitté son pays natal. Je souhaite que les universités de nos deux pays se rencontrent et se rapprochent de plus en plus dans le domaine des recherches scientifiques. La science, du reste, est une cité mondiale, et une cité dans laquelle le soleil ne se couche pas. Et vous êtes un de ces stoïciens qui n'ont même pas besoin de faire ressortir par leur parole l'universalité de la science; car votre œuvre et votre personnalité la font éclater à tous les yeux. (*Applaudissements.*)

Discours de M. l'abbé Diès

Mesdames, Messieurs,

Si j'avais prévu le périlleux honneur d'un discours à faire dans une si brillante assemblée, mon empressement à venir eût été fortement tempéré. Aussi ne ferai-je point de discours. Je confesserai seulement que, sitôt posée par mon doyen, M. le Chanoine Civrays la question : « Accepteriez-vous de représenter la Faculté des Lettres aux fêtes jubilaires de M. Bidez »?, je n'eus pas un instant la pensée de refuser ce rapide voyage et cette haute mission. Ma joyeuse acceptation n'était-elle pas toute naturelle ? Il y a déjà bien longtemps que mon maître, l'abbé Lejay, m'accoutuma au culte de l'amitié belge et au respect de la science belge. Aussi, lorsque, en 1912, je fis à cet Institut Supérieur de Philosophie de Louvain auquel je dois tant, ma première conférence, mes seules visites en dehors de Louvain, furent-elles à Liège, où m'attirait M. Charles Michel, qui m'honora, jusqu'au dernier jour, d'une bienveillance et d'une amitié dont je garde le souvenir ému, et à Gand, où M. Van den Heuvel voulut bien me présenter lui-même à M. Bidez. Car la science de M. Bidez était déjà pour moi un flambeau.

Sa biographie d'Empédocle éclairait mes premières démarches dans ces sentiers mystiques où se croisèrent la philosophie et l'orphisme, et, depuis lors, j'ai trouvé, sur tous mes chemins, son nom, ses lumières et, je le dis avec reconnaissance, son aimable accueil. Que ce fût en noir ou en kaki, j'ai toujours été reçu chez lui avec la gracieuse bienveillance que l'on connaît.

J'ai eu la joie en 1919, de l'entendre me conter les audaces et les réussites vengeresses de *l'Autre Cloche*, et, plus tard, l'honneur de parler, sous ses auspices, dans la Salle des Conférences de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand. Il a poussé la complaisance jusqu'à consulter pour moi les manuscrits que je ne pouvais at-

teindre, et, quelque part que puissent me porter mes recherches dans la vaste histoire de la pensée grecque, je sais par expérience que je ne ferai jamais appel en vain à ses livres ou à son obligeante information. Les antésocratiques, Platon, le Néoplatonisme, la philosophie grecque, la mystique grecque, la technique grecque, il a parcouru tout ce domaine en pionnier et en découvreur, et j'ose espérer que, maintenant, il va s'arrêter un peu davantage sur ce Platonisme qui m'est cher, pour y faire converger tant de clartés qu'il a rassemblées, de l'Orient comme de l'Occident. Aussi, dans le concert de justes louanges que lui donnent, ce soir, les savants de son pays et de tous pays, suis-je fier d'avoir été choisi pour apporter, au maître de l'humanisme belge, avec mon modeste témoignage, le salut de notre France de l'Ouest, Anjou fleuri et Bretagne grise, et l'hommage de la Faculté des Lettres de l'Université catholique d'Angers. (*Applaudissements.*)

Discours de M. Alexandre Eck

Cher Maître et Ami,

Ne soyez pas choqué, je vous prie, par le fait que l'hommage et l'admiration de vos collègues russes vous parviennent par une voix incompétente et sans autorité aucune, comme est la mienne. Si vous n'avez devant vous qu'un messager aussi modeste, vous en devinez la raison : actuellement, et depuis plusieurs lustres, le sort n'est pas clément aux savants russes. Les uns sont dispersés aux quatre coins du monde, demandant hospitalité aux peuples accueillants; et c'est ainsi que nos hellénistes les plus éminents sont bien loin de cette salle : Michel Rostovtsef, dont les recherches côtoyaient souvent de si près les domaines où vous êtes maître, est à Yale; Vassilief, votre confrère et émule en Julien l'Apostat, est à Wisconsin. D'autres sont restés dans leur

patrie, mais leur voix est étouffée par les prisons, les bagnes, les déportations, elle ne peut plus se faire entendre, ni ici, ni ailleurs...

Pardonnez-moi d'apporter cette note tragique et triste dans la symphonie sereine et fièrement joyeuse de ce soir : cette dissonance soulignera d'un trait explicatif les causes psychologiques qui, pour les Russes, donnent à votre splendide fête une valeur particulière.

Votre fête est, à nos yeux, essentiellement une fête de la Science libre et indépendante. Cette liberté du travail scientifique — comme toute autre liberté — est morte assassinée dans notre pays; l'indépendance de la pensée y est devenue un crime capital. Avec d'autant plus d'émotion chaleureuse, nous nous joignons au triomphe de votre œuvre exempt de tout asservissement, marqué d'une intégrité immaculée.

Votre fête est également la glorification du citoyen, du patriote au courage inébranlable, calme et entier. La force indomptable et fière de votre vertu civique éveille un écho vibrant d'admiration et de sympathie profonde dans le cœur des savants russes aux destinées douloureuses.

Votre fête enfin est celle d'un créateur puissant et modeste des impérissables valeurs intellectuelles et morales. A travers les tempêtes qui ébranlaient votre pays, en dépit des obstacles et des difficultés sans nombre, vous avez su préserver intact le foyer flamboyant de votre pensée créatrice. Votre labeur constant, inflexible et toujours fécond force l'admiration et nous donne du courage par un réconfortant exemple.

Quant à l'essence même de votre œuvre et de votre enseignement, comment les Russes tant soit peu cultivés pourraient-ils y rester indifférents ? Prince des hellénistes, vous ne pouvez pas nous rester étranger. Toute notre civilisation se rattache

aux traditions antiques; notre art national est imprégné d'influences hellénistiques dès les origines du XIe siècle; on trouve les échos de la pensée athénienne dans nos œuvres littéraires du XIIe siècle; les idées platoniciennes pénètrent dans la Russie du moyen âge; la fin du XVIIIe siècle voit paraître notre première traduction d'Homère par Kostrov, et le siècle suivant nous donne les traductions restées classiques de l'« Odyssée » par Joukovsky et de l'« Iliade » par Gniéditch.

La science hellénistique russe n'est pas restée non plus stérile. Les travaux de Radlov, de Sobolevsky, de Bouzeskoul, du prince Serge Troubetskoï, de Koutorga, pour ne parler que des plus illustres, ont apporté largement l'obole russe dans le trésor commun de l'hellénisme; l'éminent savant polonais, M. Zielinski, écrivait et enseignait également en russe avant la reconstitution de sa patrie. Enfin, vous avez trouvé des compétiteurs et des émules jusque dans nos belles lettres : Mérejkovsky, ce romancier doublé d'un philosophe et d'un remarquable érudit, n'a-t-il pas écrit un « Julien l'Apostate » où l'imagination littéraire et la vérité historique cherchent à se compléter ?...

Ne voilà-t-il pas assez de raisons pour que la science russe joigne sa voix à l'affectueuse et brillante manifestation qui glorifie votre œuvre, exalte votre mérite et honore en vous l'homme parfait ? Bien heureux est le pays qui peut s'enorgueillir d'hommes et de savants comme vous ! La république mondiale des sciences peut être fière de son consul de l'humanisme. Mais pour la science russe, opprimée, persécutée, en exil, vous êtes, mon cher et vénéré ami, quelque chose de plus encore : un modèle, un réconfort et un gage d'avenir meilleur. (*Applaudissements*).

Après les délégués étranger, le représentant du Gouvernement belge prend la parole.

Discours de M. Pierre Forthomme

Mesdames, Messieurs,

Je suis heureux.....

Quand le ministre de l'Instruction publique, empêché à son très grand regret, m'a prié de le remplacer ce soir pour apporter à M. Joseph Bidez le compliment du gouvernement belge, la documentation qui me fut fournie m'avait effrayé. Mais...

Et puis dans ce milieu de savants, de spécialistes des problèmes les plus abscons, je n'ai entendu que des discours délicieux.

Alors....

Je n'ai plus qu'à souligner au nom du gouvernement ce que signifie pour le pays une carrière comme celle de l'homme que nous fêtons, les raisons que la Belgique a de lui vouer une profonde gratitude.

Il y a d'abord les services rendus à l'Université de Gand, tant comme formateur des jeunes générations qu'en maître de la recherche scientifique. Et ici j'émet le vœu de le voir bientôt remonter en chaire pour faire l'un des cours libres en langue française que la loi prévoit.

Que dire de son patriotisme, de son attitude pendant la guerre, qui fit de lui, après la disparition des Pirenne, des Fredericq l'âme de la résistance ?

Ce qu'il faut marquer aussi d'un signe lumineux, c'est le lustre qui rejaillit sur la Belgique de cette merveilleuse réputation acquise par M. Bidez dans le monde scientifique et littéraire, et cela au grand large. La présence de tant d'éminentes personnalités étrangères, les témoignages éclatants que vous venez d'entendre le prouvent.

Puis-je maintenant dire quelque chose de moins officiel, mais qui, je l'avoue, me tient plus au cœur ? C'est que je vois dans la réunion de ce soir, dans l'hommage que nous rendons tous à Joseph Bidez, une valeur de symbole, une réaction du spirituel contre le matériel.

Cet aspect vaut qu'on s'y arrête. La crise économique fait oublier à trop de gens qu'il y a aussi crise morale. Prise à la gorge par les plus pressantes nécessités, la multitude voit son horizon se rétrécir entre des barrières douanières, des soucis commerciaux ou industriels, des mobiles purement égoïstes. Il n'est plus d'intérêt que pécuniaire. Je me demande si nous ne faisons pas trop d'économie politique...

Il est faux pourtant que l'humanité ne continue sa pénible ascension que sous le fouet du besoin physique ou par la soif du gain. Il est d'autres aiguillons, et bien plus nobles, qui poussent les hommes à l'action : sentiment du devoir, préoccupation d'améliorer le bien commun, désir ardent de connaître la vérité. Par ces temps troubles, alors que tant de consciences fléchissent, quand la notion du profit obnubile trop de pensées, il est bon de célébrer autre chose que l'affairisme, de dire bien haut qu'il est encore des hommes qui trouvent dans la poursuite désintéressée de la connaissance la raison d'être de leur vie.

Je salue en Joseph Bidez un de ces hommes. (*Applaudissements*).

Je le salue, et je l'envie aussi. De par son travail même, il a pu se réfugier dans l'histoire et la philosophie, échappant ainsi aux tristesses et aux doutes réservés journellement à ceux que le sort plaça au front de l'immense conflit d'après-guerre; conflit sans panache, canons ou batailles rangées, mais qui ruine et tue davantage et, si nous laissons faire, risquerait d'emporter notre civilisation.

Oh ! je sais. Vous serez nombreux à me répondre que de ces voyages dans le passé on rapporte l'espérance, qu'ils permettent de nous rendre courage tel jour que nous en manquerions. Si la technique moderne a transformé de fond en comble l'agencement matériel de notre monde, la nature humaine, elle, n'a guère changé en ces milliers d'années. Nos passions

continuent à susciter mille folies. Mais nos vertus sont aussi restées celles qui sauvèrent nos prédécesseurs. Toutes les époques de l'histoire ont connu catastrophes et bouleversements; il en fut d'universels comme aujourd'hui; toujours des hommes ont surgi qui surent extraire des masses le meilleur d'elles-mêmes, refaisant d'êtres égarés des êtres de raison.

Il est un dernier trait que je voudrais mettre en relief dans la personnalité si attachante de Joseph Bidez. C'est en lisant, il y a une couple d'années, sa vie de l'empereur Julien que je m'en suis le mieux aperçu. Je suis sorti de cette lecture ayant cessé de voir l'Apostat comme au temps de ma jeunesse romantique, au temps où le *Kaiser und Galiläer* d'Ibsen hantait mon imagination; mais aussi, comme je l'ai mieux compris et trouvé plus humain ! Pourquoi ? Parce que Joseph Bidez ne détient pas seulement le savoir, il a la sagesse. La connaissance, si l'on s'en sert mal, a dit un humoriste, c'est comme le jet d'un tuyau d'arrosage qui déracine les plantes délicates. La sagesse, au contraire, est comme la rosée. Qui la dispense nous en imprègne discrètement, la fait pénétrer en nous avec mesure, nous nourrit et nous fait grandir presque sans que nous nous en apercevions. Nous ne saurions assez rendre grâce au maître qui nous enseigne ainsi.

Mesdames, Messieurs, je m'arrête et voici le mot de la fin : Le Roi, sur la proposition de Son ministre de l'Instruction publique, vient de conférer à M. Joseph Bidez la plaque de Grand Officier de l'Ordre de la Couronne. (*Longs applaudissements*).

Et M. le Ministre des Transports remet à M. Bidez, au milieu des acclamations, la haute distinction qui lui a été décernée. Quand les applaudissements ont pris fin et que les photographes ont cessé d'opérer, les représentants de nos universités joignent leur hommage à celui du délégué du Gouvernement belge et l'on entendra successivement MM. Bessemans, Bo-

gaert, Hubaux et Verhaegen, au nom des Universités de Gand, de Bruxelles et de Liège, ainsi que de l'Ecole des Hautes-Etudes de Gand,

Au moment où M. Bessemans va prendre la parole, M. Paul Claudel, ambassadeur de France, et M. Maurice Lippens, ministre de l'Instruction publique, entrent dans la salle du Banquet : retenus jusqu'alors par les devoirs de leur charge, ils ont voulu cependant venir donner au jubilaire une marque particulière d'estime.

Discours de M. Bessemans

Excellences, Mesdames et Messieurs.

Je remercie vivement le Comité organisateur de cette brillante manifestation pour la pensée délicate qu'il a eue de m'inviter à saluer, au nom et en la langue véhiculaire de l'Institution nationale dont le Rectorat m'a été confié, celui qui incarne l'une de ses gloires les plus authentiques et les plus durables.

Je n'ignore pas que mon aimable collègue Bidez est Wallon. Mais, comme tel, il ne trouvera pas déplaisant, j'en suis sûr, qu'un Flamand use de sa langue à lui pour le congratuler et lui dire tout ce que l'Université, à laquelle il n'a pas cessé d'appartenir, bien que son enseignement y ait pris fin, tout ce qu'elle ressent à son égard de profonde estime et de réelle affection, comme aussi, en cette fête qui l'apothéose, tout ce qu'elle éprouve de légitime fierté.

Permettez-moi de croire, Mesdames et Messieurs, que le dialogue engagé ce soir entre un Flamand et un Wallon, par le truchement de la langue qui leur est propre à chacun, vous apparaîtra comme un sym-

bole de la Belgique d'aujourd'hui. N'est-ce pas un poète liégeois, Edouard Wacken, qui a dit :

*N'ayons qu'un cœur pour aimer la Patrie,
Et deux lyres pour la chanter !*

Mijn waarde Collega Bidez,

Veel bevoegderen dan mij behoort het de veelvuldige zijden van Uw persoonlijkheid met hun vollen glans te doen schitteren. Het weze me slechts vergund te belichten de essentiele hoedanigheden die een hoogleeraar boven alle andere hoeft te bezitten en waarvan U, binst Uw viermaal tienjarige universitaire loopbaan, gestadig in de ruimste mate blijk hebt gegeven.

U waart een man van zuivere, rijke en onbaatzuchtige wetenschap ! In de rustige stilte van Uw werkkamer, wars van allen ijdeloof, hebt U taai, hardnekkig en onverdroten, de wondere geheimen des antieke beschaving doorgrond. Uit de schaduw, waar U met noeste vlijt een reuzenarbeid verricht hebt, zijn achtereenvolgens hechte meesterwerken gerezen, als Uw uitgave van Evagrius, Uw levens van Empedocles en Porphyrius, Uw wederopbouw van Philostorgius' kerkgeschiedenis, Uw onsterfelijke standaardstudie van keizer Julianus, om er maar enkele te noemen, zooveel hoog reikende toppunten van intellectuele productie, die als een keten van bergen onweerstaanbaar en onmiddellijk den heerlijksten luister op zich riepen en weerkaatsten.

U hebt, mijn waarde collega Bidez, den roem niet opgezocht. Hij is vanzelf tot U gekomen, naast den tienjaarlijkschen prijs voor philologie, uit de Internationale Akademische Vereeniging, uit het « Insti-

tut de France », uit de Akademiën van Berlijn, Göttingen en Denemarken, uit de Universiteit te Rijn, uit Parijs, uit Straatsburg, uit Londen, wat weet ik, zoo onvermijdelijk is het dat de wereld spontaan de ware wetenschappelijke verdiensten herkent en bekroont.

Doch U hebt niet alleen een weelderigen oorgst van rijpe kennis ingezameld. U hebt dien weten met kwistige hand aan al wie naar U luisterde mee te deelen. Wat een kostbaar onderwijs inderdaad hebben Uw leedingen niet genoten! Met welk een angstvallige zorg waren Uw colleges voorbereid! Met welk een « akribeia » werden Uw doctoraatsoefeningen gehouden! Dat U trouwens zooveel van Uzelf hebt gevergd gaf U het recht ook het meeste van Uw studenten te eischen, en zoo kwam het dat, dank een methode, waarvan U misschien alleen in Europa al de toepassingsmogelijkheden meester zijt, U van de jongeren vermocht het belangrijke resultaat te bekomen dat zij, bij 't vertolken van een Griekschen schrijver, zich niet met een « à peu près » tevreden stelden, maar erin lukten ook de ingewikkelde teksten met een strenge nauwkeurigheid weer te geven.

Nog zou ik kunnen wijzen op den praktischen orientatiegeest Uwer lessen, hoe ze voor het persoonlijk onderzoek als een inleiding en een spoorslag golden; op hun litteraire aantrekkingskracht, daar waar, bij de behandeling van een Euripides of een Plato, het louter letterkundig kommentaar volkomen tot zijn recht kwam; op hun philosophische draagwijdte vooral, wijl U, met een verhevenheid van gevoelen en met een fijnen ontledingszin tevens, de eeuwig nijpende vragen over de Godheid, het Leven, het

Heelal en hun mysterieuze betrekkingen, aan de hand van de oude wijsgeeren tot en met de « Vorsokratiker » zoo oordeelkundig onderzocht, en aldus aan Uw toehoorders scherp deed voelen de diepe beteekenis van het menschelijk denken en de nobele waardigheid van de speculatieve navorsching.

Doch mijn tijd is beperkt. Laat me enkel nog even-
tjes aanstippen welk een minzame collegialiteit U zelfs in de meest kiesche omstandigheden aan den dag legdet en welk een heerlijke burgerdeugd U in benarde tijden zoo edelmoedig te beoefenen wist. Want in een vrij land is het de vierkantigheid der zienswijze die, samen met de toewijding aan het algemeen welzijn, de grootte der dienaars van de gemeenschap uitmaakt. Geen slaafsche onderwerping aan gedachten die men niet aankleeft ! Geen opportunistisch geschipper ! Recht voor de vuist, al moet men aan zijn overtuiging een stuk van de zoo wispelturige volksgunst en eerebaantjes prijsgeven ! In dezen zin zijt U, collega Bidez, binst en na den oorlog, aan onze Universiteit, meer dan eens een vrijwillig slachtoffer geweest : het verhief U in de achting van alle weldenkenden en meer bijzonder misschien van hen, die Uw opvatting niet deelden.

Dat alles is, mijn waarde collega, de Rijksuniversiteit te Gent zich ten volle bewust. Dat werd U betoond, toen de Akademieraad U in 1919 een plechtige hulde bracht. Dat hebt U gevoeld toen nog onlangs, bij Uw laatste officieele les, Uw talrijke studenten en oudstudenten, na ruggespraak met hun leeraars, zich zonder onderscheid van school noch van meening op zoo 'n innig roerende wijze rond U kwamen scharen, om hun diepe vereering en erkentelijkheid te betui-

gen aan den Meester, welke dien dag, door het noodlot gedwongen, luisterrijk van zijn gestoelte daalde.

Onze Faculteit van Wijsbegeerte en Letteren heeft zorgvuldig alle openbare betooging willen vermijden, waardoor zij maar eenigszins den schijn had kunnen verwekken dat zij Uwe werkzaamheid in haar mid-den als voltooid beschouwt en met een vurige geest-drift nam zij eenparig onder hare bescherming het initiatief Uw « *Scripta minora* » in een bundel te verzamelen, ten einde ze ten bloei der classieke philologie ook voor de jongere generatie toegankelijk te maken.

Als Rector der Rijksuniversiteit te Gent, die wil blijven een brandpunt van internationale kultuur en van cosmopolitische wetenschap, herhaal ik hier nadrukkelijk de reeds afgelegde verklaring dat zij niet wil afzien van het voorrecht U, zoowel in de toekomst als in het verleden, onder haar vermaardste leden en roemrijkste vertegenwoordigers te mogen rekenen, te meer daar U een ruime, warme plaats in haar hart bekleeden blijft.

Met de vaste hoop op Uw instemming hiermede, roep ik U onder de heffing der glazen toe : mijn waarde collega Bidez, « *ad multos* » ! (*Toejuichingen*)

Discours de M. Edouard Bogaert

Cher Monsieur Bidez,

Monsieur le Recteur Bessemans vient d'exprimer les sentiments qu'éprouvent à votre égard les professeurs de l'Université de Gand que vous avez contribué à illustrer.

Permettez qu'à mon tour je vous apporte l'hommage affectueux et déferent de vos collègues de l'Université libre de Bruxelles.

Vous vous étonnerez peut-être que leur porte-parole ne soit ni un philologue ni un historien; rassurez-vous, les universitaires belges les moins « littéraires », ou si vous préférez les plus « barbares », connaissent et vénèrent le nom de Joseph Bidez.

Ils savent que Bidez est un grand érudit, probe et désintéressé, ils savent que ce doux philosophe est un patriote ardent, ils savent enfin que dans son enseignement et dans ses œuvres il a revêtu l'élégance de cet esprit hellénique auquel il a consacré ses études de prédilection.

Vos savants travaux vous ont fait pénétrer dans la vie d'une série d'hommes qui représentent la culture méditerranéenne, et votre maîtrise vous a fait faire, dans leurs écrits, des découvertes précieuses pour l'histoire de la philosophie et des sciences.

Dois-je vous avouer que je n'ai pas lu vos travaux d'érudition? Je serai sans doute toujours incapable de les comprendre. Mais vous êtes aussi habile à manier notre belle langue française qu'à pénétrer les finesses des dialectes de vos personnages anciens; et vous vivez avec eux dans une si étroite communion d'esprit et de cœur, que vous avez réussi à amener les profanes, dont je suis, à lire sans effort, avec un intérêt passionné, cet ouvrage monumental qu'est votre *Vie de l'Empereur Julien*.

Après cette lecture, on comprend que les philologues de notre pays se soient groupés spontanément sous votre autorité. On comprend que vous détenez une parcelle de cette force mystérieuse, qui détermine ces renaissances périodiques de l'hellénisme, et démontre chaque fois son impérissable vitalité.

C'est l'influence d'œuvres comme la vôtre qui rend possibles les mouvements d'enthousiasme, comme ceux

auxquels nous assistons aujourd'hui en faveur de l'humanisme et de l'hellénisme.

C'est l'influence d'hommes comme vous qui explique le succès de créations telles que la Fondation Archéologique de notre Université, et son Institut d'Histoire et de Philologie orientales, auquel vous avez bien voulu apporter une collaboration précieuse.

C'est en raison de cette collaboration, dont elle est fière, que l'Université libre de Bruxelles a spécialement tenu à participer à cette manifestation; en son nom, j'ai le privilège de pouvoir lever mon verre en l'honneur du Prince élu des philologues belges (*Applaudissements*).

Discours de M. Jean Hubaux

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Au nom de l'Université de Liège et des nombreux admirateurs que compte à Liège celui que nous fêtons ce soir, j'ai l'honneur d'apporter à Joseph Bidez le témoignage de la fidèle et constante affection avec laquelle n'a cessé de le suivre dans sa brillante carrière de professeur et de savant l'Université qui fut son *Alma Mater*.

En effet, si Joseph Bidez est né à Frameries, s'il a illustré sa chaire d'helléniste à l'Université de Gand et s'il se prépare aujourd'hui à donner un lustre non moins grand à son enseignement bruxellois, c'est à Liège qu' a été formé celui qui devait s'entendre appeler ce soir, par des voix plus autorisées que la mienne, le *princeps philologorum nostrorum*.

C'est à Liège que Bidez reçut — et de quel maître — cette admirable et profonde culture non pas seulement philologique mais aussi philosophique par où il devait

s'illustrer : Joseph Bidez fut, à l'Ecole Normale de Liège, l'élève du grand Joseph Delbœuf.

Liège n'a jamais oublié l'étudiant sagace et déjà érudit qu'elle avait formé en la personne de Bidez, et les étudiants de ma génération se souviennent du rare exemple d'amitié fraternelle et profonde que leur donnait, chaque fois qu'il leur parlait de « son ami Bidez », leur bon et vénéré maître Léon Parmentier.

Personnellement, j'ai conservé, après tant d'années, marquées par tant d'événements divers, un souvenir ineffaçable d'une conférence que vous êtes venu faire, il y a plus de vingt ans, mon cher Maître, dans notre salle académique. Vous nous parliez, déjà, de vos recherches sur l'empereur Julien, et vous nous avez dit ce soir-là des choses pour nous si neuves et si émouvantes que c'est en ce moment-là peut-être, que certains d'entre nous ont senti s'éveiller dans leur âme d'étudiant le premier appel d'une vocation de philologue ou d'historien.

Mais je viens d'évoquer trop brièvement une mémoire qui, je le sais, vous est restée particulièrement chère : celle du parfait ami que fut pour vous Léon Parmentier. En sentant combien il nous manque ce soir, je me demande s'il est interdit de l'imaginer quand même, ce grand poète platonicien, présent parmi nous *more platonico*, et prenant, dans une certaine mesure, sa part de joie dans cette fête du respect, de la reconnaissance et de l'amitié.

Permettez-nous, mon cher Maître, de reporter sur vous, qui fûtes son ami et son collaborateur pendant tant d'années, l'affection faite de vénération et de gratitude que nous lui avons vouée.

Mais d'avance, vous avez répondu à notre appel et je n'en veux donner ici qu'une seule preuve. Lorsqu'à la mort de Waltzing, cet autre grand maître de l'école liégeoise de philologie classique, le *Musée Belge* dut cesser de paraître, les philologues classiques de nos

quatre universités se sont réunis pour fonder une nouvelle revue *L'Antiquité classique*.

Joseph Bidez fut, bien entendu, parmi les éminents philologues qui furent sollicités de participer à la direction de la nouvelle revue et avec sa bonne grâce coutumière, malgré tant de charges qui l'accablent déjà, Joseph Bidez a accepté.

Et voyez, Mesdames et Messieurs, comme le hasard fait parfois bien les choses : nous avons décidé à l'« Antiquité classique », de publier les articles reçus selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. En vertu de cette règle, le premier article qu'ait publié notre jeune revue était une brillante étude de son éminent directeur Joseph Bidez.

Débutant sous de pareils auspices, l'« Antiquité classique » ne manquera pas, nous en sommes convaincus, de bien servir la cause d'une philologie classique fondée sur un humanisme large, magnifique et généreux dans son inspiration, rigoureux dans sa méthode mais aussi illimité dans ses curiosités : un humanisme selon la formule de Joseph Bidez.

Excellences, Mesdames, Messieurs, au nom de l'Université de Liège, au nom de l'« Antiquité classique », je lève mon verre en l'honneur de Joseph Bidez, notre archiphilologus (*Applaudissements*).

Discours du Baron Verhaegen

Mesdames, Messieurs,

L'Ecole des Hautes Etudes de Gand est heureuse et fière de rendre hommage à son tour à M. le Professeur Bidez, l'un de ses fondateurs et de ses plus brillants collaborateurs.

En son nom et en l'absence de son Président M. de Smet de Naeyer, en voyage à l'étranger, et qui m'a chargé de l'excuser, je tiens tout d'abord à saluer

ici le grand patriote qu'est M. Bidez. Le rôle de M. Bidez pendant la guerre de 1914-1918 n'est sans doute guère connu des milieux scientifiques, et cela n'a rien de surprenant étant donné que, sous l'occupation allemande, toute activité patriotique devait être strictement clandestine. Ce rôle, on vous le dira tout à l'heure, a été d'exceptionnelle importance. Si la population gantoise n'a cessé jusqu'à l'armistice de faire preuve d'un moral admirable, elle le dut pour une bonne part, aux encouragements que M. Bidez lui prodigua, aux exemples de sérénité et de vaillance qu'il ne cessa de lui donner. Tous ceux qui ont vécu à Gand les dures années de la terreur allemande se rappellent ce qu'a été l'*Autre Cloche*, le périodique fondé et dirigé par M. Bidez, cette cloche qui, aux heures les plus sombres, sonnait pour nous le ralliement autour du drapeau et l'annonce de la victoire.

Mais si je m'incline devant le patriote sans peur qu'a été, qu'est encore M. Bidez, c'est surtout au savant illustre, au grand humaniste que va, en ce moment, mon admiration.

Nous vivons en un temps où presque tous les domaines de l'esprit, sans parler de quelques autres, sont envahis par une espèce d'anarchie. Qu'il s'agisse de science ou d'art, de littérature ou d'enseignement, nous assistons à une espèce de glissement vers des conceptions nouvelles aux contours imprécis, dont il semble que les traits dominants soient l'abandon des traditions et le nivellement démocratique. « Il faut mettre la science et l'art à la portée de tous, armer d'une manière pratique et immédiate les jeunes générations dans la lutte pour la vie, débarrasser les études des disciplines dures, encombrantes et surannées, fondées sur la connaissance des civilisations et des langues anciennes, affranchir la jeunesse nouvelle de traditions aujourd'hui périmées » :

voilà ce qu'on entend dire aujourd'hui dans un nombre croissant de milieux où l'on s'occupe de formation intellectuelle; et, trop souvent, hélas, on ne se borne pas à des discours mais on passe à l'action.

Cette tendance, la preuve en a été faite bien souvent, mais il ne faut pas se lasser d'y revenir, est lourde de périls, parce qu'elle compromet dans son principe cette formation intellectuelle de la jeunesse à qui elle prétend inculquer un esprit nouveau. L'histoire de la civilisation est là pour démontrer qu'on n'a pas jusqu'ici découvert un instrument meilleur que ces disciplines soit disant périmées, fondées sur l'étude de la pensée et des langues antiques, pour former les jeunes générations, pour les former non pas en surface, mais en profondeur, pour les élever au-dessus des contingences de la vie quotidienne jusqu'à la contemplation de ce qui est universel et éternel, jusqu'à ce plan supérieur d'où l'on embrasse vraiment le sens, où l'on saisit les difficultés de la vie et où l'on est armé pour les dominer.

L'une des manifestations essentielles de la réaction contre ces tendances modernistes doit être notre fidélité à l'humanisme et, d'une manière générale, à la culture gréco-latine. A ce point de vue, M. Bidez a rendu et continue à rendre des services dont on ne saurait trop apprécier la valeur et souligner le bienfait.

Les horizons nouveaux qu'il a ouverts à notre connaissance de la pensée et de la philosophie antiques, la probité et la méthode de ses travaux d'historien, les multiples écrits par lesquels il a fait rayonner au loin la valeur de la science belge, l'influence directe qu'il a marquée, jusqu'en ces dernières années, sur notre jeunesse, voilà des titres de gloire qui demeureront. M. Bidez a agrandi et élevé le domaine de notre patrimoine spirituel, c'est-à-dire de ce que

nous avons de plus précieux et de plus cher ; au milieu du désarroi des esprits, il a exhaussé le niveau intellectuel et moral de l'humanité, et ici encore une fois, les mérites du patriote ne sont pas inférieurs à ceux du lettré.

A ces titres, il me sera permis d'en ajouter un dernier : la part qu'a prise le héros de la manifestation d'aujourd'hui à la fondation et au succès de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand. M. Bidez a été des premiers à comprendre la nécessité de posséder dans la partie flamande de notre pays un établissement d'enseignement supérieur où le français serait la langue véhiculaire : il importait d'assurer à la jeunesse flamande d'expression française la possibilité de suivre dans sa langue maternelle des cours ouvrant l'accès des carrières libérales ; il importait, plus encore peut-être, de maintenir en Flandre un foyer de haute culture qui fût la manifestation vivante et éclatante de notre attachement à l'esprit latin, qui perpétuât chez nous une tradition séculaire de fidélité à l'héritage de Rome. Ce passé glorieux, nous nous en réclamons hautement ; Flamands, nous tenons la culture gréco-latine pour l'élément essentiel de notre patrimoine intellectuel, pour le chaînon qui nous rattache à la civilisation la plus parfaite que le monde ait connue, pour le moyen par excellence de donner à l'esprit de notre jeunesse une formation digne de ce nom.

Telles sont les idées que M. Bidez représente et défend, avec toute l'énergie et le bon sens que vous lui connaissez, dans cette Ecole des Hautes Etudes, dont il a été l'âme depuis sa fondation, il y a quelque douze ans.

La Patrie belge et la Science ont contracté de ce chef, vis-à-vis de lui, une nouvelle dette de reconnaissance. Il me sera permis d'y ajouter l'expres-

sion chaleureuse de l'admiration de ses collègues.
(*Applaudissements*).

Aux représentants de nos établissements d'enseignement supérieur succèdent les délégués des principaux groupements auxquels M. Bidez collabore : MM. Larock, Lameere et Tourneur.

Discours de M. Victor Larock

Mesdames, Messieurs,

Les éloquentes paroles que vous venez d'entendre me font éprouver encore plus vivement l'honneur de pouvoir à mon tour présenter à M. Bidez, au nom de l'association *Humanisme*, l'hommage d'une admiration profonde et d'une intime reconnaissance.

A vrai dire, c'est un honneur dont je ne sens pas moins le poids que le prix et si je me risque à vous en faire l'aveu, c'est pour tâcher de m'imposer à moi-même plus d'assurance. Il n'y a pas tant d'années que les hasards propices d'un concours universitaire où j'étais candidat me mirent pour la première fois en présence du maître que nous fêtons aujourd'hui.

J'avais lu ses ouvrages, je connaissais sa science, et je me trouvais à peu près dans l'état d'âme du jeune Henri Heine le jour où, présenté à Goethe, il ne réussit, dans son émoi, à lui dire qu'une chose, savoir que « les cerisiers qui bordent la route de Mayence à Francfort portent en été d'excellentes cerises ». Je crains même que notre premier entretien n'ait pas laissé à M. Bidez le souvenir d'une réflexion aussi remarquable. En vérité, j'étais très ému.

Je le serais encore bien plus en ce moment, et avec combien plus de raison, m'adressant à lui au nom

d'une idée qui, je le sais, lui est particulièrement chère, si dès cette première rencontre je n'avais éprouvé que le premier de nos humanistes était en même temps le plus indulgent des hommes.

Ceux qui ont fondé l'année dernière l'association *Humanisme* étaient d'avance certains, plus peut-être qu'il ne l'aurait fallu, de trouver auprès de lui l'appui le plus encourageant et la collaboration la plus attentive, et je serais plus à l'aise pour l'en remercier si la crainte de le distraire de ses travaux et de ses nombreuses obligations les avait retenus un peu plus souvent de le solliciter.

Mais je sens trop bien pour y insister, Mesdames et Messieurs, ce qu'une telle action de grâces, si motivée qu'elle soit, peut avoir de médiocre et de grêle au prix des justes louanges qui viennent d'être adressées à M. Bidez et je l'entends déjà me faire le reproche d'un *Paulo majora canamus* ou me rappeler, avec sa douceur athénienne, ce que Chamfort a dit des éloges académiques : « qu'en fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire ».

Permettez-moi donc de choisir pour mon *encomion* un autre thème, et pour répondre d'ailleurs au vœu de mon maître, de vous dire en peu de mots ce qu'est ce mouvement d'*Humanisme* au nom duquel je parle et auquel il a bien voulu donner son approbation et son patronage. Une manifestation comme celle de ce soir serait sans doute incomplète au gré de celui même qui en est l'objet, si aux témoignages d'admiration qui vont à sa personne et à son œuvre, il était interdit d'ajouter les gages tangibles et vivants du rayonnement de ses idées, de la force communicative de son exemple, et les conclusions pratiques qu'en ont déduites récemment quelques hommes de bonne volonté, à la tête desquels se trouve M. Ernest Mahaim.

Ceux-ci ont pensé qu'il était grand temps d'unir autour de quelques maîtres comme Bidez, comme Henri Pirenne, tous ceux qui dans ce pays s'intéressent à l'avenir de l'intelligence, veulent y maintenir les droits de la tradition humaniste et se refusent à laisser périr l'héritage que nous ont légué les Erasme et les Juste Lipse et plus près de nous les Charles Michel et les Parmentier. Ils ont pensé qu'il était temps de fixer en quelques formules les principes d'une culture simple et forte, si nous voulions nous préserver des dangers qui nous menacent dans l'ordre intellectuel. Ces dangers, pour nous en tenir aux plus graves, sont, vous le savez, de deux sortes : l'un nous vient de cette *pambéotie redoutable*, déjà dénoncée au siècle dernier et qui nous étouffe sous le poids de la suprématie chaque jour plus pesante de la machine et de l'argent sur les valeurs de l'esprit ; l'autre tient au voisinage d'une nation à peu près tout entière subjuguée maintenant par une notion fautive de la culture et de la race : c'est le danger de la germanisation.

Le monde moderne n'est pas seulement en proie, comme on l'a dit, à un certain nombre de contradictions ; il est en outre en proie aux conséquences de quelques idées fausses. Il a cru notamment que les progrès les plus tangibles, ceux de la civilisation matérielle, étaient les plus importants, qu'en produisant et en utilisant toujours plus d'instruments mécaniques, l'humanité verrait son bonheur s'accroître indéfiniment, et que l'*homo faber*, en qui M. Bergson voit l'homme primitif, était en réalité l'homme supérieur. Comme la richesse est le signe évident de cette supériorité, toutes les valeurs ont fléchi rapidement sous la puissance de l'argent. On a tarifé l'intelligence... Quand on en est là, la moralité n'a plus guère de prix. Comment s'étonner de

la voir au plus bas, à présent que par un juste retour des choses l'économie est dans le chaos ? N'est-il pas à craindre même que l'intelligence ne soit de plus en plus asservie et avilie par l'utilitarisme qui l'entraîne dans sa faillite ? Nous n'avons qu'une ressource si nous voulons la sauver : c'est de restaurer la claire notion de la culture désintéressée.

Encore cette culture doit-elle dans ce pays demeurer celle qui fut, à travers son histoire, et particulièrement depuis cent ans, un des éléments essentiels de son unité. Or, c'est ici qu'apparaît l'autre danger, celui d'une insidieuse et dissolvante germanisation intellectuelle, prodrome ordinaire d'un germanisme plus brutal.

Comment ne pas souhaiter que notre pays tout entier, reprenant un contact de plus en plus étroit avec les principes de sa culture traditionnelle, y puise la force de résister aux offensives d'une idéologie qui se fonde uniquement sur l'exaltation des idées de nation et de race et qui se fait gloire de ce qu'elle a d'excessif et d'inhumain !

Quelle garantie de sécurité et d'indépendance qu'une culture commune, assurant la cohésion d'une élite, l'unité des vies individuelles, et accessible d'ailleurs aux citoyens de toutes les classes !

Nous voulons pour notre pays cette garantie-là, et faut-il le dire, si nous le voulons, ce n'est pas, à la différence de nos ci-devant conquérants, dans une intention de nationalisme déplacé : c'est afin que les hommes de ce pays connaissent le bienfait de la seule culture véritable, d'une culture largement humaine.

C'est de ces réflexions que sont partis les promoteurs d'*Humanisme*. Ils espèrent qu'on en reconnaîtra la parfaite clarté. Ils prient aussi qu'on leur ac-

corde un certain goût de réalisme. Ils auraient pu se borner à écrire des articles de revue. Ils ont jugé que leurs idées méritaient peut-être mieux que d'être servies en thèmes de dissertations littéraires, et sachant que si l'on veut agir sur la jeunesse, c'est surtout entre l'âge de 15 et de 20 ans qu'il faut s'adresser à elle, ils ont résolu de faire porter d'abord leur effort sur l'enseignement moyen. S'avisant ensuite qu'en une tâche si délicate, il importait de faire appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les expériences, ils ont convié à se joindre à eux des intellectuels de toutes professions... Et aussitôt de tous les points du pays, ils ont reçu les adhésions les plus chaleureuses. Déjà leur nombre (près de quinze cents actuellement) est très encourageant.

Leur but n'est pas, bien entendu, de s'instituer en commission pédagogique. Ils n'ont d'ailleurs point mandat pour cela. Non, il serait plutôt d'assurer la liaison entre les spécialistes de l'enseignement et le public intellectuel, tâchant d'intéresser celui-ci aux efforts de ceux-là et d'annexer à la pédagogie classique les idées contemporaines qui s'y prêtent le mieux.

Je viens de prononcer, Mesdames et Messieurs, le terme redoutable de pédagogie, mais ne craignez pas que je veuille vous entraîner vers les mornes horizons de cette science sans attrait. Qu'il me suffise de vous dire que si le propos des fondateurs d'*Humanisme* est de fortifier et d'améliorer les humanités en les adaptant aux exigences du temps présent, le maintien du latin et du grec est un des articles essentiels de leur programme. Et puisque l'effort de leurs adversaires se porte particulièrement sur ce point, c'est le grec tout d'abord qu'ils défendront.

Oui, en dépit des prétendues difficultés de la langue, en dépit de sa quasi-inutilité pratique, en dépit de l'argument primaire des « bonnes traductions », nous défendons le grec et nous voulons rendre à son enseignement toute sa valeur. (*Applaudissements.*)

Parce que le grec est la langue d'Homère, de Sophocle, de Platon, et aussi d'Aristote, d'Archimède et d'Euclide, des premiers lyriques, des premiers orateurs et des premiers philosophes, qui furent les plus grands; parce que l'intelligence et la culture sont, pour ainsi dire, d'essence grecque et parce que c'est aux Grecs qu'il faut nous adresser chaque fois qu'en sociologie, en politique, en morale, en esthétique, en logique et dans les sciences mêmes nous voulons remonter aux origines de nos idées, de nos jugements de valeur et de nos principes de classification.

Au reste, nous ne séparons pas la langue de l'idéal de vie qui s'est exprimé par elle et en défendant le grec, c'est tout ce qui fait la force et le charme de l'esprit que nous défendons: le goût des claires idées, le sens du relatif, la curiosité de l'humain, l'amour de l'ordre, de la mesure et de la perfection.

En vérité, n'est-ce pas à l'école des Grecs que nous devons revenir, si nous voulons nous dégager du matérialisme qui nous étouffe ? Quelles leçons et quels exemples ne nous offrent-ils pas ! Où trouverions-nous ailleurs que chez eux, cet idéalisme souverain qui donne son juste prix à toute réalité ? Où trouverions-nous ailleurs que chez eux, cette source de vraie joie, cette éternelle jeunesse du cœur qui s'appelle l'esprit ?

Mon cher Maître, c'est cet esprit, si spontané, si léger, si aérien, et qui nous semble moins répondre chez un Platon, chez un Lucien, à une volonté parti-

culière d'ironie ou d'humour, qu'à une manière habituelle de penser, même en des sujets graves, des choses gracieuses, aimables et délicates, c'est cet esprit, dis-je, dont vous nous avez montré les étincelants reflets dans l'œuvre de Julien, c'est lui dont l'éclat colore et illumine vos propres écrits, c'est lui enfin dont vous êtes à nos yeux, en quelque sorte, le dépositaire et l'hiérophante.

Chacune des pages que vous avez écrites, quel qu'en fût le sujet, est une défense et une illustration de l'hellénisme, et ceux qui ont eû l'heur de vous approcher et de vous avoir pour maître eurent de grandes chances désormais de mourir humanistes inépénitents.

Grâce à vous et à ceux que vous avez initiés, les jeunes hommes de ce pays continueront de connaître et d'aimer les œuvres et les idées belles et bonnes que certains barbares voudraient ensevelir dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts; grâce à vous ils ne désapprendront pas le chemin de l'Acropole et pendant longtemps encore ils pourront prier la déesse dans toute la piété de leur raison et de leur cœur.

De tout cela nous vous félicitons respectueusement et nous vous remercions avec une extrême gratitude.

Mesdames et Messieurs, je vous propose de boire à la santé de M. Bidez, honneur de l'humanisme belge ! (*Longs applaudissements*).

Discours de M. Auguste Lameere

Excellences, Mesdames, Messieurs,

A l'exemple de ce qui s'est fait en France et dans d'autres pays amis, il s'est constitué depuis peu à Bruxelles un comité pour l'étude de l'histoire de la

science. M. Joseph Bidez a bien voulu accepter la présidence de ce nouvel organisme, et il a pris une part active à la formation de notre groupement. Cet éminent philologue était tout désigné pour servir de trait d'union entre des travailleurs voués à des disciplines très diverses, ayant chacun leur vitrine, comme aurait pu dire Anatole France. Il est un des deux Belges qui sont correspondants du Comité international de l'histoire des sciences siégeant à Paris. C'est dire qu'il est bien connu hors de Belgique pour des œuvres sortant du cadre de la philologie.

M. Grégoire vous a tout à l'heure montré comment M. Bidez s'est toujours appliqué dans ses travaux à la recherche de l'évolution des idées chez les Grecs et comment il n'a pas oublié de se préoccuper de leurs contributions à la science. Il vous a rappelé son rôle dans l'étude de l'histoire de l'alchimie. Laissez-moi vous dire qu'il y a quelques années, la Société Chimique de Belgique a consacré une séance solennelle à la commémoration de Marcellin Berthelot. Il y eut plusieurs discours, dont un de M. Bidez. Celui-ci, en exaltant Berthelot comme historien de la chimie, a littéralement ébloui les chimistes par ses connaissances scientifiques; il les a charmés aussi par son admirable élocution et la manière brillante dont il exposait les faits. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la science doivent de la reconnaissance à M. Bidez; au nom du Comité belge de l'histoire des sciences, je lui exprime notre gratitude et notre admiration. (*Applaudissements*).

Discours de M. Victor Tourneur

Cher Maître,

Mes fonctions de Conservateur en chef me valent aujourd'hui l'honneur et la joie de vous apporter l'hommage du Comité du Bureau de documentation des Etudes byzantines et slaves de la Bibliothèque royale de Belgique, bureau dont les statuts me confèrent la présidence.

L'impulsion imprimée à Bruxelles aux études byzantines par l'ardeur d'Henri Grégoire a créé dans la capitale un véritable courant d'intérêt pour tout ce qui touche à l'histoire de l'Orient grec. Par suite de cet état de choses un généreux mécène eut l'idée de mettre à la disposition de la Bibliothèque royale les fonds nécessaires à l'organisation d'un bureau de documentation des études byzantines qui réunirait la bibliographie de tout ce qui paraît dans ce domaine, dépouillerait les revues et mettrait à la disposition des chercheurs une documentation établie à l'aide de la critique. A cet organisme, il fallait un comité directeur. Le fondateur voulut que celui-ci fût composé des érudits les plus éminents parmi les byzantinistes belges, et en tout premier lieu, cher Maître, il songea à vous. C'est que votre renommée a dépassé le cercle des initiés. Henri Grégoire a tantôt dit excellemment ce que vous avez fait pour ces études; je ne n'y reviendrai pas.

Votre collaboration était donc pour nous extrêmement désirable; dès l'abord vous nous l'avez promise entière, et vous l'avez voulue, par la suite, effective.

Vous vous êtes imposé l'obligation d'assister à nos séances; vous nous avez apporté de précieuses sug-

gestions et de judicieux avis. Et de plus, vous avez fait régner la sérénité quand celle-ci était troublée par le heurt des caractères. Oui, je puis bien le dire, puisque nous sommes entre nous, dans nos réunions où se soulèvent à l'occasion des apparences de tempête que provoquent les aspirations parfois contrecarrées ou trop impatientes, vous avez fait souffler l'esprit apaisant de votre sagesse.

Aussi, le Comité du Bureau de documentation des études byzantines et slaves est-il fier de vous compter parmi ses membres, il est heureux de pouvoir vous présenter en ce jour l'expression de ses remerciements, de son admiration, de sa profonde et sincère sympathie, et il formule le vœu de vous voir longtemps encore prendre part aux travaux qu'il poursuit dans cet enthousiasme sacré que seuls connaissent ceux qui s'adonnent aux études désintéressées (*Applaudissements.*)

Incipiat fidelitas ! Maintenant, la parole est à l'Amitié. On entendra successivement, au nom des « amis », MM. Louis Piérard, Paul Henen et Henri Pirenne.

Discours de M. Louis Piérard

Mesdames, Messieurs,

Les organisateurs de cette belle manifestation ont estimé qu'après tant de maîtres de la Science, après les hommes éminents que vous venez d'entendre, j'avais un titre à prendre la parole ici.

Un seul et bien modeste.

J'apporte à mon illustre compatriote M. Joseph Bidez, prince des humanistes, connu dans l'Europe entière, le salut respectueux de son village natal.

M. Louis Piérard lit le télégramme suivant qui est accueilli par de chaleureux applaudissements :

Frameries, 24 janvier 1934. — Administration communale s'associe cordialement Manifestation Bidez et décide de nommer rue Joseph Bidez ancienne rue Defontaine. — Piérard, bourgmestre.

Puis, M. L. Piérard continue :

Il n'en faut point douter, Mesdames, Messieurs, les textes sont formels : celui que nous fêtons ce soir, est né à Frameries, le 8 avril 1867, à huit heures du soir. L'acte de naissance, daté du 9 et que j'ai transcrit pieusement, établit que Bidez Auguste, médecin, âgé de 32 ans, a présenté au Maire Charles Denis, officier de l'Etat-civil, un enfant du sexe masculin, « de lui déclarant, d'Augustine Dehout, son épouse, et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Joseph, Marie, Auguste ».

A parler franc, de même qu'il faut distinguer entre ceux qu'on appelle Montois cayaux et les Montois d'importation, de même on ne peut confondre les Framerisous « dans l'âme » avec ceux qui sont venus pour quelques années seulement s'établir dans ce grand village de charbonniers. Et la vérité historique m'oblige à dire que le Dr Auguste Bidez, né à Soignies en 1834, est venu, de Pâturages, se fixer à Frameries à la fin de 1865. Sonégien, enfant du pays des cayoteux — pays de pierre bleue et de froment — Joseph Bidez, comme Jules Bordet, est bien le fils de cette race de Wallons robustes, trapus comme Saint Vincent la romane, modestes et souriants, dont la placidité s'oppose à la pétulance méridionale des Borains, au vif argent de la sensibilité liégeoise.

Le médecin, son père, habitait dans la rue qui désormais s'appellera, rue Joseph Bidez. La maison se

trouvait à l'endroit où s'élève aujourd'hui le couvent des Sœurs de la Providence.

La Garde n'est pas loin, où Dumouriez eut son quartier général au début de la bataille de Jemappes. J'imagine le bon médecin de village passant par là, faisant ses visites à cheval, laissant errer son regard sur la vaste plaine verte, bossuée de terrils de charbonnages, coupée de corons à toits rouges, répondant au bref salut lancé par les mineurs rentrant chez eux en bandes des fosses de Flénu, le visage noir encore de poussière de charbon. Ces hommes frustes et doux, c'est parmi eux qu'a grandi celui qui devait un jour écrire la vie de Julien l'Apostat.

Il y a quelques années, mon cher Maître, vous avez bien voulu, à ma demande, revenir parmi eux pour leur parler de Bavay, *Bavacum*, capitale de la Gaule Belgique, qui n'est pas loin de là, où ils vont voir jouer à la balle et boire un picon-curaçao et dont le nom revient comme celui de Malplaquet, dans de savoureux proverbes du crû.

Sachez qu'ils sont fiers de vous, fiers de ce que leur noir village, endeuillé par les plus terribles coups de grisou qui préludèrent à Courrières, ait donné naissance à l'homme que vous êtes, comme à ce Paul Hankar, qui avec Henri Vandavelde et Victor Horta, devait, il y a 40 ans, créer un style architectural nouveau.

Nous venons de célébrer le centenaire de Joseph Dufrane, dit Bosquétia, l'auteur d'une chanson qui a donné à Frameries quelque célébrité — une célébrité de bon aloi. Voici le 1er couplet de cette chanson :

*On tie toudis pus ou moins à s'villâche
Qu'on fusse de Cuesmes, de Djumappes ou d'Quaregnon.*

*El cie qu'est venu au monde au Pasturaches
Enn' comprend nie qu'on puisse vive à Blaton*

*Mais pour trouvei des patriotes din l'âme
Qui n' s' plaitent foc à l'ombe de leur cloqui,
Fût-ce in ouvri, in monseu, une madame,
Faut d'alleie à Frameries.*

Hélas ! Vous avez fait mentir la chanson. En 1873, à l'âge de 7 ans, vous quittiez votre village natal pour aller vous fixer dans cette banlieue de Charleroi qu'en cette même année, Verlaine, voyageant en compagnie de Rimbaud, n'a point considérée précisément comme un lieu de délices.

Il n'en reste pas moins, les textes sont là, mon cher Maître, que vous êtes né à Frameries.

Il y a près d'un quart de siècle, j'entendis un jour un pittoresque directeur de charbonnage demeuré célèbre dans tout le Hainaut, à Sacré-Madame comme au Borinage, discourir à l'inauguration du monument élevé à la mémoire du Bosquétia. Avec le sérieux d'un pape, et le plus savoureux accent du monde, il énumérait toutes nos gloires locales : « Frameries, disait-il, avec solennité, a donné naissance à des ingénieurs, des médecins, des notaires, des généraux, des peintres, des écrivains, des avocats, des vétérinaires, des députés et des fonctionnaires supérieurs ».

Je crois, mon cher Maître, qu'il oubliait les hellénistes. Pour nous, nous irons dire aux braves Borains de Frameries, comment vous avez honoré la Science et la Belgique. Il me souvient encore de l'accent avec lequel Mario Meunier me parlait de vous, de vos travaux tandis qu'ensemble nous foulions le sol de Délos. Nous irons dire aux gens du peuple, ce que c'est qu'un clerc comme vous, un clerc qui n'a pas trahi et quels services vous et vos pareils rendez au monde, en restaurant le culte de l'Humanisme, de la Science désintéressée, des valeurs qui ne se négocient pas à la

Bourse et ne fournissent point d'aliment aux scandales.

Mon cher Maître, au nom de notre terre natale, de notre commune petite patrie, je bois à votre santé.
(*Applaudissements.*)

Discours de M. Paul Henen

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Des voix éloquentes ont magnifié en M. Joseph Bidez le savant et l'humaniste. Les amis gantois de l'éminent professeur ont pensé qu'il convenait aussi de dire quelques mots du citoyen.

Dans l'ordre civique comme dans le domaine de la science et de la culture, M. Bidez, sans effort, sans ostentation, sans réclame, réalisa l'idéal du sage antique. La vraie science se fonde sur la recherche désintéressée de la vérité; l'humanisme non seulement apporte à l'esprit des satisfactions esthétiques incomparables, mais encore affermit l'âme en l'habituant à une sereine et claire discipline morale; il est ferment spirituel et règle de vie; il a le triple souci du vrai, du beau, du bien, selon la formule de Victor Cousin; il est à la fois pensée et action, celle-ci étant l'aboutissement logique et nécessaire de celle-là. C'est la doctrine de Socrate, qui professait que « la dialectique d'action, c'est-à-dire la morale, ne fait qu'un avec la dialectique de pensée, c'est-à-dire la philosophie ».

Joseph Bidez s'était trop nourri du miel de la sagesse hellénique, il avait à un trop haut degré le culte de toutes les grandes et nobles choses qui sont le suc de la civilisation pour rester insensible aux misères et aux souffrances de son pays, indignement

attaqué et envahi en 1914. La Vérité, ne l'avait-il pas vue honnie et foulée aux pieds par un ennemi déloyal ? N'avait-il pas vu des misérables, non contents de trahir, s'efforcer de calomnier et de salir leur patrie martyrisée ? La Beauté, ne l'avait-on pas détruite à Louvain et à Ypres, profanée et souillée partout où le Barbare avait passé ? Le Bien ? Le génie du mal et du crime n'avait-il pas juré de l'écraser en substituant à la primauté du droit la religion de la force et de la violence ?

Rappelez-vous ! Sauf un mince lambeau de son territoire où son armée, barrant le passage à l'ennemi, s'était accrochée en octobre 1914 sans plus reculer désormais, la Belgique était aux mains de l'Allemand. Au début de 1918, après l'effondrement de la Russie, alors que les Américains ne pouvaient encore suffisamment peser sur les destins de la guerre, les chances des Germains s'étaient dangereusement accrues. A toutes les brutalités de l'occupation militaire, ils avaient joint, pour saper l'admirable résistance de notre front intérieur, toute la cautèle de manœuvres de division, avec l'aide d'une poignée de traîtres. A Gand, ils avaient germanisé l'Université, remplacé le collège échevinal par une bande de gens de sac et de corde, déporté Henri Pirenne, Paul Fredericq, Camille De Bruyne, le bourgmestre Braun, l'échevin De Weert et tant d'autres, dont M. Maurice Lippens, actuellement ministre de l'Instruction publique ; ils avaient réduit en esclavage des milliers d'ouvriers, jeté en prison des centaines d'hommes et de femmes de toutes conditions, fusillé des braves qui n'avaient commis d'autre crime que d'avoir aimé et servi leur patrie. Malgré ces terribles épreuves, le moral de la population était, dans l'ensemble, demeuré bon. Mais la durée du sanglant conflit, les privations

subies, la misère croissante, mauvaise conseillère, pouvaient, à la longue, insinuer le doute, le découragement et le désespoir dans les âmes. Mieux valait prévenir le mal que d'avoir à le guérir.

C'est alors que, dans l'ombre, naquit et grandit un groupement qui s'assigna pour tâche de miner l'œuvre de l'ennemi et des félons, de répondre à leurs calomnies et à leurs mensonges par une propagande adroite rétablissant la vérité, de reconforter les courages abattus, de soutenir matériellement les uns, de stimuler moralement les autres, d'empêcher des défaillances, de susciter des enthousiasmes, de distribuer des mots d'ordre de confiance, d'imprimer un journal clandestin : *L'Autre Cloche*, qui eut le cran, aux heures les plus sombres, de sonner la victoire du droit et le glas de la barbarie. Bref, *L'Action patrotique* organisa rationnellement la résistance spontanée des Gantois; elle en accrut singulièrement la puissance et l'efficacité; elle contribua magnifiquement à maintenir en excellent état l'esprit d'une grande agglomération, à déconsidérer aux yeux des honnêtes gens la tourbe activiste, à ébranler la domination tudesque; elle peut revendiquer sa part dans la victoire finale. Qu'eût signifié, en effet, le succès même le plus éclatant de nos armes si, au fur et à mesure qu'elles avançaient dans le pays reconquis, nos troupes n'avaient plus retrouvé, pour les accueillir, que des esprits faussés et des volontés brisées par les infernales menées de l'ennemi? On sait qu'il n'en fut rien : le cœur de nos soldats battait à l'unisson du cœur des populations intérieures. A Gand, le 11 novembre 1918, cette communion s'affirma spontanée, vibrante, émouvante et totale dans la ville délivrée, toute bourdonnante d'une joyeuse et triomphale rumeur. Ce fut un peu l'œuvre de *L'Action*

patriotique, qui pouvait désormais se déployer au grand jour.

Excellences, Mesdames, Messieurs, tous ceux qui apportèrent leur concours à cette entreprise civique et qui, avec un dévouement absolu, souvent à l'insu les uns des autres, tendirent au même but : le salut de la patrie et la victoire de la liberté, mériteraient une mention. J'en vois plusieurs dans cette salle. Ils m'excuseront et m'approuveront, j'en suis sûr, si je me borne à citer celui qui fut d'ailleurs le grand animateur de *L'Action patriotique*, celui qui, payant de sa personne, fut leur chef habile, énergique et prudent, celui en qui s'incarnèrent la volonté, les vœux et les espoirs de ses vaillants camarades de combat : M. Joseph Bidez, dont la finesse attique et la fermeté romaine déjouèrent les plans brutaux de l'occupant, les ruses des espions, les machinations des traîtres.

C'est peut-être le lieu de rappeler ici comment Julien l'Apostat — dont M. Bidez a si magistralement dépeint l'étonnante figure — a rendu à la cause des alliés pendant la grande guerre, un précieux service. Notre illustre concitoyen devait consulter un manuscrit de Julien qui, comme par hasard, se trouvait en Hollande. Il se rendit à la Pass-Zentrale, alla droit vers un feldgrau qu'on lui avait signalé comme plus abordable que les autres : M. Bidez, pour amadouer l'homme, énuméra ses titres et qualités de professeur et de doktor, ses relations anciennes avec la maison d'édition Teubner et l'Académie royale des sciences de Prusse; l'Allemand impressionné et mis en confiance accorda le passe-port convoité pour des fins scientifiques. Mais il s'agissait aussi de faire franchir la frontière sans encombre à un texte de Julien que M. Bidez devait utiliser comme base de collationnement avec

le manuscrit. Ce texte, d'ailleurs publié par un savant allemand, était abondamment et scientifiquement annoté de la main de l'helléniste belge. Il fut naturellement soumis à l'examen des graphologues et des paélographes attirés de la Pass-Zentrale, qui n'y remarquèrent rien d'anormal, puis, congruement enveloppé et scellé, il fut précieusement restitué à M. Bidez au moment où ce dernier, un peu plus tard, mettait le pied en Hollande, entre Selzaete et le Sas van Gent. Les militaires allemands n'avaient rien trouvé à redire aux gloses philologiques du savant professeur gantois. S'ils y avaient regardé de plus près, ils auraient probablement découvert que nombre de notes marginales avaient trait, sous la forme de clés ingénieuses, autant aux armées de M. de Hindenbourg qu'à celles de Julien l'Apostat.

A dire le vrai, les Allemands étaient sans défiance; ils ne pouvaient croire qu'un Heer Doktor belge, spécialisé dans l'étude de l'antiquité classique, fût capable de s'intéresser à d'autres guerres que celle de Troie, à d'autres capitaines qu'Alexandre ou César. En quoi d'ailleurs, ils se trompaient lourdement.

Car c'est précisément parce qu'il avait longuement pratiqué les auteurs anciens, les philosophes de la Grèce et les moralistes de Rome, — c'est parce que le commerce des sages avait aiguisé en lui le sens du droit et du juste, fortifié son amour du devoir, nourri sa passion de la liberté, — c'est parce qu'il trouva dans la tendre sollicitude d'une compagne aussi intelligente et cultivée que bonne, ardemment Belge elle-aussi, l'aide la plus constante et le réconfort le plus affectueux, que Joseph Bidez, grand philologue et grand humaniste, fut et devait être le plus naturellement du monde, et le plus lo-

giquement, un grand citoyen. Il apporta à la doctrine socratique de l'identité du *logos* (la pensée) et de l'*ergon* (l'action), la confirmation éclatante du plus probant des exemples: celui d'une noble vie, d'une haute conscience, d'un caractère bien trempé, qui force le respect, la reconnaissance et l'admiration non seulement des Gantois mais de tous les Belges (*Applaudissements*).



Discours de M. Henri Pirenne

Mon cher ami,

Si je prends la parole, à cette heure indue, c'est que je suis sans doute, à cette table le plus ancien de vos collègues et de vos amis. Vous vous rappelez que dans notre chère famille de Gand, quand vous y êtes entré en 1895, il y a donc bientôt quarante ans de cela, ces deux termes étaient synonymes. Par une rencontre aussi rare qu'heureuse, la fortune avait rassemblé là un groupe d'hommes qui, différents de caractère et de tendances, se trouvaient liés les uns aux autres par un égal dévouement à leur tâche et une même volonté de servir l'enseignement et la science. On travaillait avec ardeur, avec gaieté aussi, dans une confiance et une affection réciproques. Bref, nous formions bloc — un bloc hélas bien désagrégé aujourd'hui par le temps, mais dont les fragments qui subsistent conserveront jusqu'au bout le solide et cordial alliage.

Et je me plais à penser que ce milieu de collaboration intime et fraternelle n'a pas été sans action sur l'admirable carrière scientifique que nous fêtons aujourd'hui. Avec quelle joie nous l'avons vue se développer, cette carrière, dans la voie droite et mon-

tante où dès le début vous l'avez dirigée avec les deux vertus qui avant tout sont les vôtres : la conscience et l'énergie.

Et laissez-moi vous rappeler, à notre honte, qu'elles nous étaient parfois un peu importunes. Car si nous admirions votre labeur, nous ne pouvions pas toujours nous résigner à ce qu'il nous privât de votre compagnie en des circonstances où il nous arrivait parfois de quitter pour des locaux moins austères, nos cabinets de travail. « Bidez est trop sérieux pour nous », disait parfois l'un de nous, et Bidez savait bien qu'il n'y avait là qu'une manière d'exprimer une affection si vive qu'elle était jalouse même de la science. Au reste je suis bien sûr, mon cher ami, que si nous avions insisté, vous n'eussiez pas résisté à nos instances. Mais nous vous aimions trop pour gêner votre travail.

Ce travail d'ailleurs, il nous semblait, tant nous étions unis, qu'un peu d'honneur en rejaillissait sur nous et nous en étions en tous cas aussi fier que s'il eût été le nôtre.

D'ailleurs, j'ai toujours pris ma part de vos succès, comme ami, comme collègue et comme confrère. Ce mot que je viens de prononcer me fait songer à l'Académie qui a l'air d'être absente. C'est que vous en êtes le président et il vous eût été difficile, je le comprends très bien, de vous féliciter vous-même. Le malheur, c'est que vous êtes arrivé si haut que vous cumulez les présidences. Car, hier encore, vous ne le nierez pas, vous étiez le président triennal de l'Union Académique Internationale. Une présidence dont on se souviendra tant votre habileté fut grande à doubler un certain cap Horn. Mais je ne veux pas révéler des arcanes quasi diplomatiques...

Ce restera une des joies de ma vie que de vous avoir vu recueillir, ce soir, les marques d'estime et d'af

fection auxquelles votre modestie s'est dérobée jusqu'au moment où vous avez dû enfin céder au désir de ceux qui voulaient vous les offrir. Vous voici publiquement à l'honneur et je suis certain que cela vous paraît un peu étrange, à vous si habitué à vivre loin des acclamations, dans l'intimité de votre pensée et de vos amis. Mais vous ne pouvez pas ne pas être heureux d'un hommage qui, en vous honorant, honore en même temps des études dont l'objet comprend à vos yeux le plus haut idéal de l'humanité.

Et permettez-moi d'ajouter que vous êtes heureux enfin de cette occasion que vous nous donnez de présenter respectueusement à l'admirable compagne de votre vie, nos félicitations, d'avoir assisté à l'apothéose d'une carrière à laquelle a donné ce qui vaut mieux encore que la gloire : le bonheur. (*Longs applaudissements*).

Enfin, la parole est donnée à M. Bidez, à qui l'assemblée debout fait une longue ovation.

Discours de M. Joseph Bidez

Excellences, Mesdames, Messieurs,

Cette fête est pour moi un enchantement et une surprise. Une surprise : vous m'y faites un honneur auquel je ne pouvais pas m'attendre ; un enchantement : j'y trouve tant d'amicale bienveillance, j'y entends des propos qui plaisent tellement à mes ambitions les plus chimériques, que je crois rêver. Pour tout le bien et tout le plaisir que je vous dois, comment réussir à vous exprimer ma gratitude ? La joie ouvre le cœur : je voudrais, si vous me le permettez, vous faire quelques confidences.

Pour le moment, j'ai une crainte : celle de vous sembler froid et austère. Que de fois, mes meilleurs amis ne m'ont-ils pas dit : « Que vous êtes donc sérieux ! » Serait-ce parce que je suis né dans le Borinage et que j'ai gardé de l'aspect un peu sombre de mon pays natal tout ce qu'il peut avoir de grave ? Si, au moins, j'avais vu le jour à un moment où luisait sur les noirs terrils de Frameries la blanche et belle planète qui, dit-on, répand la jovialité ! Si j'avais obtenu, comme tant de Borains, un regard propice de cet astre radieux et hilarant, je n'aurais pas à craindre ici que l'allégresse qui me remplit le cœur ne transparaisse mal au gré de mes vœux, de même que ma reconnaissance !

On a dit que le temps infini n'est peut-être qu'une minute entre deux miracles. Je n'en crois rien : car, grâce à vous, aujourd'hui, c'est le moment présent qui est le miracle, embellissant tout d'un coup le long cheminement d'une existence laborieuse. Dans ce miracle, il est vrai, il y a pour moi un périlleux honneur : celui de me trouver ici, en pleine lumière, au centre d'une manifestation qui me dépasse, bien qu'elle m'exalte par la hauteur des pensées vers lesquelles, étant une fête de l'humanisme, elle élève les esprits. Heureusement, pour m'enlever mes appréhensions et me laisser dans une joie sans mélange, j'ai le sentiment de remplir le rôle d'un figurant, que les jeux du hasard amènent devant les feux de la rampe, afin qu'il donne le signal à l'hommage mérité chez nous par tout un renouveau d'humanisme et par les initiateurs auxquels notre pays doit ce magnifique élan.

Si, pour ma part, j'ai fait du travail utile, le mérite en revient aux devanciers qui m'ont permis de me former dans leur intimité même.

Tout d'abord, après des études moyennes faites au Petit Séminaire de Bonne-Espérance où des maîtres admirables savaient communiquer le feu sacré qui les animait, en expliquant les beautés de la poésie et de l'éloquence antique, brusque contraste, arrivé à l'Université de Liège, je fus de ceux qui se passionnèrent pour l'entraînement dialectique auquel un éminent philosophe, qui devança d'un demi-siècle les hardiesses de la spéculation contemporaine, Joseph Delboeuf, savait intéresser l'esprit des plus curieux de ses élèves, et c'est chez lui que j'appris à connaître, à admirer et à aimer un autre animateur, Léon Parmentier, ce maître helléniste toujours présent à ma pensée, esprit primesautier, dont la bonhomie souriante gagnait toutes les sympathies, intelligence aussi sévère pour elle-même qu'elle se montrait encourageante pour les autres, toujours prodigue d'idées et de suggestions, Léon Parmentier, dont l'amitié généreuse et fraternelle, après m'avoir ouvert les voies, a rempli ma vie de toutes les joies de l'esprit et dont l'enseignement a formé des maîtres déjà illustres. Et, à côté de Léon Parmentier, comment ne pas nommer l'éminent latiniste, et tout aussi brillant helléniste Paul Thomas, ce maître universellement vénéré ? Jamais je n'oublierai les heures passées à Gand, dans son bureau de travail, à lui voir résoudre, méthodiquement, clairement et avec des vues de tout, les plus rebutantes des difficultés que je venais lui soumettre, après avoir vainement tenté de m'en tirer par moi-même. Et puisque, à l'appui de ce que j'ai dit de nos dettes envers nos devanciers, je me mets à invoquer des souvenirs personnels, il me reste à citer un grand nom, celui de Franz Cumont, qui est déjà sur vos lê-

vres, tant l'importance de son œuvre a pris de place dans la science actuelle de l'antiquité. Pour ma part, c'est quand il m'associa à certaines de ses premières recherches, que je pus voir toute la puissance de l'intelligence et de l'imagination créatrice stimulées par les énigmes des textes ou des pierres mutilées, et, depuis lors, je n'ai jamais cessé de sentir la bienfaisante influence de son amitié. Aux noms de ceux auxquels je dois ma chance, pour ne point faire une part indue à mes expériences individuelles, que d'autres n'avons-nous pas à joindre, même en passant sous silence les génies encyclopédiques qui continuent à illustrer notre pays, que ce soit ici près, sous le signe de Fructidor ou ailleurs ! A Louvain et à Bruxelles, les Pierre et Alphonse Willems, les Louis Roersch, les Wagner, les Waltzing, les Charles Michel à Gand ou à Liège, et combien d'autres faudrait-il citer encore, si l'on envisageait l'enseignement de toutes les disciplines auxiliaires de la philologie. Tels sont ceux qui ont préparé l'ensemble de forces et de talents qui ranime parmi notre jeunesse la foi dans l'idéalisme. La victoire cet esprit nouveau dont la bonne nouvelle s'annonce pour demain, voilà, Mesdames et Messieurs, ce qui nous remplit ici d'enthousiasme, et voilà aussi ce qui nous amène à célébrer ceux dont le souvenir préside à ce banquet et dont il faudrait trouver, dans une magie du verbe dont je n'ai pas le secret, le moyen de faire réentendre la voix. Il est vrai, parmi les propos qui s'échangent autour de ces tables, il doit y en avoir plus d'un où la pensée des maîtres disparus se retrouverait.

Il serait superflu de célébrer ici les mérites des études anciennes. Nous le savons tous : s'attachant à

fournir à la vie consciente de l'esprit par la connaissance une source inépuisable d'enrichissements, sans préoccupation utilitaire, sans spécialisation prématurée, elles prennent, pour ainsi dire, nos jeunes gens par la main afin de les conduire par le plus instructif des voyages vers un passé dont l'éloignement nous dégage sans effort des préjugés de notre temps et où nous sommes ravis de réentendre les voix qui, les premières, dans les controverses de la dialectique, ont fait de la parole humaine l'organe de la Raison.

Mais je puis me dispenser, Mesdames et Messieurs, de détailler ici les vertus d'un humanisme élargi. Dans un milieu comme celui devant lequel j'ai l'honneur de parler, que pourrais-je trouver de mieux à dire que ce que chacun de ceux qui m'écoutent a déjà pensé par lui-même ?

Toutefois, pour ne pas faire tort à notre cause en semblant fêter nos espérances dans un cénacle fermé aux bruits du dehors, peut-être conviendra-t-il de dire un mot de certaines préventions et même de véhéments reproches que nous fait une opinion publique trop mal informée de nos aspirations véritables.

Chez les uns — mettons que ce soit dans les phalanstères des Nouvelles Arcadies où l'aversion pour le mien et le tien va jusqu'à n'accepter d'exprimer que les idées des autres — chez les partisans dis-je, d'une édénique fraternisation qui rappelle l'innocence de l'âge d'or, l'humanisme est honni, comme le fauteur d'un individualisme totalement détaché de la communauté humaine, et on l'accuse de dresser l'une contre l'autre, dans un antagonisme catastrophique, l'aristocratie de l'esprit et la masse où cette orgueilleuse élite ne voit que des primaires. Mais chez qui

donc voit-on professer un humanisme assez fou pour s'imaginer que le développement de la personnalité ne peut se parfaire que dans l'isolement des hautes cimes ? L'humanisme doit appeler à lui — comme notre siècle l'amène à le faire — tous les hommes de bonne volonté. L'esprit de Socrate, a-t-on dit, vaut bien celui de Lénine; il y a même lieu de croire que, des deux, ce n'est pas le plus rapproché de nous qui s'est montré le partisan le plus fanatique du droit du prolétaire à la libre discussion et au franc parler.

Mais pourquoi se faire si long ? Le Président d'*Humanisme*, l'ancien ministre qui a dirigé avec tant d'autorité le B. I. T. de Genève, le maître œuvres sociales, M. E. Mahaim, en deux lignes, nous a fourni la justification désirée. Après avoir passé, comme il le dit, sa vie à défendre des opinions qui visaient l'unité et le bien-être de l'humanité, il déclare que, à ses yeux, humanisme et humanité sont inséparables.

Dans un tout autre camp que celui des humanitaires, notre cause est attaquée plus âprement encore. Je songe ici à la littérature d'un messianisme dont la bonne nouvelle nous est annoncée par des voix rauques.

A les entendre, l'humanisme n'a fait qu'hypertrophier les cerveaux en les saturant d'une littérature gréco-judaïque qui, sous prétexte de nous apprendre à raisonner, nous a remplis d'objections de conscience contre l'énergie guerrière. La liberté de penser, suivant ces censeurs, n'est que la liberté de démolir. Le franc-parler ? le droit de répandre la pestilence de la raison. Ce qu'ils réclament, eux au lieu de ce que nous appelons le développement de l'esprit, c'est le plaisir

de l'acte pur de toute justification; ce qu'il leur faut, ce sont — comme ils le disent — les joies incompréhensibles aux sexagénaires. A eux l'instinctif, l'irrationnel. Un arc tendu, voilà leur vrai bonheur.

Devant des élucubrations aussi déconcertantes, où les merveilleuses énergies de tant de siècles d'hellénisme renaissant sont complètement ignorées, on croirait rêver. Mais les défenseurs du grec menacé se sont rendu compte de la réalité du péril créé par ces attaques. Ils veulent y faire face. M. Victor Larock vient de vous le dire en termes excellents.

Prenons donc nos mesures pour que l'hellénisme apparaisse à la jeunesse, non pas comme une doctrine morte, mais comme une idée vivante. Certes le temps viendra où l'éclat actuel de l'humanisme entiera à son tour dans les brumes du passé. Qu'importe ? Une autre renaissance lui succèdera. Car l'hellénisme se maintiendra toujours, comme se poursuivra toujours le progrès de l'esprit. Ces deux forces, l'une comme l'autre, et parallèlement, ont leurs périodes de crise : mais ce ne sont que des crises de croissance. Dans ces crises mêmes, nous le voyons, les péripéties se succèdent tout aussi imprévisibles que leurs facteurs sont impondérables. Nos désespoirs, nos renoncements mêmes sont vains. A chaque instant, l'inattendu surgit et annihile l'effet d'abandons prématurés. Pour donner raison à l'optimisme des hommes de bonne volonté, il y a, au principe même de la vie de l'esprit, qu'on lui donne le nom que l'on voudra, une source d'enthousiasme qui ne tarira jamais. D'ailleurs, comme un sage l'a dit, le vrai mérite, c'est d'affirmer le devoir contre l'apparente évidence. (*Applaudissements*).

C'est du fond du cœur que j'exprime ma gratitude à M. le Ministre des Transports pour l'honneur qu'il m'a

fait en portant la parole ici au nom du Gouvernement et en me remettant l'insigne d'une distinction honorifique très haute. Dans un langage dont l'éloquence exprimait à merveille l'élévation de sa pensée, l'éminent homme d'Etat a développé des idées qui nous tiennent au cœur. Les encouragements bienveillants qu'il m'a prodigués — en rappelant aimablement certains souvenirs de lecture — m'ont paru, qu'il me permette de le lui dire, venir du Pays même, et, quand M. le Ministre de l'Instruction publique, retenu jusqu'alors par d'autres devoirs de sa charge, est venu ajouter par sa présence à l'éclat de cette cérémonie, j'ai été profondément ému de voir l'hommage rendu à l'humanisme belge recevoir ainsi une consécration officielle.

Je remercie de tout cœur S. E. l'Ambassadeur de France, M. Paul Claudel, qui, avec le prestige que donne un des grands noms de la poésie et de la pensée française, a bien voulu représenter ici une nation amie, dont le nom seul, chez nous, suffit pour émouvoir les cœurs. Les félicitations du Gouvernement hellénique qu'au nom de S.E. l'Ambassadeur M. Politis, le ministre de Grèce, M. Saltafera, m'a fait l'honneur de me présenter, sont pour moi un émouvant message. Car il vient d'un pays privilégié, qui garde, dans les moindres recoins de ses paysages, les rayons et les ombres où apparurent jadis les pures visions de la beauté, et l'on y retrouve aujourd'hui, plus que jamais confiante en ses destinées glorieuses, la noblesse d'une race pieusement attachée au sol qui vit naître sa gloire..

J'adresse en même temps l'expression de ma reconnaissance au Ministre de Pologne, M. Jackowsky, au ministre de Suisse, M. Barbey-Ador, ainsi qu'à M. Sla-

vik, ministre de Tchécoslovaquie, pays amis dont les savants collaborent fraternellement avec nous, depuis surtout que M. Henri Grégoire a fait de Bruxelles le grand centre des études byzantines. En remettant au jour les restes de leur civilisation antique, ces nations nous montrent que les fondements sur lesquels s'est élevée leur actuelle grandeur rejoignent ceux de notre civilisation elle-même. Dans cet hommage rendu à la représentation officielle de tant de pays qui nous sont chers, qu'il me soit permis de saluer encore la présence parmi nous de M. Henri Simaïka, représentant le ministre d'Egypte, S. E. Mourad Sid Ahmed.

C'est avec une gratitude toute particulière que je remercie le Président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Paul Mazon, qui a bien voulu prendre la parole dans cette manifestation, au nom de l'illustre corps savant qu'il représente avec tant d'autorité, ainsi qu'au nom de la Sorbonne, afin de donner à l'humanisme belge une marque de sympathie. Nul, plus que le fondateur de l'Association Guillaume Budé et l'incomparable traducteur d'Eschyle et d'Hésiode n'était qualifié pour apporter à cette réunion un encouragement confraternel. Je le remercie au nom de tous mes compatriotes pour tout ce qu'il a fait par son enseignement magistral et par toute son activité afin de maintenir les relations qui unissent intimement les hellénistes de notre pays — en grande partie ses élèves — avec ceux de la France et je ne dois pas, j'ose le croire, lui dire le prix que j'attache aux marques de son amitié.

M. Michelangelo Guidi m'a donné un témoignage de sympathie dont je sens le prix, en prenant la parole ici pour les corps savants de la grande nation latine qui, pour nous rendre présent le souvenir de nos ori-

gines, rend à la lumière tant de trésors accumulés dans le sol de l'Italie, du Latium et de la Ville Eternelle. En remerciant M. Vollgraff, le sympathique délégué des corps savants de la Hollande, je le prie de croire que les brillants succès de ses fouilles et de toutes ses recherches nous réjouissent tout autant que s'ils nous honoraient nous-mêmes. La spirituelle et si amicale improvisation de M. le Chanoine Diès, délégué des Facultés catholiques de l'Ouest, ainsi que la présence de M. Martinot, délégué par M. R. Hubert, Doyen de la Faculté des Lettres de Lille, ont été pour moi des expressions de bienveillante sympathie qui m'ont particulièrement touché, ainsi que l'allocution si cordiale de mon cher et éminent confrère M. Lameere, parlant au nom du Comité Belge d'histoire des sciences. Un autre ami, M. A. Eck, associant à cette fête les savants de sa chère Russie, a évoqué des souvenirs dont la grandeur m'a ému.

A Monsieur le Recteur Bessemans, je présente l'hommage de mes sentiments de gratitude, pour ce qu'il a bien voulu dire avec tant de bonne grâce au nom de l'Université de Gand, à laquelle je reste attaché depuis près de quarante années, et où j'ai trouvé des élèves dont l'intelligence et l'esprit d'initiative ont rendu aisée et profitable pour moi l'accomplissement de ma tâche de professeur. — Je remercie de tout tout cœur aussi M. le Recteur de l'Université de Bruxelles pour les paroles de bienvenue qu'il a adressées au futur conférencier de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales. Et vous, mon cher ami M. Hubaux, de combien d'années ne m'avez-vous pas rajeuni en vous faisant l'aimable messager de mon Alma Mater de Liège et en me reportant à l'heureux temps de ma jeunesse !

M. le Vice-Président de l'Ecole des Hautes-Etudes de Gand, le baron Pierre Verhaegen, m'a fait trop géné-

reusement ma part dans le succès d'une entreprise qui, fort heureusement, a gagné des sympathies autrement actives que mon dévouement n'a pu l'être. Je prie le représentant d'une institution qui m'est chère d'agréer ici, pour elle, l'assurance d'un attachement fidèle. Vous aussi, M. le Président du Bureau de documentation byzantino-slave, vous m'avez comblé. C'est moi, croyez-le bien, qui vous dois de la gratitude pour tous les services rendus par vos fécondes initiatives. En remerciant M. Victor Larock, je ne répéterai pas l'éloge que j'ai déjà fait du fort beau rapport où il a présenté le programme de notre association « Humanisme ». Qu'il veuille bien agréer l'expression de notre sympathie.

J'ai été particulièrement heureux d'entendre M. Paul Henen prendre la parole au nom de mes amis de Gand, et je le remercie de l'hommage qu'il a rendu en termes si élevés à un groupement où je ne me suis distingué que par un âge dont la principale vertu est la circonspection et la prudence. Je le remercie avec d'autant plus d'émotion que l'expression de ses sentiments s'adresse, pour une bonne part, à la mémoire d'amis disparus.

Le sympathique député du Borinage dont j'aime à me savoir le compatriote, M. Louis Piérard, a eu la délicate attention de faire entendre ici une voix venue de mon pays natal. Je tiens à lui dire combien je lui suis reconnaissant pour le grand honneur et l'émouvante manifestation de sympathie dont il a eu l'initiative.

Tantôt, mon cher et illustre ami, M. Henri Pirenne, lorsque je rappelais les noms de ceux dans l'intimité desquels j'ai le plus appris, j'aurais voulu vous citer, bien que je ne sois qu'un philologue, car un des

plus grands bonheurs de ma vie, c'est d'avoir été votre élève, en ce sens que, durant une quarantaine d'années, j'ai pu vous connaître de près, et ainsi voir agir avec le sentiment le plus élevé du devoir, et presque entendre penser l'une des intelligences les plus merveilleusement douées. Grâce aux souvenirs qu'évoque ici votre attachement si fidèle, ce banquet va finir pour moi au milieu des impressions les plus riantes.

Mon cher ami, M. Henri Grégoire, béni soit le moment où, consultant votre ami « l'astrolabe » (1) et faisant le point avec lui, vous avez constaté que mon étoile me prédestinait à des honneurs imprévisibles. Mais je bénis plus encore le temps où vous m'avez joint, dans votre amitié, à votre cher et regretté maître, Léon Parmentier, au point qu'aujourd'hui, je me trouve à la place où, comme moi et comme tous ceux d'entre nous qui l'ont connu, vous seriez si heureux de le voir lui-même. C'est en son nom comme au mien, cher ami, que je vous remercie, vous qui illustrez sa mémoire par votre merveilleuse activité scientifique. De son temps déjà, vous alliez d'Euripide à Constantin et de Constantin au siècle où naquit l'épopée byzantine, en prodiguant partout à votre manière trouvailles, découvertes et idées, et aujourd'hui, vous voici considéré, dans le monde entier, comme le chef du Faisceau des Byzantinistes.

Les deux volumes de *Mélanges* qui vont paraître sous mon nom et qui seront la grande fierté de ma vie, que seraient-ils sans vous? Aujourd'hui, laissez-moi vous le dire, vous êtes en réalité celui qui a

(1) L'illustre historien des sciences et singulièrement de l'astrologie, à qui personne n'apprendra ce que c'est que l'astrolabe, a accoutumé de désigner plaisamment par ce nom son ami, M. Oscar Grojean, auteur des chroniques du *Flambeau* qui s'intitulent « L'Astrolabe » (N. de la Réd.).

droit aux honneurs du triomphe. Je vous en félicite avec autant d'affection qu'il y en a dans ma gratitude. Dans l'expression de cette gratitude, je tiens à joindre à votre nom celui de M. Werner et des membres du Comité de l'Institut d'Histoire et de Philologie orientales, et enfin, et surtout, celui du directeur du *Flambeau*, mon ami M. Oscar Grojean, qui m'a fait l'honneur et le plaisir de présider cette cérémonie, et dont le talent cherche en vain d'énigmatiques pseudonymes, sa verve et son esprit se reconnaissant du premier coup, vu qu'ils sont sans pareils. Je le prie en même temps que vous, cher ami, d'agrèer, avec mes remerciements, mes félicitations pour la réussite d'une fête qui sera certainement suivie d'un élan vers les idées sur lesquelles le *Flambeau* projette la lumière, et notamment, en finissant cette soirée, je songe à l'apparition rayonnante d'un humanisme renouvelé au milieu de l'enthousiasme d'une jeunesse ardente. (*Bravos, applaudissements*).

Ce beau discours, d'une forme si littéraire et d'une si haute élévation de pensée, est salué d'une longue acclamation. Les hommages ont été nombreux et éloquents mais, en dépit de l'heure avancée, les assistants ne se séparent point, sans avoir renouvelé personnellement au jubilaire leurs félicitations cordiales, — à la fin d'une journée que les humanistes belges marqueront d'une pierre blanche.

TAEDA.

Les Mélanges Bidez

Les *Mélanges Bidez* battent plusieurs records. D'abord, si l'on peut dire, celui de la vitesse. La première circulaire adressée aux amis et aux admirateurs du maître fut lancée en juillet 1933. Et ces deux beaux volumes étaient prêts, grâce aux soins diligents de l'imprimerie De Meester à Wetteren, le matin du 24 janvier 1934. Ensuite, le record de la richesse et de la variété, et celui de la teneur en résultats, nouveaux. Septante collaborateurs, belges (25), français, anglais, américain, italiens, allemands, autrichiens, hollandais, russe, tchéco-slovaques, polonais, suédois, danois, norvégiens, roumains : 15 nations, s'exprimant dans les cinq langues mondiales, latin compris.

Mais la grosse majorité de ces mémoires est en excellent français. Et les collaborateurs, presque tous, ont tenu à faire lisible autant que savant. Ils se sont donné le mot pour traiter de grandes questions d'actualité, et non point seulement d'actualité érudite. On en jugera par quelques titres :

La guerre à l'outre-tombe, par Th. Zielinski; *Les idées esthétiques, de Plutarque*, par K. Svoboda; *La vieillesse des dieux grecs*, un chef-d'œuvre du grand maître français de l'archéologie, Ed. Pottier; *La naissance de Jules César*, par Jérôme Carcopino; *Consultation de l'oracle d'Ammon par Alexandre*, par G. Radet; *L'atomisme de Lucrèce*, par E. von Lippmann; *L'apparition des Ioniens*, par E. Cavaignac; *le divin Platon*, par G. Colle... Mais cet article difficile à fai-

re, ne doit pas tourner à l'énumération. J'aime mieux parler « primeurs » et montrer par trois exemples, la vie étonnante de notre discipline, que d'aucuns imaginent caduque, épuisée.

Croit-on que les volumes jubilaires comme celui-ci, lorsqu'ils sont d'aventure consacrés à un romaniste ou à un germaniste, contiennent couramment des vers inédits de Racine ou de Shakespeare ? Or, les *Mélanges Bidez* eux, nous apportent trente-six vers inconnus jusqu'ici, de Shakespeare l'ancien, comme Richepin appelait le vieil Eschyle : car la veine papyrologique est inépuisable. C'est le doyen des philologues italiens, G. Vitelli, qui, avec sa collaboratrice Medea Norsa, nous livre ce trésor : médailles d'or un peu frustes certes, et dont les légendes ne se déchiffrent pas facilement, mais n'importe, médailles frappées au bon coin par le plus grand des tragiques. Et M. P. Mazon, président de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, n'a pas seulement honoré Bidez, en lui disant le spirituel compliment qu'on a lu plus haut. Il lui a offert aussi un fragment inédit du comique Cratinus, confrère et contemporain d'Aristophane : et ce fragment s'est trouvé (ce qui, pour le jubilaire, et pour nous, en double le prix) dans un papyrus de la collection personnelle de F. Cumont. Le savant et spirituel P. Perdrizet a copié, exprès pour nous l'offrir, à Hermopolis Magna d'Egypte, l'épitaque du « mort » qui sentait bon », et qui n'avait pas voulu de funérailles égyptiennes ; ni pleureuses, ni embaumement à la malodorante huile de cèdre, autrement dit à la térébenthine ! Il y a de quoi, sans exagération, faire venir l'eau à la bouche aux érudits. Nos étudiants savent déjà par cœur le *carmen epigraphicum* du « mort qui sentait bon ».

Mais la vraie réussite de ces *Mélanges*, c'est qu'en dépit de la diversité des matières traitées, ils pré-

sentent une unité certaine, résultant de l'intention de presque tous les collaborateurs, désireux de suivre la « ligne générale » des études de Bidez, et de se conformer au programme d'un institut voué surtout au « contrôle » des échanges entre Orient et Occident.

Quelques mémoires capitaux sont consacrés au bas-empire, et doivent plaire particulièrement au biographe de Julien. Citons : Norman Baynes, *Eusebius and the Christian Empire*; W. Ensslin, *Le patriciat Constantinien et son importance au 4^e siècle*; H. Pirenne, *La fin du commerce des Syriens en Occident*; F. Vercauteren, *Notes sur la ruine des cités de la Gaule, d'après quelques auteurs contemporains des invasions germaniques*; E. Stein, *Post-consulat et autokratoria*. Sur l'histoire de la philosophie, voici des travaux complémentaires des recherches du maître : *Antiochus d'Athènes et Porphyre*, par F. Cumont; *Contributions à l'étude de la démonologie byzantine*, par A. Delatte et Ch. Josserrand; *philosophie und Einzel-Wissenschaft in der Antike*, par J. Geffcken, et surtout *Numenius d'Apamée*, par H. Ch. Puech. Mais, de fil en aiguille, nous allons tout citer. Il faut nous borner. Mentionnons encore, avant de finir, deux longs articles parallèles à bien des égards, celui de R. Goossens, sur le *Basilic* hypostase gréco-romaine des grands serpents de l'Inde, et *Vulgo Nascetur Amomum* de J. Hubaux et M. Leroy, dont les auteurs empruntent aux légendes orientales sur le phénix et le cinnamome les éléments d'une exégèse neuve et féconde de la quatrième bucolique...

J'aurais voulu lire, au banquet, un article au moins des *Mélanges Bidez*. Et je l'aurais pu, car il tient en seize lignes. C'est par lui que je terminerai cette annonce. Le morceau est savoureux en effet.

Il parle de Julien, héros de notre héros, et il est du doyen de nos philologues, du plus grand et du plus vieil ami de J. Bidez : Paul Thomas !

Le voici. Il s'intitule : *La Papauté de Julien l'Apostat*.

« Garnier de Bâle (Wanerius Basiliensis), qui vécut au XI^e siècle, est l'auteur de deux poèmes latins très intéressants, intitulés *Paraclitus* et *Sydonus*. Un jeune savant hollandais du plus sérieux mérite, M. P. Hoogterp, vient de publier la première édition complète de ces deux ouvrages. Il a joint au texte des scolies tirées de différents manuscrits. Dans une de ces scolies (au v. 478 du *Paraclitus*), nous cueillons cette explication originale de l'apostasie de Julien :

« Hic autor ponit aliud exemplum de Juliano apostata qui adiutorio Sathana effectus fuit papa catholicus et occulte destruebat ecclesiam et a cardinalibus fuit repulsus de papatu; qui iterum vigore dyabolico fuit in cesarem electus et ultore Mercurio cardinali gladio est interfectus ».

— Connaissez-vous mon cher Bidez, cette grotesque déformation de l'histoire de votre héros ? Je vous la signale à tout hasard pour égayer vos doctes travaux (1).

H. G.

(1) La souscription aux *Mélanges Bidez* (deux forts volumes de 1070 pages, avec portraits et planches) ne sera close, pour l'étranger, que le 1^{er} mars 1934.

Verser le montant de la souscription, soit 200 francs belges au compte chèque postal de Mlle Elsa Uytborck, n^o 450.

L'Armée russe et la Révolution

Un de nos plus brillants ingénieurs, M. Gaëtan Duwez, a commandé pendant toute la guerre une batterie d'artillerie dans l'armée russe. Il va publier, à Bruxelles, sous le titre : « Russie 1917 », l'histoire des mois tragiques qu'il a vécus. Nous détachons de ce très intéressant ouvrage, avec l'autorisation de l'auteur, les pages où il montre l'idée révolutionnaire s'attaquant aux troupes impériales jusqu'alors fidèles.

Dans toute œuvre de philosophie, il y a deux parties : la première, brillante, où l'auteur attaque les théories de ses adversaires, et la seconde, pénible, où il essaie d'édifier les siennes. Dans les révolutions, on retrouve un phénomène analogue. La démolition du régime qui tombe ne suscite que des acclamations. Les institutions bonnes ou mauvaises sont supprimées au milieu de l'enthousiasme général. Le premier mai 1917 avait marqué la fin de cette première période. Jusqu'alors, on avait prôné un système de laisser-aller, et de confiance dans la conscience collective des masses, que le résultat ne justifia pas. Il fallut donc y mettre fin et élaborer les nouvelles bases sur lesquelles devait s'échafauder l'édifice social.

Lorsque les Français se trouvèrent devant le même problème, au lieu de s'adresser aux praticiens qui ne sortent de leur expérience que des formules désagréables, ils donnèrent la préférence aux théoriciens qui promettent toujours un Eden immédiat. Prenant pour guide le « Contrat social », les fanatiques de la Cons-

tituante appliquèrent sans hésiter les idées de Jean-Jacques Rousseau et amenèrent le joli chaos de 1793. la direction de l'armée laissée à des soviets de soldats, la dictature du prolétariat dans les municipalités, l'arrêt des rentrées d'impôt, l'inflation, la guerre civile, la suppression du culte, l'émigration. Le « Capital », de Karl Marx allait hériter en Russie du rôle qu'avait joué le « Contrat Social ». Cet évangile contenait également la recette magique, dont la simple application devait suffire à reconstruire l'Etat.

Puisque, malgré tout ce désordre, le nouveau gouvernement voulait à tout prix connaître l'opinion du peuple souverain, il fixa pour le mois de juin des élections qui devaient nommer les conseils municipaux et les soviets militaires. Elles appartenirent plutôt au domaine de la fantaisie. Le nombre des listes fut considérable. Les socialistes à eux seuls présentaient une vingtaine de variétés. Ils formaient deux camps ennemis, les socialistes agraires ou socialistes révolutionnaires, et les socialistes ouvriers ou social-démocrates qui comprenaient des mencheviks ou minimalistes et des bolcheviks ou maximalistes. Outre ces grandes distinctions où le peuple s'orientait déjà bien mal, les chefs politiques avaient cru bon de faire montre de nuances plus subtiles encore, basées sur l'opportunité des mesures à prendre pour réaliser le programme, créant ainsi des dissidences plus ou moins accentuées.

En principe, vers les socialistes se portèrent toutes les sympathies. Le choix de la liste, parmi toutes celles qu'ils présentaient, resta du ressort du soviet divisionnaire. On nous désigna le numéro 9. Une fois donné, le mot d'ordre fut scrupuleusement observé, et la presque unanimité fut obtenue dans la division pour la liste patronnée par l'organe directeur.

Les libertaires monopolisèrent la totalité des mandats. L'armée et la campagne étaient social-révolutionnaires, les villes étaient social-démocrates. Les

autres partis s'effondraient. Les monarchistes disparaissaient en même temps que les constitutionnels-démocrates, vétérans du libéralisme qui étaient renvoyés aux archives de la politique. Étaient exclus donc de tout travail constructif les représentants de la petite noblesse et de la bourgeoisie qui avaient essayé de s'adapter au nouveau régime.

De la sorte, toute une série d'assemblées délibérantes s'installe à tous les échelons de l'édifice gouvernemental, toutes souveraines dans tous les domaines sans qu'il fût matériellement possible de limiter leur compétence. Les soviets de corps d'armée voulurent diriger l'économie du pays, alors que les comités des usines se mêlèrent de la justice et les soviets régionaux de la défense nationale. La politique extérieure restait la pâture de toutes les constituantes indistinctement.

Durant les mois de mai et de juin, la composition de notre brigade se modifia sensiblement. L'ostracisme, qui n'avait englobé d'abord que l'aristocratie terrienne, s'étendit à tous ceux qui avaient servi l'ancien régime. Même les plus humbles devinrent suspects. Alexandre Alexandrovitch, d'autres fonctionnaires, ainsi que les officiers de carrière, durent démissionner. Il ne resta bientôt plus, comme cadre, que les intellectuels, avocats, ingénieurs, étudiants et, chose étrange, quelques personnages qui, comme Zemski Natchalnik (chefs d'arrondissement) avaient appartenu au département de la police. Ces derniers avaient montré une remarquable facilité à s'adapter à l'orientation de la masse. Ils s'étaient infiltrés au soviet de la brigade, puis avaient fini par être éliminés, eux aussi, avec toute la représentation des officiers.

Se maintenait seul, Mikhaïl Petrovitch, jugé assez pur pour siéger en permanence. A côté de lui se mettait de plus en plus en vue, un marin, Sergeï Nicolaévitch, qui, depuis deux ans, servait chez nous comme observateur. Il nous avait été envoyé parce

que les terriens ne parvenaient pas à distinguer les uns des autres les feux que l'on voyait en mer et provoquaient une alerte à chaque apparition d'une planète à l'horizon, de Jupiter principalement, dont ils confondaient la lueur avec les feux du « Goeben ».

Ukrainien aux yeux vifs, joli garçon et beau parleur, il était très populaire parmi les soldats et obtenait un certain succès auprès des jeunes paysannes des environs. Il apporta dans les débats un élément nouveau, une combativité inconnue jusqu'alors, qui s'alliait à une certaine tendance à élargir les débats pour les mettre à l'échelle de la politique européenne. En vrai marin, il avait une animosité de principe contre tous ceux qui portaient l'épaulette et qui, quelles que fussent leurs déclarations, étaient pour lui des ennemis nés de la révolution.

Pendant la guerre, dans notre brigade, comme dans presque toutes les autres, les relations entre officiers et soldats étaient restées bonnes. Du fermier qui possédait une centaine d'hectares et servait comme sous-officier, au petit employé devenu praportchik (sous-lieutenant de réserve), la différence n'était pas très grande. Aussi la scission n'était pas aussi grave que là où servaient les officiers issus de l'aristocratie. Ce cadre au sang bleu, cantonné en règle générale dans des régiments de la garde et le corps de la marine, se tenait à l'écart et il était difficile, même pour un étranger, d'en faire voisiner les représentants à une même table avec des praportchiks de tranchée. La distinction entre officiers de carrière et officiers de guerre, qui, dans l'armée, disparut après quelques semaines de vie en commun, se maintint dans la marine jusqu'à la fin du régime.

Par une singulière inadvertance, l'ancien régime avait mis le corps d'officiers le plus aristocratique, le plus animé de l'esprit de caste, à la tête de la flotte dont le personnel, recruté exclusivement parmi les ou-

vriers, était de tous le plus révolutionnaire. Grâce à cette anomalie on avait exaspéré artificiellement les différences de classe et créé une atmosphère propre à s'imprégner facilement de la propagande extrémiste.

Au soviét, à côté du marin, avait pénétré un groupe de demi-intellectuels qui avait remplacé en partie les gros fermiers, favoris des premières élections. Il est difficile de ne pas admirer le nombre de compétences que possèdent les chefs-lieux d'arrondissement des gouvernements les plus reculés. Ces compétences se sont formées par l'absorption en désordre de toute la bibliothèque de l'endroit, et s'étendent à la totalité des sujets à traiter. Nous en avons, comme vivant exemple, un sous-officier, Arcadi Mitrofanovitch, ex-employé au service des statistiques agricoles. Il avait élaboré dans l'isolement d'une petite ville du gouvernement de Stavropol, les théories les plus complètes et les plus inattendues sur tous les problèmes politiques et économiques. Il les débitait avec faconde dans des discours nuageux, émaillés de ces participes sonores, particuliers aux langues slaves. Une fois par mois, il disparaissait pendant deux ou trois jours et se saturait suffisamment d'alcool pour pouvoir rester sobre pendant quatre semaines. Ensuite, serviteur modèle, secrétaire du soviét, il passait ses nuits à rédiger les procès-verbaux des séances, collectionnés avec un soin jaloux dans un maroquin noir, qui ne le quittait plus.

Ce qui démoralisait l'armée à cette époque et donnait un cachet spécial aux délibérations des soviets de soldats, c'était le succès du défaitisme ou plutôt de la mise en doute de la nécessité qu'il y avait encore à s'occuper de la défense nationale. Le meilleur argument des protagonistes de cette thèse était le spectacle que présentait le front de Galicie. Les Russes et les Autrichiens fraternisaient dans les tranchées, bu-

vaient ensemble et dansaient en jouant de l'accordéon.

Les prisonniers autrichiens avaient toujours manifesté des sentiments pacifistes, servant de concierges à Odessa, travaillant aux champs et dans les usines. Les Slaves d'Autriche-Hongrie, lors de la victoire de Brousilof, s'étaient rendus en masse. Des régiments entiers avaient attendu les Russes, l'arme au pied, en arrière des lignes. Après avoir été faits prisonniers, ils avaient défilé en armes, officiers en tête, se dirigeant en ordre vers leurs nouveaux cantonnements, conduits et non gardés par quelques cavaliers.

D'autres groupes de transfuges provenant des unités qui s'étaient débandées, suivaient par groupe d'un millier les quelques cosaques qui leur montraient le chemin. Ceux-ci trouvaient très amusant de pouvoir, à l'arrivée, remettre aux autorités un peu plus d'hommes qu'il ne leur en avait été confié au départ. Des isolés rejoignaient en route la colonne avec une bonne volonté évidente. Les Serbo-Croates, passés dans nos rangs, avaient combattu à nos côtés en Dobroudja. Le brave paysan russe ne savait plus exactement avec qui et contre qui il faisait la guerre.

Si la victoire de Brousilof avait remonté le moral de l'armée, cette reddition en masse avait semé le germe du doute sur la nécessité de continuer une guerre, faite de part et d'autre sans animosité. Ce n'était évidemment vrai que pour les Slaves de l'armée autrichienne. Les Allemands au Nord des marais de Pinsk ne fraternisaient que pour les besoins de leur politique. Tout le monde savait que depuis le début de la guerre, le front se divisait en deux parties appelées dans l'argot militaire, le front ennemi et le front ami. Sur l'un, l'allemand, il fallait perpétuellement prendre garde et toute imprudence était fatale; sur l'autre, l'autrichien, on se promenait sans danger, tête haute dans les tranchées, lorgnant l'officier ennemi qui faisait de même. Les Slaves, instal-

lès de part et d'autre, avaient entre eux des relations. La similitude de langue, beaucoup plus étroite que dans les groupes latin et germanique, leur permettait facilement de se comprendre. La fraternisation, qui se faisait sur le front autrichien, n'était donc que la conclusion d'un procès déjà ancien qui, favorable aux alliés pendant longtemps, se retournait maintenant contre eux.

Pour l'esprit des paysans, tout ceci n'était que subtilité et leur compréhension en géographie ne leur permettait pas de diviser en entités distinctes les peuples qu'ils combattaient. Aussi lorsque Kerensky, entraîné par le souvenir des armées de 1793, organisa la fameuse offensive du 1er juillet, celle-ci parut à une grande partie des troupes une offensive, non pas contre l'Autriche, mais contre le bon sens. Pourquoi lutter avec des gens qui étaient d'accord pour conclure la paix ? La guerre sur le front ami était terminée.

Se croyant, comme tout ses pareils, débarrassé de toute appréhension du côté de la défense nationale, notre soviet cessa de porter de l'intérêt aux questions d'organisation militaire et se mit solidement à la tâche de la rénovation de la Russie. Tous les délégués siégeaient avec assiduité et prenaient une part active à l'élaboration de résolutions plutôt contradictoires. Aux débats arides et stériles du début, succéda une période de productivité où les problèmes ne furent plus effleurés de façon superficielle, mais attaqués et liquidés définitivement. Passant sans transition d'un sujet à un autre, les résolutions pleuvaient, variaient, se succédaient en désordre et le secrétaire les inscrivait et les parachevait dans des procès-verbaux de plus en plus volumineux.

D'abord, on décida de cesser la guerre le plus rapidement possible. Que dans tous les pays, on chasse tous les bourgeois, et tout sera terminé ! La Paix sans

annexion, ni contribution, avec autodétermination des peuples, rallia tous les suffrages. Les Russes avaient assez de terres, n'en donnaient et n'en demandaient à personne, et étaient décidés à ne rien payer. Arcadi Mitrofanovitch inscrivit que les prolétariats du monde entier étaient d'accord pour mettre fin à la guerre, voulue uniquement par la bourgeoisie internationale.

La terre appartenant en ce moment de fait au paysan, on approuva le partage des biens personnels du poméchik (propriétaire) et du bétail de race qu'il possédait. On eût proposé le découpage du mobilier et des tableaux de maître, la chose eût été adoptée sans effort. On vota la suppression du traitement des médecins et des agronomes dans les campagnes. En règle générale, l'intellectuel était un ennemi pour les peu instruits et quant aux autres, ils auraient étendu l'ostracisme à tout ce qui savait tant soit peu lire. On s'en prit au principe du mariage et on décida, comme l'avaient fait presque tous les autres soviets, l'égalité des allocations aux femmes légitimes et illégitimes. On déclara le droit de propriété limité dans un village par celui de la communauté, les préférences allant à la charte cosaque qui interdisait depuis toujours la vente de terres à un étranger à la « Stanitza ». On s'intéressa ensuite aux institutions générales de l'Etat, le gouvernement faisant toujours figure d'ennemi, d'étranger. On supprima les universités avec les tribunaux et le code lui-même.

Dans la Révolution française, même aux jours les plus sombres, la loi resta la loi. Les terroristes l'interprétèrent pour le bien de leur cause, mais se crurent toujours obligés d'avoir un semblant de légalité. En 1917, en Russie, le code s'écroula et disparut. Sergéï Nicolaevitch ne voulut plus entendre parler de textes; d'autant plus qu'on les disait empruntés à des législations étrangères :

— Il y avait trop longtemps, affirmait-il, qu'on rendait la justice d'après des idées fausses, d'après des idées qui violentaient la conscience nationale ».

Il nia la compétence des juges, parce qu'instruits et par conséquent imbus d'idées bourgeoises. Il montra quels dénis de justice entraînait l'obligation de suivre un texte, une règle déterminée. D'après sa théorie, la justice populaire réglerait tout, en isolant chaque cas particulier, et en lui appliquant les seules règles de la conscience.

Le marin fut éloquent et remporta un vote favorable à sa thèse. Notre secrétaire, partisan d'idées générales et définitives, enregistra qu'aucun texte ne posséderait plus la moindre valeur, entraînant ainsi logiquement dans le même néant toutes les résolutions qu'il élaborait et collectionnait depuis son entrée en fonction.

Débordé, submergé, Mikhaïl Petrovitch, dans ces débats, se trouvait dans la situation de devoir défendre l'ordre ancien. Avocat, il essaya vainement de faire comprendre qu'il fallait conserver un texte de loi. On pouvait modifier le code, mais une loi rédigée était indispensable. Tout fut inutile. L'éloquence nerveuse et sarcastique du président perdait toute sa force devant le vide de ce nihilisme intégral et se répandait en tirades amères et désabusées. L'assemblée se représentait la liberté non pas sous l'image de la bonne déesse, éclairant le monde de son placide flambeau, mais sous celle d'un cavalier galopant dans la steppe sans autre loi que sa fantaisie. Dans la salle des séances pendait d'ailleurs, comme emblème, un chromo populaire qui représentait l'hetman Bogdan Chmelnitzki, emporté par un cheval que rien ne semble pouvoir retenir.

Un peu désillusionné par le radicalisme de son entourage, notre leader s'intéressait vivement aux résultats des délibérations des soviets qui fonctionnaient dans le monde ouvrier. Je remarquai que les soldats-paysans avaient un certain mépris pour les

artisans, en qui ils voyaient toujours des manœuvres, échappés du village pour un motif peu reluisant. Apprenant que ceux-ci exigeaient le contrôle des usines, ils trouvaient que ces gens qu'ils considéraient comme une classe inférieure, se lançaient dans des entreprises bien téméraires. Le président du soviet, au contraire, semblait enthousiaste des conquêtes du prolétariat et de l'audace de ses directives.

Grâce aux loisirs du métier militaire en temps de révolution, j'avais repris contact avec l'Usine Centrale des tramways, dont j'avais eu la direction avant la guerre. Le chef mécanicien, que j'avais aidé à échapper à une arrestation en 1912, était devenu membre du soviet central des ouvriers d'Odessa. Cette relation influente protégeait mes allées et venues.

Je pus assister aux discussions du comité de l'usine. Le milieu était bien différent de celui de la brigade. Travaillés surtout pour faire opposition au régime, les ouvriers avaient des aspirations plus politiques que sociales. Très peu liés aux entreprises, leurs attaches terriennes étaient très fortes. On trouvait rarement parmi eux un ouvrier-né, fils d'ouvrier. C'est au village qu'ils désiraient retourner et ne considéraient leur présence dans l'industrie que comme temporaire. Ils changeaient du reste volontiers de fabrique et restaient souvent des nomades du travail, recherchant des conditions meilleures, en quelqu'endroit qu'elles pussent se trouver.

Les soldats-paysans se sentaient maîtres de leurs biens et réglaient en connaisseurs la question de l'exploitation des terres. Le propriétaire était un être parfaitement inutile qu'ils écartaient d'emblée. Les ouvriers, au contraire, ne se voyaient pas dirigeant les entreprises. Loin de chercher à s'immiscer dans la gestion, le maintien d'un chef responsable des paiements, leur semblait, au début de la révolution, préférable à tout autre système. Ce furent les chefs des syndicats qui les poussèrent à la surenchère des augmentations et à une offensive réglée contre le pa-

tronat. Les paysans reprenaient leur terre comme leur dû; les ouvriers subissaient la réalisation d'un programme d'étatisme auquel ils ne comprenaient rien. Les uns chassaient le propriétaire de la terre, bon ou mauvais, quel qu'il fût. Les autres voyaient avec crainte le départ d'un mauvais patron.

La révolution agraire avait trouvé son inspiration dans les couches inférieures des campagnes, qui, par tradition, savaient ce qu'elles voulaient, et s'inquiétaient peu de se demander si leurs aspirations étaient d'accord avec les théories des dirigeants qui n'avaient qu'à réaliser. La révolution ouvrière, elle, se faisait par une masse sans conviction qui suivait aveuglément les directives émanant de ses chefs politiques.

Les premières exigences venant d'en-bas furent bien modestes et visèrent uniquement l'augmentation des salaires et la réglementation des heures de travail. On demanda une journée de 8 heures, une paye de 8 à 10 roubles par jour, ce qui était bien loin des possibilités des entreprises. Mais le personnel ne chercha pas à léser les droits de la direction. L'ouvrier voulait être mieux payé et stabiliser sa situation. Plus tard, lorsque l'inspiration vint d'en haut, on alla plus loin. Alors que, chez les soldats, les résolutions étaient dues à l'initiative aventureuse des délégués, on trouvait, au contraire, dans les représentants de la classe ouvrière des écoliers dociles qui ne demandaient qu'à absorber les théories marxistes, que déversaient à pleins flots les organes supérieurs.

Toute la propagande du socialisme se faisait dans une terminologie étrange qui n'avait rien de commun avec la langue russe. Les mots employés étaient empruntés aux langues étrangères, au français principalement. On prêcha la guerre sans annexion, ni contribution, « annexion » et « contribution » étant exprimés en français. On disait de même, contrôle, socialisme, capitalisme, collectivisme, industrialisme et communisme. On donnait à ce dernier mot aussi bien le sens de commune féodale que celui de commune

Saint-Simonienne, ou de commune de 1870. On faisait de tout cela un seul procès où se confondaient communiers, communards et communistes.

Ces discours étaient émaillés de toutes les perles du nouveau langage militaire, de cet horrible galimatias, né de la guerre, vocables forgés par l'adjonction des premières syllabes de plusieurs mots. Ces extravagances linguistiques évoquaient autant d'idées dans la cervelle d'un ouvrier russe que produirait l'introduction de mots slaves dans notre langue pour la majorité de nos compatriotes. Les vœux que présentèrent les soviets furent caractéristiques à cet égard. On acclama toute motion émaillée de mots français incompréhensibles, et on en refusa l'application lorsqu'elle s'exprimait en russe clair.

Dans une salle enfumée les délégués de l'usine siégeaient tout le long du jour, et l'enseignement de la doctrine se faisait méthodiquement. Cette vaste entreprise de bourrage de crâne amena progressivement la masse à se croire capable de vivre sur elle-même, à exiger la dictature du prolétariat et à imposer sa direction aux classes plus cultivées. La chute de la monnaie, le manque de débouchés, les violences, devaient fatalement obliger le patronat à capituler. Les syndicalistes et leur armée fêtèrent sa défaite. Le soviet des tramways obtint un véritable contrôle de l'entreprise, mais la victoire fut obtenue sans conviction, par un personnel plutôt embarrassé de son succès.

Pendant que les soviets divers discutaient, la jacquerie avait beau jeu dans les campagnes. Les châteaux flambaient. On voyait venir se réfugier en ville les propriétaires qui fuyaient, heureux de n'avoir pas été massacrés comme beaucoup de leurs pareils. Tout autour de nous, les soldats débandés violaient, pillaient, tuaient sans que les nouvelles autorités intervinssent autrement que par des palabres interminables sur les principes éternels de la justice mondiale et prolétarienne. Une coupure nette se faisait entre la ville et la campagne, dont les nouvelles n'étaient

plus reçues qu'avec difficulté et où l'on disposait de la terre sans que les soi-disant dirigeants fussent ce qui s'y passait.

Pour mettre un terme aux extravagances des soviets locaux, Kerensky en réunit les représentants dans une conférence à Moscou, le 25 août. En fidèle Moscovite, notre président se fit un devoir d'y assister avec la représentation de la flotte de la Mer Noire. Le rôle de celle-ci fut brillant et notre camarade se révéla un orateur de premier plan. Nous avons tous droits d'être fiers de l'appui donné aux idées d'ordre et de patriotisme, par des hommes qui venaient cependant de suivre les funérailles du lieutenant Schmidt et des mutins du « Potemkine » ramenés en grande pompe de l'île déserte où ils avaient été ensevelis.

Cependant, dans ces discours remarquablement bien faits, une chose m'indisposait personnellement. J'interrogeai mon ami et il ne put répondre à mes questions, ni même les apprécier exactement. Quelles étaient les institutions, les lois, les formes mêmes du pouvoir pour lesquelles le peuple russe marquait une certaine prédilection ? Quels étaient les axiomes qui, bons ou mauvais, constituaient la partie immuable de la plate-forme électorale ? L'Anglais tient à toutes ses traditions, l'Allemand à son particularisme, le Belge à ses bourgmestres. Lors de la première révolution, les Français conservèrent, en les décorant de noms romains, des institutions datant du moyen âge. La liberté de la presse ici, l'indépendance de la magistrature, là, sont sacro-saintes. D'après les relations de Mikhaïl Petrovitch, on avait parlé à Moscou de rétablir la discipline, même par la peine de mort, on avait fait des discours académiques sur les nouvelles formes du gouvernement, mais rien ne s'était dégagé qui fût nettement intangible. On n'avait plus aucun souci du passé. On allait bâtir la nouvelle ville dans le désert.

Gaëtan DUWEZ.

La Jeunesse de la Science Grecque⁽¹⁾

La science est une pensée, écrit Abel Rey. C'est l'histoire de cette pensée, distincte et tributaire à la fois de la pensée philosophique, qu'il poursuit à travers la civilisation grecque. Chemin faisant, il ajoute à une documentation rigoureuse, une discussion progressive, qui soulève en les éclairant les problèmes de la science et de l'esprit pour tous les temps. Un premier volume : *La science orientale avant les Grecs*, dont nous avons parlé ici même (n° de juin 1930) évoquait, au milieu des efforts orientaux mélangés, déformés, épuisés, et selon le mot même de l'auteur, la *naissance d'Athéna*. C'est sa jeunesse qu'on nous présente ici.

Il n'y a jamais de création ni de commencement absolus dans l'histoire, mais les époques décadentes, qui sont des époques de syncrétisme, forment le milieu nécessaire pour que l'esprit imprime une direction nouvelle aux recherches et aux principes. C'est en ce sens qu'il faut entendre la création de la science grecque. A des vestiges de science, dirigés vers l'action utilitaire ou magique, à des vestiges de philosophie mythique, s'enfonçant dans la croyance et le rêve et coupés du réel, le génie grec va donner, par

(1) Abel REY : *La Jeunesse de la science grecque*. Paris, La Renaissance du livre, 1933, in-8°, XVII, -537 p. (Collection l'Évolution de l'Humanité).

un renversement total de méthode, une valeur nouvelle, une valeur universelle, inconnue jusqu'alors. Ce renversement est celui de l'action à la réflexion. Jusqu'ici, on cherchait à savoir pour agir ; maintenant, on agira pour savoir. C'est ainsi que naissent la science et la philosophie, dégagées des croyances magiques et des rites qui les enveloppaient. La conversion de l'action en réflexion va s'inscrire dans tous les domaines. C'est celle de la croyance à la vérification, du mythe à l'hypothèse.

Un des principes fondamentaux des travaux de M. Abel Rey, c'est que le mythe le plus naïf, le plus primitif, est déjà un abstrait. Il surgit, tel que l'hypothèse, comme une réponse au désir humain d'explication, comme un remède au danger qui réveille la peur originelle. A cause de cette source unique, quelle que soit la distance entre le plus primaire des mythes et la plus moderne des hypothèses scientifiques, la différence n'est pas dans la modalité de la projection, abstraite dans les deux cas, mais dans le sens de l'affectivité dont elle est chargée. Tandis que le mythe est objet de croyance et refuse la vérification qui le mettrait en question, tandis que sa technique, qui est le rite, ne fait appel qu'aux gestes et aux incantations dépourvues d'intelligibilité, tandis enfin qu'il est fixé dans le mystère qu'il garde jalousement, l'hypothèse est seulement la limite provisoire d'un travail d'expérimentation, de discussion, de vérification incessantes. Le mythe est chargé du désir individuel de l'homme ; l'intelligence est chargée de son désir intellectuel d'universelle connaissance.

L'interrogation humaine a toujours fabriqué ces deux réponses et provoqué deux attitudes opposées de deux sortes d'hommes différents. Devant l'inconnu, comme devant un abîme, les uns se penchent, attirés par l'obscurité qui leur semble une profondeur ; le

vertige qui les gagne leur semble un appel ; ils répondent au vide, qui les absorbe. Devant ce même abîme, les autres mesurent l'écart des bords, construisent un pont ou un avion, et passent, fuyant l'obscur du vide, continuant dans la clarté leur marche audacieuse. Pour les uns, l'abîme est un mystère ; pour les autres c'est un problème. Pour les premiers l'inconnu est insondable ; pour les seconds, c'est seulement de l'ignoré qui, demain, sera du connu. Le mythe est religieux, l'hypothèse est métaphysique. C'est la conversion de l'un à l'autre que nous offre le génie grec.

Trois grands exemples nous en sont donnés par l'instauration de la physique, de la mathématique et de la logique, car dans ces trois disciplines s'opère justement le changement de point de vue qui, de mythiques, les transforme en sciences. Observons le rythme de ces transformations, dont malheureusement, nous ne pouvons ici que résumer sèchement les grandes lignes.

La physique des Ioniens, d'abord.

Les traditions orientales donnent sur les éléments des observations séculaires, mais liées à des rites magiques, eux-mêmes liés à des mythes divins. Toute une série de croyances fixe les rapports des hommes aux forces de la nature et coupe les observations de toute critique objective, de toute expérience rationnelle. Au contraire, le génie grec observe chaque élément dans ses transformations, fait successivement de chacun d'eux le facteur de l'unité cosmique, le principe universel. L'eau d'abord, avec Thalès, puis l'air, puis le feu, puis, plus tard, l'intelligence, le *noûs*. En changeant de point de vue, l'unité de l'hypothèse est chaque fois maintenue, avec, à l'intérieur de chacune, le travail d'unification de relations intelligibles, qui est le travail propre à l'esprit. L'e-

xigence de foi est remplacée par l'exigence de vérification : toute la science se résume par cette substitution.

A l'autre pôle de la pensée, nous trouvons Parménide et son école. Ici, c'est la logique qui surgit avec ses deux principes d'identité et de contradiction, qui vont la mener, dans sa discipline formelle, jusqu'à nos jours. Ivresse de la raison, dit Abel Rey. Oui. Et formation de l'être sans corps qui est l'être de raison et à l'intérieur duquel la pensée va grandir dans une discipline rigoureuse et apprendre à ordonner ses raisons clairement et distinctement. Cette méthode est la transformation, l'inversion plutôt, dirions-nous, de la mystique orientale du mot magique et des formules incantatoires. Ce n'est plus le mot, ni la formule, c'est le raisonnement qui agit comme une puissance d'invention sans pareille, engendrant l'idée de nécessité, non plus magique, mais logique, et la continuité déterminée qui passera du langage dans les sciences d'observation et dans la vie elle-même.

Puissance du langage, logique intransigeante, mais qu'Abel Rey a bien raison d'intégrer avec insistance aux forces mêmes de la nature. Si l'homme *est dans* la nature, écrit-il, il *est aussi* de la nature. Sans doute. Puisque l'homme parle, c'est qu'il est *naturel* qu'il parle ; puisque l'homme pense, c'est qu'il est *naturel* qu'il pense et puisqu'il pense, puisqu'il parle, il est naturel aussi qu'il crée cette parole-pensée qui dure sans mourir au milieu des hommes qui meurent et qui s'appelle l'histoire, et qui s'appelle la science.

Nous aimons citer ici ce mot récent de Paul Valéry :

« *L'homme pense, donc je suis, dit l'univers* ».

La méprise qui a fait si souvent parler de sur-nature ou de contre-nature vient de celle qui fait confondre l'humanité de l'homme avec son animalité.

Mais l'homme, à chaque instant, doit opter pour l'une ou l'autre et son humanité n'est pas moins *naturelle* que son animalité et sa pensée moins *naturelle* que ses sensations.

L'homme est *dans* la nature, dit Abel Rey, *et de* la nature.

Et tout entier.

Entre l'intransigeance de la logique de Parménide et l'observation physique des Ioniens, nul chemin n'apparaît, nul compromis n'est possible, nulle pénétration n'est directe. Une troisième science les unit, touchant le sensible, et le pénétrant de l'intelligible le plus pur : la mathématique, la science tout court, selon le sens grec du mot. Là encore, partant de la mystique des nombres conservée dans le Pythagorisme, la transformation va se faire par cette formule : *les choses sont des nombres*. Voici le chemin tracé pour ce que nous appelons maintenant la physique mathématique. La discipline du nombre va saisir les choses et les transformer, et, puisqu'elle le veut, c'est qu'il y a, dit Abel Rey, du mathématique dans l'univers. Etudier les choses et leurs rapports, et leurs correspondances avec des nombres, c'est les étudier avec un esprit universel et cette conception d'universalité, qui est souveraine dans la pensée humaine, a enfin trouvé dans le nombre la conscience qui la libère de l'ombre troublante du sensible.

Les pages où Abel Rey étudie le Pythagorisme, son évolution, ses conséquences ; où il observe l'attitude de l'esprit grec devant la découverte géométrique de l'Irrationnel et la découverte arithmétique de la dichotomie, sont d'un intérêt actuel de première importance. Toute cette étude spéciale, qui comporte plus de cent pages, mériterait d'être présentée à part et d'être examinée séparément. Chacune des divisions du livre, d'ailleurs, a l'importance et la valeur d'une

étude autonome. C'est ce qui fait la grande difficulté d'une critique de cette œuvre. Je n'ai pas parlé ici du mouvement créateur qui se produit, selon Abel Rey, entre la technique et la mystique, l'une et l'autre imprimant, par leur rapport mutuel, le mouvement d'invention à la pensée. Mais *la Jeunesse de la science grecque* est un ouvrage de transition entre la *Science orientale avant les Grecs* et la *maturité* de leur science qui nous est annoncée. Il faut attendre les conclusions d'Abel Rey pour discuter ses principes et le dernier volume seul leur donnera toute leur signification. Cette œuvre fait un grand honneur à la Philosophie française et à la Philosophie tout court. Elle est de celles qui ne passent pas et dont la fécondité se développe avec le temps et justifie son originalité et sa clairvoyance par son développement lui-même.

Marie-Anne COCHET.

Félicien Rops

Namur et la Wallonie ont célébré récemment avec éclat le centenaire de la naissance de Félicien Rops. A son tour, l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique a rendu hommage, le 20 janvier, au grand artiste wallon. Du beau discours que M. Gustave Vanzype a prononcé à cette occasion, nous détachons les pages où le talent souvent méconnu du « peintre » est mis en lumière avec bonheur.

Rops fut, essentiellement, un artiste épris des formes et des couleurs. Sa vie fut partagée entre la recherche obstinée des moyens de faire sa technique plus parfaite, plus capable de donner à ses eaux fortes, à ses vernis mous, toutes les richesses de la couleur, dans les blancs et les noirs, et la joie de peindre, une joie pure de toute recherche du succès, puisque ses tableaux il ne les exposait pas.

Cela, on l'ignore, ou presque. Ce qu'on en sait, on ne le sait pas depuis très longtemps. Sur les patientes expériences, les essais sans cesse renouvelés de l'aquafortiste, on a été renseigné par notre distingué confrère M. Armand Rassenfosse, qui eut l'honneur d'y être associé. Et c'est depuis quelques années seulement que l'on découvre le peintre, le peintre de la *Mort au bal*, de la *Toilette*, des paysages de Knocke, des marines de Norvège, de tant de pages fermes ou délicates, chefs-d'œuvre souvent, mais en lesquels on chercherait vainement une trace de l'esprit des *Sataniques* et dont la description n'aurait point le goût secret de la délectation morose.

Insensiblement, le vrai Rops apparaît : un artiste exceptionnellement soucieux de perfection, respectant son art, le servant avec piété, multipliant croquis et dessins avant de graver une planche, multipliant de celle-ci les épreuves; un peintre de la fraîcheur des choses. On s'aperçoit que, dans son œuvre, *l'Enterrement au Pays wallon* est plus significatif de ses tendances que les illustrations pour les *Cythères parisiennes*; enfin, l'on constate que l'on a prêté à ses nus féminins des accents tout à fait opposés à ceux dont la plupart résonnent, qu'ils sont faits de formes saines, qu'ils ont une vigueur très éloignée de la lascivité, et que celles en lesquelles est évoqué le vice jamais ne le font séduisant. Peut-être est-ce cela qui, lors d'une exposition récente à Paris, a étonné certains, et les a déçus : ils ne retrouvaient pas ce que tant de commentateurs de jadis avaient découvert.

Le phénomène est bien curieux : la littérature abandonne Rops. Il n'est pas morbide. Il dresse des nus vigoureux, il modèle des chairs que n'animent point des frissons équivoques. Il parle un langage franc, presque rude, sans ambiguïté. Il ne verse ni dans la grossièreté ni dans la mignardise. Certes, il n'est pas pudibond. Parfois même, il a le tort d'amoinrir la beauté de la nudité par une de ces fantaisies qui plus tard feront les délices des collectionneurs discrets — par exemple ce loup de velours sur une croupe rebondie. Mais il n'a vraiment rien de diabolique. Et le cinéma d'aujourd'hui est bien plus audacieusement habile à éveiller les sensations; pour celles-ci Hollywood a trouvé une expression dont, parce que ces deux mots : sex-appeal, sont anglais, les plus honnêtes dames se servent couramment, en feuilletant le magazine auquel est abonnée leur famille, en y contemplant

des photographies suggestives de « stars » et de jeunes sportives, à côté desquelles les eaux-fortes de « l'infâme Fély » sont des images presque timides.

Mesdames, Messieurs, je ne suis pas de ceux qui reconnaissent à l'art, à la littérature le droit d'être indifférent à l'influence qu'ils peuvent exercer. Si je crois qu'il est périlleux d'interdire à l'artiste certaines expressions, je crois aussi que l'artiste doit lui-même se les interdire. L'Art n'excuse pas tout. Mais il est vrai que souvent il purifie, ou qu'il donne à une image une éloquence bien plus haute que celle de la réalité dont il s'est inspiré. Je voudrais pouvoir vous montrer, voisinant, quelques-unes de ces photographies auxquelles je viens de faire allusion et quelques-uns des nus, réputés diaboliques, de Rops. Vous verriez de quel côté est l'érotisme et ce qui est le plus capable d'inciter au péché les adolescents et de troubler les vieux messieurs. Et, j'en suis sûr, ce que vous trouveriez à reprocher à Rops, c'est de trop priver la réalité de ses séductions. De la séduction, il semble vraiment qu'il ait peur. Et l'on se demande si ce n'est pas pour cela qu'il ne fit jamais les dessins dont il avait promis à Edmond de Goncourt d'orner *l'Amour au XVIII^e siècle*. L'amour à la Fragonard, à la Boucher, l'amour souriant, léger, aimable, irréféchi, les évocations tentatrices de cet amour-là, ce n'était pas cela qu'il voyait. Edmond de Goncourt aurait dû le comprendre, se souvenir des propos de Rops en 1866, que l'auteur de la *Faustine* rapporte dans son journal : l'artiste lui a dit alors combien il était frappé de ce qu'il qualifie « la cruauté d'aspect de la femme de son temps » ; et il lui a parlé, une autre fois, du « caractère sinistre, presque macabre » de ce qu'on appelait alors la cocotte. Nous sommes loin de la vision polissonne.

Et si l'on peut faire à Rops un grief, c'est d'avoir été trop dominé, d'avoir été obsédé par une sorte d'effroi, et de communiquer cet effroi; c'est de troubler, d'altérer un instinct dont l'homme ne doit pas être l'esclave, mais auquel il doit obéir avec joie. Aux plus saines, aux plus vigoureuses des figures féminines que trace son crayon ou son burin il refuse la grâce, la tendre palpitation, l'attirance. Le sortilège, qu'il redoute, que Huysmans découvre en se signant, ne s'exerce point. Et l'on éprouve devant certaines de ces figures une inquiétude, au lieu de la sombre exaltation de tant de commentateurs, une inquiétude diamétralement opposée à celle qu'elles ont trop souvent suscitée : l'inquiétude de voir atteinte la foi en l'Amour, cette foi qu'il faut garder même si elle n'est qu'une illusion, puisque sans elle seraient stériles, seraient sans objet tous les efforts.

L'Amour, heureusement, est défendu par des forces élémentaires qu'aucune suggestion de l'Art ne pourrait vaincre. Et l'espèce d'angoisse dans laquelle Rops nous le montre nous fait seulement le regarder avec plus de gravité, le distinguer de la joie animale, nous éloigner de sa poursuite sans dignité, sans choix.

L'œuvre de Rops, même en ses pages les plus audacieuses, n'est point l'œuvre maudite célébrée par les uns, dénoncée par les autres. Ce n'est point celle d'un obsédé. Le caractère qu'elle revêt souvent, ce sont les circonstances qui le lui ont donné, à l'heure des anxieuses *Fleurs du Mal*. Ce n'est point une œuvre gaillarde : c'est une œuvre triste, d'artiste lettré en la mémoire de qui pleuraient des vers pessimistes, mais qui, tout de même, dressait des formes puissantes et, s'il n'embellissait pas la réalité, la grandissait. Il l'a grandie dans l'Enterre-

ment au Pays wallon; il l'a grandie dans la *Laitière*, dans la *Vieille Dentellière*; il l'a grandie toujours, et ce qu'il poursuivait, c'était, bien plus que l'idée exprimée par le titre ou par la légende, la transposition en beauté plastique intensifiée.

Et c'était davantage encore.

Rops a été un maître, un incomparable maître graveur et aquafortiste. Il a conquis de son vivant la célébrité la plus enviable, celle qu'assure l'estime enthousiaste d'autres maîtres et de grands écrivains. Cette célébrité, c'étaient ses eaux-fortes qui la lui avaient value. Il eût pu être pleinement satisfait, jouir simplement de ce succès de belle qualité. Il n'était pas satisfait. Et l'on est même tenté de croire qu'un regret le hantait, le regret de ne s'être point donné à une tâche plus haute, de n'être pas un grand peintre, ou plutôt de s'être laissé priver par les circonstances, par sa réussite, de la joie de peindre, de peindre comme au temps où il était l'émule de Louis Dubois et de De Groux, au temps où il était l'animateur de la Société Libre des Beaux-Arts.

Mais, évidemment, — dans ses lettres il le confesse, — pour peindre il lui fallait le ciel, la lumière de chez nous. Et c'était le secret de sa nostalgie. Chaque fois que cela lui était possible, il fuyait Paris ou même sa chère maison d'Essonnes, et revenait chercher sur le littoral flamand cette lumière et ce ciel, se griser de couleur et de clarté. Alors, il se sentait grandi. M. Exteens, dans une étude récente, cite de lui cette phrase émouvante d'une lettre datée de Blankenberghe : « J'entre en religion d'art. Je peins et ne regarde plus les femmes ». Il peignait des études délicieuses par le raffinement, par la subtilité, aussi par la fermeté de la facture sans fatigue. Des études de grand maître. Il ne les exposait pas, il consentait rarement à les vendre : il aimait à con-

templer en elles l'œuvre de peinture que, pour lui, elles annonçaient seulement, l'œuvre digne de sa Religion et qu'il n'avait pas perdu l'espoir d'accomplir, en laquelle se serait exprimée sa vraie sensibilité, ouverte avidement au spectacle des choses éternelles, de la vie saine et simple; sa vraie sensibilité, celle qui donne des accents de terrible tristesse aux eaux-fortes, celle qui exprimait quand il confiait à Edmond de Goncourt son impression d'effarement dans l'atmosphère de plaisir de Paris.

Pour connaître Rops, pour pénétrer l'esprit de ses planches trop commentées par la littérature, il faut se pencher sur ces peintures, en respirer la fraîcheur, en écouter le langage viril, en goûter les saveurs délicates. Pour peindre, Rops s'évadait. Libre, il allait contempler la mer, la dune, et s'il peignait une figure de femme, c'était quelque solide serveuse de cabaret de campagne, à qui il prêtait une confuse noblesse.

Il était, il est demeuré jusqu'à la fin, et à la fin avec plus de ferveur peut-être, le Rops de l'*Ulen Spiegel*, le compagnon de Charles De Coster, celui de qui le burin traça l'inoubliable figure de Soetkin, le Rops qui stimulait de son enthousiasme vaillant nos écrivains, et le héraut du mouvement pour la libération, pour la sincérité, pour l'indépendance de l'Art, du mouvement dont naquirent les chefs-d'œuvre de De Groux, de Meunier, de Dubois, de Boulenger, de Verwée et d'Artan.

Tous les artistes lui doivent reconnaissance et respect.

Gustave VANZYPE.

Dinko Chimoukovitch

Bien qu'une longue maladie l'eût depuis longtemps écarté de la vie active, la mort récente du romancier croate Dinko Chimoukovitch a douloureusement surpris sa patrie. Avec lui disparaît un des auteurs les plus estimés de la génération d'avant-guerre, dont le nom restera lié à l'histoire des lettres croates, en même temps qu'à l'essor d'une littérature d'inspiration nationale dont il a donné de curieux exemples.

Chimoukovitch, né à Knin en 1873, a passé une bonne partie de sa vie sur ce plateau dalmate qu'on désigne sous le nom collectif de Zagora, et auquel il a consacré le meilleur de son talent. Ce rebord montagneux qui domine le littoral adriatique, lui servant tantôt d'arrière-pays et tantôt de muraille protectrice, a des paysages d'une austérité frappante, alternant avec ces aspects plus modérés et séduisants, et les poètes ont chanté ses sommets dominant le littoral, ses cités et ses îles. Mérimée dans sa *Guzla* n'a pas oublié les neiges du Prolog. C'est de ce pays que Chimoukovitch a tiré ses plus fortes impressions et ses meilleures inspirations. Il demeura, toute sa vie, comme imprégné du souvenir de cette région tant aimée, où l'héroïsme atavique des habitants s'accorde si bien au sourcilieux paysage.

Non certes qu'il n'ait su voir de sa Zagora dalmate que les aspects rocheux et effrayants. « Notre pays, disait-il dernièrement à son compatriote Nator, le

poète de la légende héroïque et de la Dalmatie, notre Zagora n'est pas si pauvre et misérable qu'on le dit. Certes elle a ses coins stériles où la vie est dure, mais elle a aussi les riches plaines de Drnitch et de Knin, de Sinj et de Vrlika. » Et c'est par leur richesse vigoureuse, leur prospérité robuste qu'il explique en partie l'héroïsme légendaire de ces contrées.

C'est là d'ailleurs, dans le pays qu'il habita longtemps comme instituteur, qu'il trouva sa principale source d'inspiration. Il se fit bientôt connaître par des récits dont le plus important, *Mrkodol*, paru en 1905, et traduit plus tard en russe et en tchèque, est resté un de ses chefs-d'œuvre. Chimounkovitch sera le romancier des aspects traditionnels, des mœurs ataviques. Là où, du moyen âge au XVIII^e siècle, la menace turque et des luttes incessantes avaient entretenu une atmosphère de combats, de vaillance et de danger, on pourrait dire que le diapason de l'existence quotidienne était resté plus haut : les nerfs sont tendus, les fusils plus souvent en bandoulière qu'au ratelier. Les légendes, la chanson populaire, ont exalté cet état d'esprit, et la Zagora dalmate, aux confins de l'empire des Sultans, objet des convoitises vénitiennes, enjeu de rivalités incessantes, est une source inépuisable de thèmes épiques.

C'est sur ce plan que s'est créée l'œuvre de Chimounkovitch, dont le réalisme consciencieux s'allie à un romantisme imprécis. Il narre scrupuleusement, mais ses personnages sont souvent transposés, et ses récits du village sont un peu le poème de cette existence vaillante qui enseigne une doctrine de vertu, une leçon de patriotisme. On s'explique ainsi que, dès avant la guerre, et sous la domination autrichienne, Chimounkovitch ait été de ces patriotes dalmates qui, rêvant l'affranchissement de leur peuple, étaient arrivés à passionner la jeune géné-

ration à former, grâce à leurs efforts solidaires, un esprit nouveau, patriotique et national. C'est cela surtout qui fait le prix de son œuvre. Au reste, il n'a guère renouvelé sa manière, et son domaine est peu varié. Il trace toute une galerie de types de la Tsetina et de la Krka, et ces deux rivières aux eaux bondissantes qui du haut plateau se déversent sur le littoral adriatique, lui apportent les images des villages montagnards où se conserve le décor tourmenté de l'époque des haïdouks, des monastères où abbés et higoumènes accueillent alternativement l'audacieux voyageur, des forêts où francs-tireurs, janissaires, guerriers moyenageux, esprits et fées semblent également à l'aise. N'est-ce pas là qu'a pris naissance la célèbre complainte d'Hasanaginista ? Dans ces récits, inégaux en qualité, l'auteur accuse souvent ses préoccupations dominantes : décrire, et parfois regretter, l'époque désormais abolie où le courage individuel suppléait aux garanties sociales, où la parole donnée valait tous les traités. Une note sentimentale, indirectement didactique et satirique, se mêle ainsi aux évocations pittoresques des mœurs et des sites locaux. Peu avant 1914, Chimounkovitch s'essaie à un roman plus ambitieux, et peut-être moins réussi, *l'Etranger*, en même temps que la *Matitsa* croate fait paraître un nouveau recueil de ses nouvelles. Au lendemain de la guerre, un éditeur de Belgrade — fait à signaler — a publié un choix de ses meilleurs récits, confirmant la réputation de patriotisme largement national d'un écrivain qui se tenait volontiers à l'écart des préoccupations et des querelles politiques. C'est alors aussi qu'il rassemble en deux volumes ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, qui, avec un dernier roman et quelques essais dramatiques, complètent l'essentiel de son bagage littéraire.

Il y avait de longues années que Chimoukovich ne travaillait plus : installé à Zagreb, il y semblait un peu dépaycé. et la maladie contribuait aussi à l'isoler. Ce fut une pénible illustration de la misère des gens de lettres que l'effort tenté cet hiver par ses amis et admirateurs qui, afin de procurer à l'écrivain les ressources nécessaires pour lui et sa famille, firent une édition de luxe de sa nouvelle la plus célèbre, *Alkar*. Ceci nous a donné l'occasion de relire, illustré d'une série de dessins plus ou moins bien assortis — et accompagné d'une reproduction du buste de l'écrivain par Mechtrovitch, qui nous le montre avec des yeux sombres sous un front volontaire — ce récit classique qui résume les qualités de Chimoukovich et évoque son pays.

L'*Alkar* — nous dirions le Joueur — est un de ces personnages légendaires et romantiques du folklore dalmate, que Mérimée a fait connaître en France. Il est le plus beau gars du pays et veut courir l'*Alka*, la course traditionnelle de Sinj. Il veut aussi épouser la belle Marfa, rustique et mystérieuse. Mais son propre père, le haïdouk Rachitsa, sera son rival au jeu et en amour, dans un heurt dramatique de sentiments que renforce par contraste la simplicité des mœurs villageoises et des principes qui la gouvernent. Ces derniers suffisent-ils à expliquer le soudain revirement de l'âme du père, quand il se décide à sacrifier au bonheur de son fils sa passion de quinquagénaire ? L'auteur se contente d'indiquer ce revirement en une ligne.

En revanche, il décrit assez longuement la course de l'*Alka*, la fête du pays de Sinj, où, triomphant de tous ses rivaux, Rachitsa, dans toute sa splendeur de Haïdouk paré et vigoureux, conquiert malgré lui Marfa à laquelle courageusement il voulait renoncer. Il l'épousera, et son fils disparaît dans la montagne.

Les uns le croient mort, les autres envoûté par une sorcière qu'on veut soumettre à l'épreuve du feu, encore appliquée, si l'on en croit l'auteur, à l'époque du récit (vers le milieu du XIX^e siècle). Mais voici qu'il revient au jour de l'Alka, éblouissant de force et de vigueur, pour triompher et s'éclipser aussi soudainement qu'il est apparu, à demi-sauvage sur son étalon splendide, voulant étourdir en une folle randonnée le désespoir de son cœur farouche.

On voit à quel point Chimoukovitch allie ici les recettes éprouvées du romantisme et les données locales : il colore le cadre et les personnages, et nous donne des fêtes de l'Alka une description minutieuse. A travers ces personnages imaginaires, il évoque les haïdouks d'autrefois, les vrais, les mœurs historiques de cette contrée dont les populations ne se sont maintenues qu'à force d'audace et de vigueur. Dans la rivalité amoureuse du père et du fils, dans la sobriété de leurs entretiens et la simplicité des règles séculaires auxquelles se soumettent les protagonistes du drame, il y a à la fois un sens réel des problèmes humains de tous les temps et un rappel des traditions qui ont perpétué jusqu'à nos jours, en ces contrées si proches de nous, une âme médiévale et antique, humble devant la fatalité, mais dévorée par des passions d'une violence primitive.

On a beaucoup discuté sur cette Alka qui fait le sujet du récit. C'est une fête régionale, célébrée maintenant encore à Sinj selon les rites, chaque année le lendemain de l'Assomption, et dont l'origine est fort ancienne. C'est une sorte de tournoi pacifique au cours duquel les cavaliers de l'endroit, richement équipés, rivalisent d'adresse pour toucher en son centre une cible percée de trous dont le nom turc d'*Alka* a donné celui de cette joute. A Sinj, elle a été instituée en 1715, après une attaque turque bril-

tament repoussée par la population, et depuis lors elle s'est perpétuée en mémoire de ce haut fait.

Dés recherches diverses ont permis d'établir l'origine probable de cette tradition : des joutes analogues avaient lieu dans plusieurs villes dalmates à la fin du moyen âge, à l'imitation des tournois où s'illustraient les chevaliers de l'Europe occidentale. Il est facile de deviner qu cette coutume a été introduite en Dalmatie par Venise, dont la domination sur ces cités adriatiques s'affirmait précisément vers 1400, alors que les premiers de ces tournois eurent lieu, à Zadar par exemple, en 1409. La joute subit certaines modifications, devenant pédestre à Split ou à Chibenik, par exemple, sans doute pour être accessible à un plus grand nombre de rivaux. Elle resta équestre à Imotski, à Makarska, et un peu partout des « clubs sportifs » ou confréries s'organisèrent pour la pratique de ce jeu. Celle de Sinj est la seule qui ait survécu.

Lorsque, devant Sinj, soixante mille Turcs eurent été repoussés par les habitants de la ville, et plus de dix mille laissés sur le carreau, en même temps qu'on attribuait en partie ce succès à une apparition miraculeuse de la Vierge Noire de Sinj (dont la belle icône attire encore chaque année de grands pèlerins au couvent franciscain où elle trône dans l'ombre), on institua en l'honneur de ce jour glorieux une joute, une Alka, dont une confrérie spéciale garde les traditions. Ses règles originelles sont conservées dans tout leur pittoresque : d'abord réservée aux descendants des vieilles familles de la cité, et par conséquent aristocratique à l'égal des tournois de jadis, elle s'est ouverte aux familles notables des villages environnants, et est devenue peu à peu la fête de toute la riche plaine de Sinj, dressée jadis tout entière dans le péril et la résistance contre l'Islam. C'est à ce moment que Chimoun-

kovitch l'a décrite : le haïdouk Rachitsa et son fils Salko apportent dans la cité l'air plus vif et plus robuste des villages et des rochers voisins. Les costumes que doivent revêtir les concurrents et que le récit de Chimoukovitch détaille avec soin, se conservent de génération en génération, et perpétuent la couleur locale qui fait aujourd'hui le succès de cette fête auprès des curieux, de plus en plus nombreux d'année en année.

Ressemblables aux *Pageants* anglais, à ces cortèges historiques qu'organisent les villes d'Occident, l'Alka de Sinj s'est maintenue plus de deux siècles durant, parce qu'elle allie heureusement à un spectacle qui exalte les vertus individuelles le souvenir d'un événement historique de portée nationale. C'est aussi ce double intérêt qui fit, voici un quart de siècle, le succès du récit de Chimoukovitch, et qui explique qu'au soir de sa vie ses admirateurs aient choisi celui-là pour rappeler au peuple l'effort heureux du narrateur qui a su, pour tirer un parti littéraire de cette coutume pittoresque, y mêler l'amer parfum des violentes passions que nourrit la chaude terre de la Zagora, et l'éclat des hauts faits légendaires.

Des ouvrages de ce genre vaudront à Chimoukovitch de conserver sa réputation de narrateur populaire. Si sa psychologie est parfois courte, son expression primaire, et son réalisme mitigé d'un sentimentalisme bien démodé aujourd'hui, il a su évoquer des aspects de la vie de son peuple et de son terroir, en dégager les valeurs impérissables, et ainsi faire œuvre d'exaltation nationale.

Ce n'est pas diminuer Chimoukovitch que de dire que sa carrière marque moins un progrès littéraire qu'une affirmation, issue de l'âme profonde du peuple dalmate, de conscience nationale et de confiance humaine.

Raymond WARNIER.

La Première Réunion de la Belgique à la France (1792-1793)

Mademoiselle Suzanne Tassier, déjà favorablement connue par un travail considérable traitant de la Révolution Brabançonne (1), vient de nous donner un livre nouveau, une *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793* (2). L'ouvrage de Mlle Tassier est consacré à un sujet assez important pour mériter d'être signalé, d'une manière un peu détaillée, à l'attention des lecteurs du *Flambeau*.

Ce que l'auteur a vu principalement dans l'histoire de cette première occupation française, ce sont les destinées d'une tentative de réalisation de notre indépendance nationale.

Il est, en effet, certain qu'il régnait au lendemain de l'échec des Révolutions Brabançonne et Liégeoise, dans les Pays-Bas Autrichiens, comme au Pays de Liège, un mécontentement extrêmement vif contre les régimes restaurés; il est non moins certain qu'il n'existait guère d'accord parmi les diverses nuances des oppositions, « statiste », conservatrice ou démocratique, au sujet d'un programme constructif. Les éléments les plus actifs, généralement de tendances passablement radicales, de cette opposition réfugiés

(1) *Les Démocrates belges de 1789*; Bruxelles, 1930.

(2) Bruxelles, Falk, 1934.

en France, avaient constitué un organisme de lutte, le Comité des Belges et Liégeois Unis, dont la personnalité la plus marquante fut le journaliste liégeois Lebrun.

L'action du Comité fut favorisée par le général Dumouriez, ministre des Affaires Etrangères en 1792, qui fit dans son département une place à Lebrun et qui s'afficha partisan acharné de la délivrance de la Belgique et de sa constitution en une république démocratique belge. Il rendit possible la constitution en France de corps de troupes belgo-liégeois. Lebrun, qui devint lui-même, après le 10 août, ministre des Affaires Etrangères, devait, tout naturellement, poursuivre la même politique.

Le 18 août, Dumouriez avait été investi du commandement de l'Armée du Nord. Le 6 novembre 1792 la victoire de Jemappes lui livrait les Pays-Bas Autrichiens et le Pays de Liège.

Avec infiniment de raison, Mlle Tassier a tâché de se rendre compte de l'état de l'esprit public, qui régnait dans les provinces belges à ce moment. Les acclamations qui ont salué les troupes françaises victorieuses s'expliquent assurément d'une manière très générale par une hostilité contre les Autrichiens; dans bien des cas aussi, croyons-nous, par la satisfaction et les espérances de la populace, joyeuse de la défaite infligée à ce qui représentait pour elle, l'autorité. Mais derrière ces « vivat », et parfois ces excès, peut-on discerner une opinion prête à accueillir et à réaliser pleinement l'idéal des révolutionnaires français ?

Non, répond Mlle Tassier, en dehors d'une minorité assez faible numériquement; mais, principalement dans certains éléments bourgeois et populaires, on est à même de constater une tendance à la création d'un

Etat indépendant, doté d'institutions modérément démocratiques.

Dès le lendemain de la conquête, Dumouriez — soutenu par le ministre Lebrun — d'une part, les membres du Comité des Belges et Liégeois Unis, de l'autre se mettent à l'œuvre pour essayer de créer une république belge. Grâce aux éléments « sagement » progressistes, dans le délai d'un mois, à la suite d'élections, d'ailleurs, souvent tumultueuses, des collèges de *représentants provisoires* sont créés dans une grande partie de la Belgique. Dumouriez et Lebrun s'attachent à compléter leur action, l'un en jetant les bases d'une armée belge, l'autre en faisant décréter la liberté de l'Escaut. Mais contrairement au désir du Comité des Belges et Liégeois Unis, Dumouriez n'autorise pas les collèges de représentants provisoires à créer un gouvernement central. La constitution du gouvernement que se donnera la Belgique, il la réserve à une Convention Nationale, qui sera désignée par des élections à deux degrés. Pour hâter celles-ci et pour achever la constitution d'assemblées de représentants provisoires, Dumouriez se fait envoyer par Lebrun des « agents » — lisez, des propagandistes — français.

Mais la pénurie financière où se trouve l'armée occupante, l'insuffisance des équipements et des fournitures amènent la Convention à intervenir; c'est la mission de Danton et de trois autres commissaires en Belgique et cela aboutit au fameux décret du 15 décembre 1793, par lequel il est décidé que toutes les institutions de l'Ancien Régime seront abolies; que les biens du prince, de ses partisans et des corporations privilégiées seront mis sous séquestre au profit de la République. Des commissaires de la Convention et des commissaires du pouvoir exécutif envoyés en Belgique, veilleront à ce que le pouvoir révolutionnaire soit effectivement imposé au pays.

Il n'était plus, désormais, question d'indépendance et d'un régime librement organisé. La politique de Dumouriez et les efforts faits par les « représentants provisoires » pour orienter leur pays vers un régime inspiré de l'esprit nouveau échouaient. La politique de la Convention ne pouvait aboutir qu'à « jacobiniser » la Belgique et à l'annexer à la France. Elle servait les desseins des éléments les plus radicaux, qui, à Liège principalement, étaient favorables à la réunion. D'autre part, elle favorisait l'attitude d'opposition des « réactionnaires », puissants surtout dans le Brabant.

D'ailleurs le zèle intempestif des radicaux — groupés en *Sociétés des Amis de la Liberté et de l'Égalité* — des « agents » et de beaucoup de militaires français constituait un aliment pour l'esprit de résistance. L'exécution du décret du 15 décembre, les interventions brutales des commissaires exaspérèrent tous les éléments modérés de la population. Par contre, les « annexionnistes » se sentant encouragés, émettaient à Liège et dans les environs notamment, des vœux de réunion à la France. Tant et si bien que sur l'initiative de Danton, la Convention put, le 31 janvier 1793, décréter que la population, réunie dans ses assemblées primaires, se prononçait sur son régime futur; des instructions furent, en même temps, données aux commissaires pour qu'ils se livrassent à une active propagande en faveur de la réunion à la France.

Les votes, en fait, ont été effectués par de petites minorités d'« Amis de la Liberté et de l'Égalité »; la masse des électeurs s'est abstenue, par conviction, pense Mlle Tassier, que les Autrichiens reviendraient promptement; peut-être aussi — nous serions porté à dire, surtout — par crainte des brutalités et des violences des « annexionnistes » et des soldats de

l'occupant. Le résultat, dès lors, ne pouvait faire de doute : du 1er au 11 mars 1793, la Convention put proclamer la réunion à la France, de 26 villes et 346 communes; le 2 mars était constitué le département de Jemappes.

Mais déjà la débâcle commençait; les forces autrichiennes rentraient en Belgique; les populations, outrées surtout de l'attitude des autorités françaises à l'égard des établissements religieux, commençaient à réagir avec violence. Le 18 mars, c'était la défaite des armées françaises à Neerwinden, bientôt, la trahison de Dumouriez. La seconde, et éphémère, restauration autrichienne allait commencer.

A ce rapide aperçu, on aura pu se rendre compte de la portée des événements étudiés et narrés par Mlle Tassier. Fort bien narrés, d'ailleurs, dans une langue claire, pittoresque; un peu trop influencée, toutefois, par le jargon du temps. Le style est alerte et le lecteur suit avec un intérêt et un plaisir constants, l'historienne, qui le guide parmi des événements qu'elle connaît si parfaitement.

L'ouvrage est très sérieusement documenté; l'auteur connaît à fond la littérature du sujet et elle a fait une moisson extrêmement abondante de documents dans les archives et les bibliothèques de Belgique et de France. Dans des matières, dont certaines touchent encore nos contemporains, par quelque côté, elle fait preuve d'une fort belle et louable impartialité.

Sans doute, on peut discuter les vues de l'auteur et faire certains reproches à ce livre sérieux, honnête et bien composé, qui a valu à Mlle Tassier, l'octroi par l'Université de Bruxelles, du grade d'agrégé de l'enseignement supérieur. On peut regretter, par exemple, qu'en quelques endroits, il n'ait pas été fait

plus explicitement, en note, la critique de valeur des sources invoquées. Mais ce n'est pas ici le lieu...

Il y a un point seulement où nous voudrions indiquer une réserve; à vrai dire, une assez grosse réserve.

L'idée centrale du livre de Mlle Tassier, c'est qu'en 1792 - 1793, les Belges ont manqué une belle occasion de réaliser leur indépendance.

Ils l'ont manquée, en partie, pour des raisons qui leur sont étrangères et qui tiennent à la politique de la France, à l'état de ses finances et de son armée. Ils l'ont surtout manquée, pense Mlle Tassier, à cause de leurs divisions, de leur incapacité à s'unir sur un programme d'indépendance et de démocratie modérée, tel que le concevait Dumouriez.

Nous n'en sommes pas entièrement convaincu. Tout d'abord, parce que, si même Dumouriez et Lebrun ont véritablement entendu réaliser une république belge indépendante, ils ont été à peu près seuls à le vouloir. Dès les débuts de l'occupation, on voit d'autres chefs militaires se conduire comme en pays conquis, se rendre maîtres des caisses publiques; malgré les défenses de Dumouriez, le procédé se généralise; l'activité de bien des « agents » aussi est trouble; d'assez bonne heure, les réquisitions se généralisent... Ce n'est guère là, une attitude de « libérateurs ».

Et Dumouriez lui-même? Sans doute, ses déclarations sont formelles; c'est l'indépendance qu'il apporte aux Belges. Mais on sait ce que valent les déclarations des hommes politiques et peut-être un plus de scepticisme à leur égard n'eût-il pas été de trop. La république belge que Dumouriez entend créer, c'est une république, qui gravitera dans l'orbite de la France. C'est l'intérêt de son pays qui inspire — très légitimement — le vainqueur de Valmy, non celui des Belges; Mlle Tassier en fait,

d'ailleurs, l'observation. Et, au surplus, elle montre que Dumouriez, dans sa propre pensée, devait devenir lui-même le protecteur, le « mentor », le conducteur de la jeune république. Une république belge ayant à sa tête un général français, fût-ce un général retraité, il nous est difficile d'y voir une forme quelconque de l'indépendance nationale. Cela fait songer à ces combinaisons politiques qu'ont échafaudées pendant la Grande Guerre certains milieux allemands pour constituer, avec la complicité ou la collaboration d'éléments complaisants ou naïfs, des Etats vassaux à l'Est et à l'Ouest des Empires Centraux. Si le plan de Dumouriez s'était réalisé, peut-être la Belgique aurait-elle évolué plus rapidement et plus doucement vers un système moderne d'institutions; peut-être ! Mais elle n'eût pas été plus indépendante qu'elle ne l'était sous le gouvernement de S. M. I. François III.

On le voit, les interprétations historiques de M.le Tassier ne rallieront pas l'accord de tous. Mais c'est le propre des livres intéressants de provoquer des discussions qui peuvent être fécondes. Nous ne saurions trop engager les lecteurs du *Flambeau* à lire *l'Histoire de la Belgique sous l'occupation française*



François L. GANSHOF.

NOUVELLE SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS

—: 87, Montagne de la Cour, 87 — BRUXELLES :—

Représentants exclusifs de la société

Les Belles Lettres

(Collections Guillaume BUDÉ)

Joseph BIDEZ

La vie de l'Empereur Julien

Un vol. in-8° de 408 pages, Prix : frs. 37.50

La Cité du Monde et la Cité du Soleil

chez les Stoïciens.

Prix : frs. 13.50

Traduit et annoté par Joseph BIDEZ

L'EMPEREUR JULIEN

TOME I. (1re partie) : Discours de Julien CÉSAR

Texte et traduction : 60 francs

Traduction seule : 31.50 francs

Texte seul 33 francs

TOME I. (2me partie) : LETTRES,

Texte et traduction : 45 francs

Traduction seule : . . . 24 francs

Texte seul (avec les « Documents ») : 60 francs

Société Générale de Belgique

Société anonyme, établie à Bruxelles, par arrêté royal
du 28 août 1822

Montagne-du-Parc, 3 - Rue Royale, 38 - Rue Ravenstein

BRUXELLES

Adresse Télégraphique : « GENERALE » BRUXELLES

Fonds Social :

Capital	fr. 1,000,000,000.—
Réserves	fr. 1,104,155,000.—
Fonds social	fr. 2,104,155,000.—

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

MM. E. FRANCQUI, Gouverneur.	MM. Félicien CATTIER, Direct.
Alexandre GALOPIN, Vice-Gouverneur.	Willy de MUNCK, Direct.
Jules BAGAGE, Directeur-Trésorier.	Charles FABRI, Directeur.
Gaston BLAISE, Directeur.	Henry LE BŒUF, Directeur
Auguste CALLENS, Id.	Edg. SENGLER, Directeur.
Baron Edm. CARTON DE WIART, Directeur.	Ad. STOCLET, Directeur.
	F. VAN BREE, Directeur.
	Edouard de BRABANDER, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM Edmond SOLVAY.	MM. le baron de TRANNOY.
Léon ELIAT.	G. MULLIE.
le baron Adrien de MONTPELLIER de VEDRIN	Paul HAMOIR.
le baron A. d'HUART.	H. VERMEULEN.

Secrétaire : M. C. LEPECHE.

Toutes Opérations de Banque

Location de Coffres-forts

Le service d'agence de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE est assuré en province, par ses banques patronnées et leurs agences, dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

Correspondants dans toutes les villes importantes du Pays

Sucre Tirlemont

Raffinerie Tirlemontoise

Société Anonyme

Usine fondée en 1838 à Tirlemont (Belgique)

Production annuelle :

100,000,000 de kilogrammes

de sucre raffiné,

en morceaux, pains, poudre

30,000,000 de kilogrammes

de sucre cristallisé

La Librairie SOPEL



*vous renseigne,
vous documente,
vous fournit rapide-
ment tous les ouvrages
que vous lui com-
mandez.*

ENVOI FRANCO DANS TOUT LE PAYS

Sociologie 

 **Littérature**

BRUXELLES : 65, Rue du Lombard, 65

TÉLÉPHONE : 12.20.59

Compte Chèques Postaux : 34.30.02 (J. Van den Bossche)

BANQUE DE BRUXELLES

Société Anonyme
Fondée en 1871

Comptes à vue et à Terme

aux conditions les plus avantageuses

GARDE DE TITRES

ORDRES DE BOURSE

400 Sièges, Succursales et Agences
en Belgique

Chemins de fer du Nord

*Amélioration des relations internationales. —
Services rapides entre Paris, la Belgique, la
Hollande, l'Allemagne et la Pologne.*

Via Mons-Quévy — 9 express journaliers.

de Paris pour Bruxelles, Anvers et Amsterdam :

Paris-Nord	0.15	7.00	9.15	9.23	11.05	14.20	16.45	18.05	20.00
Bruxelles-Midi	6.27	12.13	12.44	14.59	14.30	17.51	22.43	21.30	23.34
Anvers	7.26	—	14.05	—	15.32	18.49	—	22.26	—
Amsterdam	11.23	—	17.31	—	18.57	22.03	—	—	—

Un train express partant de Paris à 8.00 donne correspondance à Maubeuge à un train quittant cette gare à 11 h. 06 et arrivant à Mons à 11 h. 53.

d'Amsterdam, d'Anvers et Bruxelles pour Paris :

Amsterdam	20.30	—	—	—	—	9.32	12.22	—	15.28
Anvers	23.42	—	—	9.40	—	12.20	15.03	—	18.29
Bruxelles-Midi	0.55	6.40	9.11	10.35	10.40	13.30	16.05	16.14	19.41
Paris-Nord	6.54	11.18	12.57	14.00	16.43	17.10	19.30	22.25	23.30

Un train partant de Mons à 14.33 donne correspondance à Maubeuge à un train express quittant cette gare à 15.18 et arrivant à Paris à 19.15.

Via Erquelinnes-Charleroi-Namur-Liège : 7 express journaliers.

*de Paris pour Charleroi, Namur, Liège, Cologne, Berlin,
Varsovie et Riga.*

Paris-Nord	8.00	9.10	9.23	12.30	16.25	18.20	22.05
Charleroi	11.39	—	14.49	15.46	19.36	22.00	2.05
Namur	12.22	—	15.39	16.19	20.09	22.34	2.41
Liège-Guillemins	13.16	13.00	16.42	17.14	21.10	23.29	3.37
Cologne	17.07	17.07	—	21.43	1.07	—	8.23
Berlin Fried.	—	23.58	—	7.08	8.37	—	18.15
Varsovie	—	—	—	—	17.55	—	6.18
Riga	—	—	—	—	6.45	—	16.48

Un service direct et rapide quittant Londres Victoria à 23 h. 00 et Dunkerque-Maritime à 6 h. 30, arrive à Aulnoye à 9 h. 01 où il donne correspondance vers Charleroi et au-delà à un train omnibus quittant Aulnoye à 9 h. 27 et au train quittant Paris à 8 h. 00.

*de Riga, Varsovie, Berlin, Cologne, Namur, Charleroi
pour Paris.*

Riga	14.15	0.15	—	—	—	—	—
Varsovie	22.50	12.30	—	—	—	—	—
Berlin Fried.	10.03	21.35	—	—	22.56	—	8.00
Cologne	19.23	5.16	—	—	8.16	—	15.05
Liège-Guillemins	23.45	6.40	7.40	—	10.07	11.37	16.47
Liège-Longdoz	—	—	—	9.07	—	—	—
Namur	0.47	7.33	8.28	10.18	11.00	12.49	17.31
Charleroi	1.30	8.05	9.01	10.58	11.34	13.33	18.06
Paris	6.43	11.25	12.57	16.43	15.00	19.15	21.25

Le train partant de Liège-Guillemins à 16 h. 47 (1^{re} et 2^e classes) donne correspondance à Aulnoye au service direct et rapide quittant cette gare à 21 h. 52 et arrivant à Dunkerque-Maritime à 0 h. 08 et à Londres Victoria à 7 h. 40.

CRÉDIT ANVERSOIS

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration à l'Assemblée du 15 mars 1934

Les bénéfices de l'année se sont élevés à Frs 8.003.512,08. Nous vous proposons d'affecter Frs 500.000 à nos fonds de réserve ; ceux-ci s'élèveront à Frs 61.500.000.

Ces résultats nous permettent, après ce prélèvement, de répartir à nos actions un dividende de 5 p. c. et de reporter à nouveau un solde de Frs 320.190,36

BILAN AU 31 DECEMBRE 1933 APRES REPARTITION DES BENEFICES

ACTIF

REALISABLE :

Caisses et Banque Nationale	71.253.062,80
Effets à recevoir	196.458.917,57
Bons du Trésor du Gouvernement Belge	31.388.000,—
Obligations et Valeurs diverses	174.458.156,08
Parts Syndicataires :	
31.801.873,45	
moins : Versements non appelés :	
25.117.363,05	6.684.510,40
Comptes courants, Clients,	316.801.063,18

Comptes courants, Banquiers	42.014.444,68
Comptes Divers	2.963.363,09

IMMOBILISE :

Immeuble, Coffres-Forts et Mobilier	5.000.000,—
	<hr/>
	847.021.517,80

PASSIF

ENVERS LA SOCIETE :

Capital	150.000.000,—
Fonds de Réserve :	
Divers	10.500.000,—
Primes d'émissions	51.000.000,—

ENVERS LES TIERS :

Effets à payer	2.018.264,65
Comptes Chèques	290.109.501,67
Comptes à terme	301.907.131,35
Comptes courants, Banquiers	31.347.500,84
Dividendes restant à payer	7.700.094,21
Reescompte du Portefeuille	2.118.835,32

PROFITS ET PERTES :

Solde à nouveau	320.190,36
	<hr/>
	847.021.517,80

LA ROYALE BELGE

Société Anonyme

d'Assurances sur la VIE et contre les ACCIDENTS

FONDEE EN 1853

68, Rue des Colonies, 68, BRUXELLES

Téléphone: 5 lignes, n° 12.30.30

Adr. télégr.: ROYBELASG

Agréée par Arrêté royal du 25 janvier 1905

pour l'Assurance contre les Accidents du Travail et le Service des Rentes aux fins de la loi du 24 décembre 1903

BRANCHE VIE

Assurances en cas de décès, mixte et terme fixe — Assurances de bourses d'études

Combinaison spéciale d'Assurances en cas de décès pour garantir l'amortissement d'emprunt hypothécaire, contracté au Crédit Foncier de Belgique

RENTES VIAGÈRES

ACCIDENTS DE TOUTE NATURE

Assurances collectives - Automobiles et chauffeurs d'automobiles
Ascenseurs, chevaux, voitures - Chasseurs et gardes-chasse.
Assurances individuelles contre les accidents de chemins de fer et accidents de toute nature - Gens de maison.

Capital et Garanties : fr. 250,000,000

Le Rapport de la Société Générale de Belgique

Malgré la situation difficile créée par la crise, la Société Générale nous présente, cette année encore, une brillante situation et un beau bilan. Les porteurs de parts de Réserve ont lieu d'en être satisfaits. En effet, le bilan au 31 décembre 1933, se solde par un bénéfice net de fr. 135.572.855,69. Après déduction de 2.953.063 francs payés au personnel à titre de participation aux bénéfices et affectation d'une somme de fr. 7.796.855,69 à divers amortissements, il reste une somme de 127.776.000 francs auxquels il y a lieu d'ajouter le report à nouveau du précédent exercice, soit 6.034.000 francs, ce qui donne un ensemble de 133.810.000 francs. Pour l'exercice précédent le bénéfice net ressortait à 133.794.000 francs.

Le coupon de l'exercice 1933 (n° 30) de chacune des 800.000 parts de Réserve sera donc payable par 140 francs brut.

Le Bilan fait ressortir notamment que les immeubles sont portés pour 20 millions que le réalisable atteint près de 6 milliards et demi et que l'exigible à vue et à terme ne s'élève qu'à un peu plus de 4 milliards.

Les réserves dépassent de 104 millions de francs le montant du capital. L'ensemble des disponibilités atteint 2.270.000.000 de francs.

Comme on le voit, la situation au 31 décembre 1933, de la Société Générale de Belgique atteste, comme précédemment, d'une puissance financière énorme. Pour ce qui est des résultats, on peut les qualifier de remarquables, eu égard surtout aux conditions dans lesquelles ils ont été obtenus.

Le Rapport annuel des dirigeants de la Générale fournit cette année, comme d'habitude, des indications du plus grand intérêt sur la situation générale et principalement sur la vie économique.

Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de résumer ici les principaux passages de ce rapport, qui nous paraissent synthétiser les vues et les idées des dirigeants du premier établissement bancaire du pays sur des problèmes qui préoccupent toutes les nations et particulièrement l'Europe.

Il ressort de ce document notamment que « aussi longtemps que l'atmosphère politique internationale ne sera pas éclaircie, il ne faut guère compter sur des relations économiques normales ». Au point de vue monétaire, après avoir rappelé comment l'instabilité de certaines devises a remis à plus tard la solution de plusieurs grands problèmes internationaux et montré les conséquences que ce retard a eues, au point de vue du commerce mondial, le rapport signale toutefois que « des symptômes de reprise se sont déjà révélés et qu'il n'est pas interdit d'espérer un revirement économique qui se révélera de proche en proche ».

La Société Générale fait suivre ces considérations intéressantes par un aperçu général de notre activité industrielle.

Les dirigeants de la Société Générale terminent leur rapport par une mise au point, jugée nécessaire à la suite d'attaques répétées et non justifiées. Il s'agit de l'activité de la Banque au Congo Belge et des intérêts qu'elle y possède.

Son intervention dans les principales affaires du Congo a fait l'objet de critiques tendancieuses. Pour s'en convaincre il suffit de lire attentivement la partie du rapport qui traite du sujet. On y voit qu'au prix d'efforts, de risques et de sacrifices sans nombre, la Banque a réalisé les projets du roi Léopold II.

On y voit aussi quels profits la Belgique a pu tirer de l'intervention de la Banque au Congo. On y trouvera également la preuve que les intérêts pris par la Générale, l'ont été souvent à la demande du département de la Colonie et qu'aucune de ces participations ne lui confère le contrôle de ces entreprises.

Espérons que cette fois les détracteurs de l'œuvre de la Société Générale au Congo seront convaincus qu'ils sont dans l'erreur et qu'au lieu de critiquer son rôle dans le développement de notre Colonie, ils feraient mieux de la féliciter pour sa tenacité et sa confiance dans l'avenir de notre pays et de sa possession.